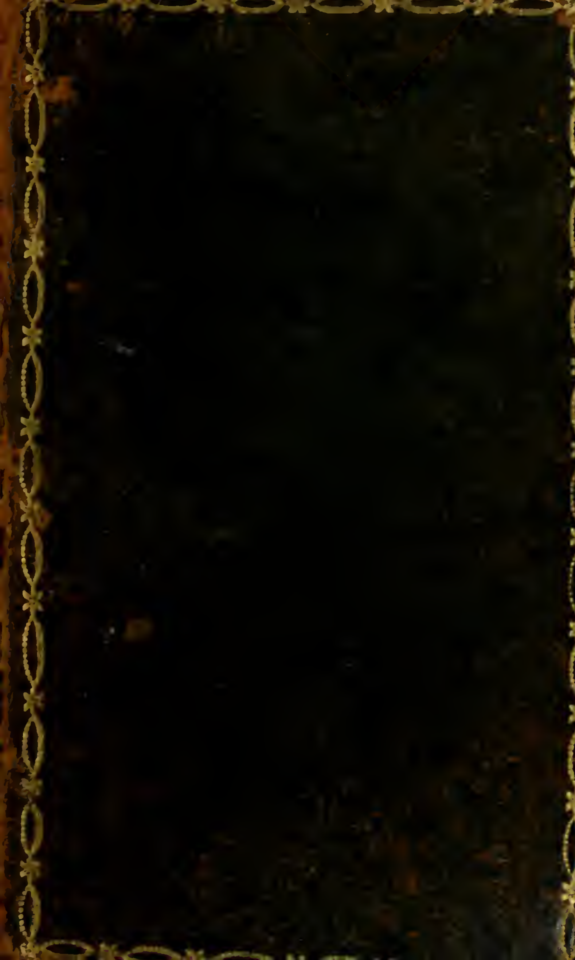
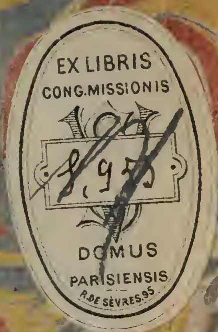
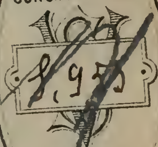



EX LIBRIS
CONG. MISSIONIS
DOMUS
PARISIENSIS
R. DE SÈVRES, 95

8,95




Universitas
BIBLIOT

JOSEPH,

POÈME

EN NEUF CHANTS,

PAR M. BITAUBÉ,

De l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse.



A PARIS.

M. DCC. CXIII.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'HISTOIRE de Joseph a toujours été regardée comme une des plus intéressantes. M. de Voltaire l'a jugée très-propre au Poëme Epique. En tout ce qui est essentiel, je ne me suis point écarté du texte de l'Ecriture ; quant aux légers changemens que j'y ai faits, je ne crois que les gens éclairés s'en formalisent. S'il falloit être si scrupuleux à cet égard, il seroit impossible de traiter ces sortes de sujets. On est trop instruit aujourd'hui pour craindre que la vérité en soit altérée ; on ne voit point que de pareils ouvrages embrouillent l'histoire profane, & on doit encore moins le redouter par rapport à l'histoire sacrée, qui généralement est mieux connue.

J'ai été obligé, par exemple, de resserrer l'action, parce qu'elle devient par-là plus poétiquement vraisemblable & plus intéressante. La règle veut que le Poëme Epique n'embrasse qu'une année ; mais cette règle qu'on a puisé chez les Anciens, est peut-être une de celles dont on pourroit s'écarter en faveur d'un sujet heureux. Dans l'Iliade, l'action se passe à peu près en vingt-quatre jours ; c'est un bonheur pour les Poëtes Epiques qu'Homère ait fait un second Poeme dont l'étendue soit d'un an, sans quoi il est probable que les Aristotes eussent resserré le terme qu'ils accordent à l'Epopée.

Je n'ai employé qu'une seule action, c'est *Joseph qui ayant été vendu par ses frères, est rendu à sa famille :* toutes les autres petites actions sont subordonnées à celle-là, forment le nœud, ou servent d'épisode. Ainsi, dans l'Enéide, les Amours de Didon, la descente d'Enée aux Enfers, les jeux, &c. sont épisodiques. Je me jette au milieu de l'action, en plaçant d'abord mon Héros en Egypte. Si l'on trouve qu'en quelques endroits j'ai imité les anciens, j'avoue que je les ai beaucoup étudiés, & si je n'ai pu toujours atteindre à leur simplicité sublime, il ne faut l'attribuer qu'à ma foiblesse.

La description de l'Egypte au sixième livre est faite d'après nature, & sur les mémoires des bons voyageurs : j'y ai puisé ce que je dis de l'intérieur des pyramides.

J'avois à peu près achevé mon ouvrage, lorsque j'appris que M. Bodmer, connu avantageusement par son Poëme de Noé, avoit fait deux poëmes, dont l'un est in-

titulé : *Joseph & Zulica , en deux chants*, & l'autre *Jacob & Joseph en trois chants*. Pour être plus original , je ne les ai lus qu'après avoir entièrement fini mon Ouvrage ; j'y ai trouvé des beautés ; mais comme mon plan est fort différent du sien , je n'ai pu en profiter. Le même Auteur a mis ces deux Poëmes en Drames. Je n'ai pas lu la Tragédie de l'Abbé Genest, intitulée *Joseph* , parce que je n'ai pu la découvrir à Berlin.

On a noirci le caractère de Joseph , en l'accusant d'avoir acquis au Roi tous les biens du peuple & de l'avoir réduit à l'esclavage. Je dissiperai cette accusation , en rapportant un passage tiré de la *Théorie des impôts* , par l'Auteur de *l'Ami des Hommes* ; il montre clairement que ce n'étoit qu'une acquisition fictive. « Joseph , dit-il, par le moyen d'un agent invisible, & que la prescience divine lui avoit annoncé , entraîna le consentement universel du peuple à une opération de finance pareille à celle que je vais désigner. Pendant les années abondantes il remplit les magasins du Prince , de manière que non-seulement il pût fournir à tout son peuple pendant les années stériles, mais encore vendre aux étrangers. Quand la disette obligea le peuple de venir à lui , il acquit d'abord la superficie des terres , les bestiaux , &c. Nous allons voir que ce ne fut qu'une *acquisition fictive*. Eh ! qu'eût-il sans cela fait de tant de bétail ? La stérilité continuant , il acquit enfin la propriété des terres , & si-tôt que Dieu rendit à la terre la fertilité, il rendit à chacun sa propriété ,sous la condition d'une redevance pour le fisc à prélever sur le produit. Par ce moyen extraordinaire & légal , il établit le droit du fisc sur le titre le plus volontaire & le plus incontestable , & en réduisit la perception à la forme la plus simple & la seule utile , en associant la redevance ou produit. Seroit-ce là l'exemple qu'on voudroit alléguer en faveur de l'extinction de la propriété ! Le trouveroit-on concluant encore pour l'opinion qui prétend écarter le consentement du peuple de l'extension des clauses d'un marché naturel, fait entre le Souverain & ses sujets , pour subvenir aux frais de la défense commune ? «

JOSEPH.

CHANT PREMIER.

LONG-TEMPS j'osai répéter les accords belliqueux du Poëte, qui, du haut de l'Hélicon, où il règne couronné des lauriers les plus antiques, enflamme & le guerrier & celui qui le chante : aujourd'hui, animé d'une audace nouvelle, je n'emprunterai point mes accens : un sujet plus doux, mais non moins noble, m'appelle et m'inspire.

Je célèbre cet homme vertueux, qui, vendu par ses frères, précipité de malheurs en malheurs, élevés enfin de l'abîme des disgraces au faîte de la grandeur & de la puissance, bienfaiteur du pays où il porta des fers, jeune encore, se montra, dans l'une & l'autre fortune, un modèle accompli de sagesse.

Mortels ! aimeriez-vous assez peu la vertu, pour qu'un tel sujet vous parût austère ? Enflammés par la trompette héroïque, qui fait retentir à votre oreille le fracas des armes, les cris & les combats, où, pour la plûpart vous n'êtes point appellés, vos cœurs seroient-ils insensibles à l'harmonie douce & touchante des vertus pacifiques, qui peuvent être votre partage ?

O toi, qui nous transmis cette attendrissante histoire, après avoir peint la création, le cahos informe recevant des lois, le Soleil allumé dans le firmament au son d'une parole, l'armée des Astres commençant leur course éclatante, ce globe se couvrant de gazon, de plantes & de fleurs, les arbres déployant leur feuillage, les montagnes touchant les nues, tandis que les fleuves coulent dans leurs

lits profonds, l'eau, l'air & la terre peuplée d'habitans, & enfin l'homme s'élevant au milieu d'eux comme leur Roi & celui de la nature! toi, qui ſus enflammer l'ame de Milton & de Geſner; Poëte ſacré, qui, affranchiſſant ton peuple, chantas ſa délivrance, ſois aujourd'hui mon guide! que le feu divin qui t'embrâſa, paſſe dans mon eſprit & dans mon cœur! que cette noble ſimplicité, ta compagne conſtante, & ſource en toi du ſublime, ne ſoit point altérée dans mes chants! Tour-à-tour je prendrai la flûte champêtre & la trompette héroïque. A ton exemple, chantre d'Abel! je ferai parler à la proſe le langage élevé de la poéſie: puiſſai-je, en ſecouant un joug pénible, réuſſir comme toi, & obtenir un rang entte les Poëtes.

JOSEPH, dans ſa jeuneſſe, étoit réduit à la condition d'eſclave. Arraché au lieu de ſa naiſſance à Jacob, le plus tendre des pères, à ſa famille nombreuſe, & à l'aimable Sélima, au moment même que l'hymen alloit couronner leur amour mutuel, il étoit tranſplanté dans une contrée lointaine. Comme une fleur qui, entourée de ſes compagnes au milieu d'une prairie, & qui, repoſant ſur elles ſa tige encore chancelante, recevoit la douce influence de leurs parfums & les vœux careſſans du Zéphyr, quand ſoudain l'Aquilon l'arrache à ces compagnes, au Zéphyr & au gazon, qui fut ſon berceau: de même Joſeph étoit éloigné du hameau de ſon père. Tous les jours, cherchant la ſolitude, il conduiſoit ſon troupeau au bord du Nil, dans un endroit écarté. Le cours majeſtueux de ce beau fleuve, ces campagnes décorées d'arbres, de plantes & de fleurs d'une eſpèce nouvelle, & où paiſſoient des troupeaux ſi ſupérieurs en beauté à ceux des autres climats, ces palais ces jardins, le riche aſpect de Memphis, & ces pyramides qui ſe confondoient avec les tours de cette ville ſuperbe, tous ces objets n'attiroient pas l'attention de Joſeph, & ne diſſipoient point ſa douleur, ils erroient devant ſes yeux, ainſi que ces ſonges légers, qui, ſans laiſſer d'impreſſion, flottent comme ſur la ſurface de l'ame.
...t, les plus affreux revers n'avoient point

altéré la douceur de ſon caractère ; il ne laiſſoit pas éclater tout ſon déſeſpoir, & il mettoit quelque modération juſques dans ſes plaintes. Couché ſur la rive, preſqu'inanimé, & tenant les yeux attachés ſur le fleuve, dont le cours uniforme entretenoit ſa ſombre rêverie : « Grand Dieu ! s'écriet-il, (& depuis ſa captivité, ce ſont les premiers accens qui ſortent de ſa bouche) grand Dieu ! c'eſt donc ici que doivent ſe terminer mes jours.... douce liberté ! tu m'es ravie, c'en eſt fait, je ne reverrai jamais mon père... je ne le reverrai jamais... je ne ſerai plus la conſolation de ſa vieilleſſe... Et toi, chère Sélima ! dans le temps que notre cabane nuptiale étoit élevée, dans le tempsque ta main m'avoit couronné de fleurs.... ». Ses ſanglots lui coupent la parole ; & il retombe dans une morne mélancolie.

Puis levant ſur ſon troupeau des yeux inondés : « Et toi, dit-il, troupeau que me confia mon père, troupeau chéri, qui, lorſque je chantois l'Auteur de la nature, bondiſſoit devant moi comme pour participer à ma joie, où es-tu maintenant ? quelle main te conduit ! es-tu, comme moi, victime de mes frères » ? Il prononçoit d'une voix foible & douloureuſe ces paroles entre-coupées.

Si ſes malheurs avoient un peu affoibli l'éclat de ſa beauté, elle en étoit d'autant plus touchante. Une chevelure d'un blond argenté deſcendoit en boucles négligées ſur ſes épaules : ſes yeux étoient d'un bleu d'azur ; les larmes, dont maintenant ils étoient mouillés, ajoutoient à leur douceur naturelle : la triſteſſe, en pâliſſant les roſes de ſon teint, avoit rendu ſes traits plus intéreſſans : mais il n'avoit rien perdu de ſon air noble, quoique naïf ; & les diſgraces faiſoient mieux remarquer en lui l'empreinte de la vertu & de l'innocence.

Butophis, chef de tous les eſclaves de Putiphar, étoit né dans les déſerts brûlans de l'Éthiopie. Le Lion, qui, reſpirant tous les feux du Soleil raſſemblés dans ce ſéjour, rugit au milieu de ces ſables arides, n'eſt pas plus redoutable au voyageur, que ce maître inflexible l'étoit à ces eſclaves. La couleur de ſa peau & de ſa chevelure égaloit la plus

obſcure nuit; le feu du courroux étinceloit dans ſes yeux, comme l'éclair luit dans les ténèbres ; ſa voix rugiſſante faiſoit entendre la menace & l'injure. Tout en lui, juſqu'à ſa couleur, objet nouveau pour Joſeph, rempliſſoit de terreur l'ame de ce jeune infortuné. S'abandonnant à ſa triſteſſe, il portoit ſes pas errans ſous des rochers ſolitaires, qui, ſans l'épouvanter, le menaçoient de l'enſévelir ſous leurs ruines. Là il compare ſes malheurs préſens à ſa félicité paſſée : il ſe rappelle ces temps fortunés, où, plein de joie, & participant au calme de la nature, il prévenoit l'arrivée des ombres & ſe hâtoit de ramener ſon troupeau pour revoir ſon père : à peine avoit-il apperçu le vieillard, qui l'attendoit à l'entrée de ſa cabane, qu'il ſe précipitoit vers lui ; Jacob lui ouvroit les bras, & la ſenſible Sélima partageoit ſes careſſes. Maintenant, au lieu de ces douces étreintes & de ces tendres épanchemens, il trouve un ſurveillant redoutable, dont l'accueil le glace, & qui examine d'un œil ſévère ſon troupeau. Il ne voit dans ſes compagnons d'eſclavage que des hommes dures & féroces ; en vain, touché de leurs diſgraces communes, il les regarde d'un air attendri ; leurs ames inſenſibles n'entendent point ce langage. Tout ſemble s'être armé contre lui ; la nature entière ne lui préſente plus qu'un tableau lugubre. Autrefois ſes chants prévenoient ceux des oiſeaux, pour célébrer le retour du Soleil ; aujourd'hui ce ſpectacle ne réveille en ſon cœur qu'un ſentiment de triſteſſe ; & la roſée odoriférante du ſoir ne peut adoucir ſes peines. Tandis qu'il ſe livre à ſes réflexions douloureuſes, la nuit s'épaiſſit ſans qu'il s'en apperçoive. Déjà ſes compagnons ſe ſont retirés avec leurs troupeaux. Ses brebis impatientes errent autour de lui, l'approchent, & réuniſſant leurs voix, le tirent enfin de ſa rêverie profonde. Conduit par elles dans les ténèbres, il paroît devant un maître rigoureux, qui lui reproche durement ce retard involontaire.

Cependant l'attention avec laquelle il remplit tous ſes devoirs, la candeur qui eſt peinte ſur ſon front, & cette douleur, d'autant plus touchante qu'elle

eſt muette & tranquille, commencent à lui gagner l'affection de Butophis. Mais bientôt ſe préſenta une occaſion où cet aſcendant fut plus marqué.

Entre tous les eſclaves, Itobal fixoit l'attention de Joſeph : ils étoient du même âge. Né, comme lui, dans une ſituation plus relevée, il avoit porté les armes, & c'eſt dans un combat où il ſignala ſa valeur, qu'il fut enveloppé & conduit en eſclavage. La noble fierté qu'il avoit contractée en combattant pour ſa patrie, lui rendoit ce joug encore plus odieux. Un jour, pour une faute légère, Butophis veut le faire traîner dans un cachot : déjà ſes bras nerveux ſont chargés de chaînes : il frémit d'indignation, & de ſes yeux coulent des pleurs de rage : la multitude des eſclaves, plus ſtupide qu'un troupeau qui verroit égorger un des ſiens, regardoit ce ſpectacle d'un œil indifférent. Joſeph, ſurmontant la terreur que lui inſpire Butophis, ſe précipite à ſes pieds, & lève vers lui ſes mains & ſon viſage mouillé de larmes : jamais la compaſſion ne parut ſous des traits ſi touchans. Butophis, d'abord étonné, ne peut réſiſter long-temps à cette douce prière : après quelques combats, ſa fureur eſt déſarmée, il cède aux pleurs de Joſeph. Tous les eſclaves ſont ſaiſis de ſurpriſe ; & Itobal, dégagé de ſes chaînes, tourne vers ſon libérateur des regards reconnoiſſans, & l'embraſſe avec tranſport.

Depuis ce moment il ne peut vivre éloigné de lui. Souvent inquiet de la triſteſſe où le jeune eſclave paroiſſoit plongé, il alloit troubler ſa ſolitude ; & voyant couler ſes larmes, il le regardoit avec attendriſſement, & lui adreſſoit la parole. Les accens de l'amitié portent quelque conſolation dans cette ame inſenſible aux attraits de la nature entière : malgré les plus accablantes diſgraces, Joſeph n'eſt point farouche, & il ne peut fuir à jamais le commerce des hommes. Il paroît au milieu de ſes compagnons : la douceur touchante de ſa voix étonne & captive leur oreille ſauvage : une éloquence naïve coule de ſon cœur vertueux & ſenſible, comme un ruiſſeau pur, qui, deſcendant

avec un murmure flatteur par une pente facile, arrofe les fleurs des prairies.

Un jour que le Soleil, arrivé au milieu de la voûte azurée, dardoit fes rayons les plus ardens, la nature fembloit anéantie fous tant de feux; le Zéphir haletoit à peine sur le feuillage immobile; les arbres paroiffoient étendre languiffamment leurs rameaux, & les chantres dont ils font la riante demeure, réfugiés fous leur plus épais feuillage, avoient fufpendu leurs gazouillemens: on n'entendoit que le bruit de l'onde agitée par les troupeaux qui s'y abreuvoient. Les efclaves, devenus plus fenfibles dans le commerce de Jofeph, gémissoient de leur fituation malheureufe; et tenant les yeux attachés fur ces troupeaux fatisfaits, ils envioient en fecret leur fort: Jofeph étoit plongé dans une rêverie profonde. Itobal rompant enfin le filence: « Que fert de gémir? leur dit-il; c'est nous-mêmes qui rendons notre efclavage éternel. Quoi! l'homme eft-il fait pour ètre affujetti à l'homme, pour amper aux pieds de ce fragile tyran? Notre liberté, compagnons, eft dans notre bras: fi j'ai combattu pour ma patrie, je faurai combatre pour nous affranchir de la fervitude; fecondez feulement mon courage. Eft-il quelque danger qui vous arrête? redoutez-vous la vigilance de Butophis? qu'il foit notre première victime; je veux porter fur lui les premiers coups, et avoir la gloire de vous rendre libres ».

Attentifs à ce difcours, le mot de liberté flatte leur oreille; ils applaudiffent au courage d'Itobal, & déjà leurs mains font impatientes de répandre le fang, lorfque Jofeph fe lève: la vertu qui va parler par fa bouche s'annonce dans fes regards. Quoi! leur dit-il, vous pourriez recourir au meurtre, & vous aimeriez mieux être homicides qu'efclaves! Itobal! ton cœur a-t-il pu former ce deffein; & vous, avez-vous pu l'entendre fans frémir? Hélas! plus que vous peut-être je defire la liberté; nés, la plûpart, dans l'efclavage, vous y êtes entourés de votre famille, doux foulagement à vos maux! Et moi, j'ai perdu, depuis

peu de jours ſeulement, cette liberté que votre cœur regrette, &... jugez de mon ſort... c'eſt la plus légère de mes diſgraces... Cependant je me ſoumets à ma cruelle deſtinée. Grand Dieu! ſi, couvert de ſang, j'oſois entrer dans le hameau paternel, ceux que mon éloignement conſume de triſteſſe, loin de me recevoir dans leurs bras, me repoufferoient avec horreur. Quant à vous, il n'eſt pas impoſſible que vous ne goûtiez ici quelque ombre de félicité. La vertu annoblit les fers de la ſervitude, tandis qu'un vil homicide porte ſur la terre ſes pas errans, & par-tout eſt eſclave; enchaîné par le remords, il eſt poursuivi de la terreur d'un juge redoutable. La nature peut vous faire entendre une voix conſolante; cet ombrage, ces fleurs peuvent interrompre le ſentiment de vos peines. Butophis n'eſt pas inflexible; vous le gagnerez en veillant mieux ſur vos troupeaux. Eh! pourquoi les négligerions-nous; que nous ont fait ſes innocens animaux, pour qu'ils ſoient les victimes de nos diſgraces? Itobal! j'ai ſu attendrir Butophis en ta faveur : ne pourrai-je obtenir de toi que tu n'attente pas ſur ſa vie? Que ſi mes prières ſont vaines, partez, abandonné un malheureux, je demeure ſeul en ce triſte ſéjour; ou plutôt, vous me verrez voler au ſecours de Butophis, & je ſerai réduit à la dure néceſſité de vous combattre, vous, les compagnons de mes infortunes »! A meſure qu'il parle, leur fureur ſe ralentit, & l'aurore de la félicité frappe leurs regards. Le fier Itobal, ſe dépouillant de ſa valeur féroce, baiſſe les yeux, s'attendrit, tombe aux pieds de Joſeph, & les embraſſe. Ainſi, lorſque l'Ange, à qui l'Eternel a confié l'empire des mers, élève ſa voix au milieu de la tempête, la foudre arrête tout-à-coup ſon épouvantable fracas, les nuages fuient juſqu'au bout de l'horiſon, les vents ſe précépitent dans leurs antres; & les vagues, qui ſe portant juſqu'aux cieux ſembloient effrayer de leurs mugiſſemens les ſphères céleſtes, retombent & coulent avec la tranquillité d'un ruiſſeau.

L'amitié, que tous ces esclaves avoient pour Joseph, les engageoit à troubler souvent sa solitude. Il chercha donc un endroit plus écarté, où il pût se retracer librement les amis auxquels il pensoit être arraché pour toujours. Il arrive dans une forêt sombre, séjour de la nuit & de la mélancolie; il s'y arrête; ce lieu plaît à sa douleur. Deux palmiers antiques, qui, courbés l'un vers l'autre, confondoient leurs branches entrelacées, attirent tout-à-coup ses regards; ils avoient crû dans cet étroit embrassement; leurs rameaux s'étendant à l'entour, touchoient la terre, et formoient comme d'eux-mêmes une cabane. Hélas! dit Joseph, frappé d'un triste souvenir, ainsi dans le hameau parternel s'entrelaçoient les deux palmiers qui m'invitoient à bâtir ma cabane nuptiale: mes mains l'ont élevée; mes jours devoient y couler unis à ceux de Sémila.... Funeste image! mais qui peut servir d'aliment à ma tristesse.... Je veux achever de joindre ces rameaux. Puisque je dois terminer ici ma vie infortunée, consacrons cet ombrage au plus cher de mes sentimens: là je me livrerai sans témoin à ma douleur; je n'y vivrai point avec Sélima, mais elle y sera toujours présente à ma pensée ». En même temps il exécute ce dessein. Il unit facilement les rameaux flexibles, qui, croissant l'un vers l'autre, sembloient tendre à cette union. Puis il cueille les fleurs que la terre produisoit abondamment autour des deux palmiers, & il en décore la cabane. Au milieu de ce travail il se rappelle ce temps heureux, où formant une habitation semblable, il la consacroit non aux larmes, mais au bonheur. Alors il s'arrête, il soupire, & des pleurs coulent de ses yeux sur les fleurs & sur les branches. L'ouvrage étant achevé, il y attache un œil attendri, & croit voir sa cabane nuptiale. Elle y est parfaitement semblable: seulement règne ici cette négligence qui annonce la douleur.

Mais bientôt se livrant à des pensées différentes: « Quoi! dit-il, m'abandonnerai-je au seul sentiment de la tristesse; & tandis que je consacre ce

séjour à mes amis les plus chers, oublierai-je le Dieu de mes pères »? Aussi-tôt il érige auprès de la cabane un autel semblable à celui qui est élevé dans le lieu de sa naissance : il n'est formé que de terre, & n'est couvert que d'un simple gazon entremêlé de fleurs; mais il est plus auguste & plus sacré que tous les temples superbes de l'Egypte idolâtre.

C'est dans cet asyle qu'il se rend tous les soirs, avant de ramener son troupeau. Là, du fond de la cabane isolée, tantôt il porte ses tristes & avides regards vers les lieux où le Soleil se lève & où pleure sa famille : tantôt attachant ses yeux sur le Nil, que l'on découvroit à travers les arbres de la forêt : « O fleuve! dit-il, pourquoi tes eaux ne coulent-elles pas vers le hameau qui m'a vu naître ? Je pourrois du moins y faire parvenir quelques signes de mon existence infortunée. J'écrirons sur une écorce : *Joseph est en Egypte*; *il est esclave :* j'abandonnerois ce fragile bois au cours d'une onde favorable : peut-être arriveroit-il jusqu'au hameau paternel; peut-être que Sélima, assise sur le rivage, & occupée à pleurer son amant, saisiroit cette écorce, triste interprête de mes malheurs: de combien de larmes ne l'arroseroit-elle point! Ah! elle ne tarderoit pas à venir partager mes infortunes : peut-être même que Jacob suivroit ses pas: qu'alors ma captivité seroit douce! » Telles sont les pensées où l'égare sa douleur. Tantôt enfin concentré en lui-même, il se retrace avec la vivacité d'une imagination enflammée par le sentiment, les traits du vénérable vieillard dont il tient la vie, ceux de Sélima & de Benjamin : il leur adresse la parole; il lui semble quelquefois les voir & les entendre. Mais lorsqu'il sort tout-à-coup de cette heureuse illusion, qu'il se trouve seul au milieu des ombres de la nuit, & que la nature entière est muette autour de lui; il éclate en sanglots, & pousse des cris douloureux. Alors il se traîne hors de la cabane, & le front appuyé sur l'autel, il l'arrose de larmes, seule offrande que d'abord lui permette sa douleur. Enfin il lève les yeux et les bras vers le Ciel; sa bouche

ne peut encore exprimer les ſentimens tumultueux de ſon ame. Après un long ſilence, il s'écrie : « Dieu de mes pères ! j'ai tout perdu, un père, une épouſe des frères... hélas ! avois-je des frères même dans le hameau paternel ?.. tu me restes seul ; tu es déſormais mon ſeul père ; prends pitié de ma jeuneſſe délaiſſée... Le temps n'eſt plus où, entouré de ma famille, je ne t'adreſſois que des chants d'allégreſſe & des pleurs de joie. Aujourd'hui, iſolé, eſclave, ſouvent pour toute prière, je ne pouſſe que des ſoupirs douloureux.... Ah! je ne ſuis pas ſeul infortuné : ſoutiens un père, une épouſe, qui, comme moi, s'abreuvent de larmes... Puiſſent mes frères s'aimer entr'eux plus qu'ils ne m'ont aimé ! puiſſent-ils, plus heureux que moi, conſoler les vieux ans de Jacob, & diſſiper la douleur qui les empoiſonne » ! A meſure qu'il parle, ſes pleurs coulent avec moins d'abondance ; il ſent ſon courage ſe ranimer, & il s'éloigne de ces lieux, plongé dans une plus douce mélancolie.

L'Egypte entière avoit pleuré la mort du bœuf Apis, & le jour étoit arrivé où le nouveau Dieu devoit prendre ſa place ; orné de feſtons, le plus ſuperbe temple de Memphis l'attendoit : le hameau de Putiphar ſe trouvoit ſur ſon paſſage. Dès les premiers rayons de l'aurore, il arrive traîné ſur un char magnifique. Sa beauté eſt frappante : la nature, avec ſymmétrie, a marqueté de blanc ſa peau d'un noir d'ébène ; à ſes cornes dorée pendent des guirlandes de fleurs; entouré de prêtres vêtus de robes d'une blancheur éblouiſſante, il eſt ſuivi d'une foule innombrable ; il pouſſe de longs mugiſſemens, que la multitude écoute avec une religieuſe terreur, tandis que leurs hommages et leurs cris l'épouvantent lui-même : toutes les bouches répètent, au ſon des inſtrumens ſacrés : Voici, voici le Dieu de l'Egypte. A cet aſpect, les eſclaves du hameau ſe proſternent. Joſeph, ſaiſi de ſurpriſe & de douleur, ſe dérobe à cette fête impie, & ſe retire dans ſon aſyle. Arrivé devant l'Autel qu'il a conſacré à l'Etre ſuprême : « Grand Dieu ! dit-il en verſant des larmes, tandis que l'on proſtitue ton nom au bœuf qui broute les

campagnes; reçois ici le culte qui t'es dû : ma bouche seule t'implore en ce séjour; mais je te ferai toujours fidèle ». Il dit, & cependant il songe à éclairer l'ignorance de ses compagnons.

Il avoit exigé d'eux qu'ils respectassent son asyle. Le lendemain de cette fête, poussé par une tendresse inquiète, Itobal l'y suivit de loin. Comme il y veut pénétrer, il découvre, à travers l'épais feuillage, Joseph auprès de la cabane, & il entend pousser de profonds gémissemens. Tandis qu'il en est attendri, Joseph prononce une de ces prières qu'exhaloit souvent son cœur vertueux & infortuné : à ce langage Itobal est ému jusqu'au fond de l'ame. Tel qu'un homme, qui d'un désert affreux, où il ne vit que des rochers couverts de glaces, et n'entendit que les hurlemens de bêtes féroces, est transporté tout-à-coup dans un climat riant & heureux; au feuillage entremêlé de fleurs, d'où part, sur les ondulations d'un air odoriférant, une harmonie qui ravit l'oreille il est saisi de surprise & d'attendrissement, tel le jeune esclave, tenant les yeux attachés sur ce beau séjour, est ému de la prière de Joseph. Immobile, il s'en retraçoit encore les expressions touchantes, lorsque son ami s'éloigne & rentre dans le hameau.

Un matin, tandis que les troupeaux s'abreuvoient de la fraîche rosée, il conduit Joseph à l'écart, ils s'asseyent sur le sommet d'une colline. Après quelques momens de silence, Itobal prend la parole. « Il faut que je vous ouvre mon cœur, dit-il : depuis que vous m'avez fait connoître les charmes de la vertu, tout a changé de face; les objets de la nature, que je regardois avec tant d'indifférence, font naître en moi une foule de sentiment, auxquels je me dérobe toujours à regret. Vous apprendrai-je mon indiscrétion? Inquiet de votre tristesse, j'ai osé vous suivre dans votre retraite. Lorsque j'arrive dans la forêt, vos gémissemens déchirent mon cœur, & bientôt vous prononcez une prière dont le souvenir est encore présent à mon ame attendrie. Mon cher Joseph! toutes vos paroles me touchent, mais vous ne m'avez jamais tant ému qu'en ce moment; il me sembloit que vous renouvelliez en moi la vive im-

preſſion que j'éprouve à l'aſpect des objets de la nature. Quel eſt, dites-moi, ce ſentiment ? quel eſt cet être en qui vous mettiez toute votre confiance, & qui, par dégrés, calmoit vos ſanglots » ?

En diſant ces paroles, il regardoit d'un air attentif & timide Joſeph, qui, tournant ſur lui des yeux ſatisfaits : « Heureuſe indiſcrétion ! s'écrie-t-il. O mon ami ! la nature a parlé à votre cœur ; auriez-vous encore beſoin d'un maître ? Regardez ce ſpectable : n'entendez-vous pas de toutes parts de ſublimes leçons, & faut-il qu'un mortel mêle ſa voix à ce langage ? Hélas ! ces objets autrefois ſi enchanteurs, ne portent plus la ſatisfaction dans mon ame : mais malheur à moi, ſi je n'y voyois pas gravée la plus grande & de plus conſolante vérité » ! En même-temps il lui montre la magnifique ſcène qui ſe préſentoit à leurs regards. Le globe étincelant du Soleil s'élevoit avec majeſté ſur l'horiſon, tandis que les aſtres innombrables qui avoient régné avec tant d'éclat pendant la nuit, pâliſſoient par dégrés, & près de s'éteindre, ſembloient ſe retirer & ſe perdre dans l'eſpace immenſe des Cieux : la nature entière paroiſſoit ſortir d'un ſommeil profond : à la fraîcheur de la verdure, on eût dit qu'elle venoit d'éclore ; l'homme partageoit avec le Ciel l'encens inviſible qu'exhaloit la terre ranimée : les rapides rayons de l'aſtre du jour couronnoient la cîme des montagnes, ſe jouoient ſur la roſée étincelante des prairies, & pénétrant dans la ténébreuſe horreur des forêts, dernière retraite de la nuit, y réveilloient des chants harmonieux ; les mugiſſemens des troupeaux dont retentiſſoient les vallons, rendoient la mélodie des bois plus douce & plus touchante.

Les deux jeunes eſclaves, gardant le ſilence, promènent leurs regards ſur ces objets raviſſans. Joſeph en détournoit quelquefois les yeux, & les portant ſur ſon ami, jouiſſoit des ſentimens dans leſquels il paroiſſoit abſorbé. Tandis qu'Itobal contemple la marche pompeuſe du Soleil, l'idée d'un Dieu, comme le Soleil de l'univers, ſort à ſes yeux d'une nuit profonde. « Oui, s'écrie-t-il avec transport & tenant toujours l'œil attaché ſur le ſpectacle de la nature,

nature, une lumière nouvelle achève de m'éclairer.. une voix plus forte parle distinctement à mon cœur.. Il est un Être qui forma ce Soleil, ces Astres, qui règla leurs cours, qui répandit sur la terre toutes ces richesses, & qui m'y plaça moi-même... c'est le Dieu qu'invoque mon ami... toute la nature semble en ce moment le célébrer, & moi je tarde encore à lui rendre mon premier hommage »! En même temps il se prosterne. Joseph se précipite dans ses bras. « Cher ami! s'écrie-t-il, depuis ma captivité voici mes premieres larmes de joie. Esclave de vos semblables, vous l'étiez encore des animaux que vous adoriez; maintenant libre du joug le plus honteux, vous êtes plus digne d'une amitié vertueuse.

Aussi-tôt il le prend par la main & le conduit dans sa retraite. Là, lui montrant sa cabane : « Voici, dit-il, ma demeure chérie en ce triste séjour; voici l'autel que j'ai consacré au Dieu que vous venez de connoître. Le premier homme qui sortit de la main du Créateur lui éleva un autel semblable, & là, interprète de la nature entière, il lui présenta des vœux simples & sublimes; quelquefois il y entendit la voix de l'Eternel : ce culte, aussi ancien que le monde, & qui devoit durer autant que les rochers & les montagnes, a été trop tôt anéanti par les crimes qui se sont multipliés avec la race humaine. Mon aïeul le rétablit, & moi, marchant sur les traces de mes pères, j'adore en ces lieux le Maître du monde ». Il dit; & Itobal, frappé de respect, se prosterne devant cet autel, & là il renouvelle les vœux qu'il vient d'offrir à l'Être suprême.

Ils quittent cet asyle, & se tenant par la main, ils suivent en silence le fil de leurs pensées. Tandis que Joseph, comme étonné des sentimens de joie que son cœur vient d'éprouver, laisse reprendre à la douleur son ordinaire empire, son ami se livre à une foule d'impressions nouvelles. La vertu lui paroît plus aimable, l'esclavage moins onéreux, l'amitié plus attrayante, le spectacle même de la nature plus auguste. Comme le voyageur, qui, conduit par la renommée, veut considérer de près un Roi digne de ce titre, & dont les bienfaits, tel qu'un

fleuve fertile, coulent du haut de son trône dans la vaste étendue de ses possessions, arrivé sur les limites de cet heureux Empire, il s'arrête, & éprouve quelque sentiment de respect même pour le peuple & le royaume gouvernés par un tel monarque : ainsi le jeune berger voit la nature embellie, de l'éclat de la Divinité dont elle est l'ouvrage.

Bientôt cette lumière se répand dans le hameau; tous les cœurs y sont dociles à la voix de la nature. Alors la férocité de leurs mœurs achève de s'adoucir; ils remplissent à l'envi tous leurs devoirs, & Butophis de jour en jour devient moins farouche. Joseph goûte quelque consolation, lorsqu'en des jours solemnels, ses compagnons le suivent dans sa retraite, & qu'entourant l'autel érigé par ses mains, ils invoquent d'une commune voix le Dieu de l'Univers. Tandis que toute l'Egypte étoit livrée à la superstition, & que les Grands si superbes se prosternoient devant de vils animaux, des esclaves, dans ce séjour oublié, faisoient monter vers le Ciel le seul encens qui soit digne de l'homme. Les Anges, qui, chargés des ordres divins, parcourent la terre, s'arrêtoient en cette forêt; &, frappés d'un langage inconnu dans cette contrée idolâtre, ils détournoient leurs regards de ses villes & de ses temples profanes, & les attachoient sur cet autel environné d'esclaves vertueux.

Le bonheur & la vertu appellent dans ce séjour l'harmonie des chants : née au milieu des hameaux, elle y reparoît dans sa simplicité touchante. D'abord les bergers imitent la mélodie des oiseaux : bientôt, formant des sons plus relevés, ils enseignent à leur tour leurs maîtres. Ils font des lyres rustiques dont ils accompagnent leurs voix. Avec l'harmonie se réveille la sensibilité des cœurs; & l'on voit naître un amour vertueux & délicat. Les fleurs, qui auparavant se fanoient dans les prairies, parent maintenant les bergers & les bergères.

Joseph seul ne prend point en main la lyre, ne se pare point de fleurs, & n'offre ses vœux à aucune bergère. Il partage la félicité de ses compagnons, sans être heureux lui-même. Plus d'une fois, tandis que leur troupe s'abandonne à une joie douce

& innocente, il se rappelle ces jours fortunés, où, jouissant d'un semblable bonheur, il cueilloit pour Sélima des fleurs nouvellement écloses, ou l'attendrissoit par sa voix. Alors sa mélancolie éclate, malgré lui, dans ses regards. Dès que les bergers s'en apperçoivent, ils interrompent leurs chants d'allégresse, &, se conformant à la situation de son ame, ils expriment les sons de sa douleur. A ces tristes accens Joseph prêtoit une oreille satisfaite, oublioit la contrainte, & laissoit couler ses larmes : mais sortant tout-à-coup de cette douce rêverie, & voyant ses mains mouillées de ses pleurs, il se reproche de troubler la joie de ses compagnons, se lève, & cherche la solitude.

Cependant Zaluca, épouse de Putiphar, sort de Memphis dans un char magnifique, & prend le chemin de sa retraire champêtre. L'Egypte, si fameuse par les appas de ses femmes, n'avoit point de beauté qui l'égalât. Elle étoit dans ces années où la nature, attentive à perfectionner son plus bel ouvrage, ne peut plus rien ajouter aux charmes qu'elle développe avec une soigneuse lenteur. L'Iris formée des trésors du Soleil, n'offre pas des couleurs plus vives ni mieux nuancées que les lys & l'incarnat de son teint. Sa noire chevelure descend avec art sur son sein d'albâtre, comme les ombres qui rehaussent un riant tableau. Les graces & la majesté, si rarement compatibles, sont réunies dans ses traits & dans sa stature. Deux tyrans de la grandeur, l'ambition & l'intérêt, venoient de serrer les nœuds de son hymen. Avec le cœur le plus sensible, & au milieu d'une cour brillante, où elle est entourée d'adorateurs, elle n'a pas encore aimé ; elle rebute leurs vœux autant par fierté que par devoir, & elle se dérobe en même-temps & à leur foule empressée, & à des fêtes tumultueuses, où l'on célèbre des liens qu'elle à formés à regret.

Non loin de Memphis, & au milieu d'un bosquet de myrthe, où les fleurs & la verdure conservoient une fraîcheur éternelle, & où l'on respiroit la volupté, étoit un temple consacré à Venus (*), On raconte que de tous les Dieux qui se réfugièrent

(*) Voyez la note à la fin du troisième chant.

en Egypte, pour se dérober à la colère des Titans; cette Déesse y reçut les premiers hommages : les peuples, frappés de ses charmes, lui érigèrent ce temple, & y placèrent son image devant un autel où fume un perpétuel encens. Sur les murs sont représentés tous les triomphes de la Déesse, les mortels, les héros, les Dieux & la nature entière soumis à son empire : la pudeur est bannie de ces tableaux, la beauté y paroît sans voile, & de l'intérieur du temple par une voluptueuse harmonie, qui peint les soupirs & les transports des amans. Zaluca, avant de serrer les nœuds de son hymen, avoit été conduite dans ce lieu, par le trouble secret de son cœur. Arrivée devant l'autel, elle avoit attaché l'œil sur l'image de Vénus, & pendant que tout le temple étoit parfumé de l'encens qu'elle offroit d'une main tremblante, elle avoit prononcé ces paroles : « O toi, que tous les mortels adorent, & qui seule, dit-on, leur fais connoître le bonheur, dissipe les nuages que je vois s'amonceler sur mes jours : sans cesse mon cœur inquiet soupire; peut-être il voudroit aimer. Déesse! fais que, d'accord avec mon devoir, je trouve l'amour dans l'hymen, & que je forme ces nœuds avec moins de répugnance ».

Tandis que son cœur ingénu imploroit Vénus en faveur de l'hymen, le Démon de la volupté, sous la figure d'un Amour enfantin, voltige autour de la Déesse, tenant en sa main le tableau d'un jeune homme, qui semble avoir été peint par les Grâces: l'Amour aîlé descend sur l'autel, & présente à Zaluca le tableau. Zaluca détourne ses regards de la Déesse, & les attache sur cette image séduisante : soudain un feu inconnu s'allume dans son cœur, & se répand dans tous ses membres. Comme la Fable dépeint Narcisse se contemplant dans l'onde, & voulant s'unir à cette image fugitive; ainsi Zaluca dévore des yeux le tableau. En même-temps l'Amour le grave dans son cœur en traits ineffaçables. Depuis ce moment, cette Divinité lui a paru les présenter sans cesse à ses regards; & lorsque, contrainte par le devoir, sa bouche juroit à son époux de l'aimer, ses sermens ne s'adressoient qu'à cette image charmante.

Comme elle arrive dans le hameau de Putiphar, elle eſt frappée d'entendre une agréable harmonie, elle s'avance, & apperçoit de loin les bergers & les bergères, ornés de guirlandes de fleurs, & qui uniſſoient leurs voix au ſon de la lyre. « Quoi! dit-elle, ſont-ce là ces eſclaves que l'on m'avoit peints ſi féroces, & dont je me propoſois d'adoucir le ſort? Hélas! ils ſont plus fortunés que moi; ils abandonnent leurs cœurs aux penchans de la nature, &, heureux l'un par l'autre, ils ne ſont pas contraints dans leurs amours ». En diſant ces mots, elle les regarde, verſe quelques larmes, & bientôt s'éloigne en ſoupirant.

Devant elle eſt une forêt ſombre & ſolitaire: elle y porte ſes pas dans l'eſpoir d'y trouver plus de repos. Se livrant au cours de ſes penſées, elle s'enfonce dans l'ombrage épais, quand une cabane ornée de fleurs odoriférantes, attire ſes regards: à l'entrée de la cabane étoit aſſis un jeune homme d'une beauté frappante; c'étoit Joſeph. Sa blonde chevelure deſcendoit juques ſur le gazon: il gémiſſoit & tenoit les yeux triſtement attachés au ciel: autour de lui erroient ſes troupeaux. A ſon aſpect, Zaluca eſt ſaiſie de la plus vive ſurpriſe; elle voit, dans ce jeune homme, tous les traits de l'image qui lui fut préſentée au temple de Vénus. Un trouble ſoudain s'empare de ſes ſens; ſon cœur palpite; tout le feu que l'Amour fit couler dans ſes veines, ſe réveille & l'embrâſe. Immobile, elle conſidère longtemps Joſeph; plus elle le regarde, plus elle eſt attendrie: ſon œil enflammé ne peut plus s'éloigner de lui, & elle ſe ſent comme enchaînée en ce ſéjour.

Ce ſoir, Joſeph, au lieu de célébrer avec ſes compagnons l'arrivée de l'épouſe de leur maître, étoit demeuré dans ſa retraite: en vain ſes amis l'avoient preſſé d'eſſuyer ſes larmes, & de joindre ſa voix à leur mélodie; ils n'avoient pu triompher de ſa triſteſſe. A ſes pieds étoit une lyre qu'Itobal avoit portée dans cette cabane. Joſeph y attache les yeux, & il la prend dans ſes mains. Bientôt il pouſſe ces accens douloureux, qu'il accompagne de la lyre:

« On veut que je me couronne de fleurs, que ma

bouche éclate en chants d'allégresse, & que ma main forme une agréable harmonie !... Hélas ! ces heureux accords sont-ils faits pour un infortuné ?... Echos! qui environnez le lieu de ma naissance, vous les entendîtes autrefois, vous vous plaisiez à les redire... Sur ces rives lointaines, quel seroit le sujet de mes chants ? Célébrerois-je les douceurs de l'amour & de la tendresse filiale ? Noms chers & sacrés! vous ne faites que réveiller ma douleur !... Exalterois-je les beautés de la nature, cet ombrage, ces fleurs, ces ruisseaux, qui ont perdu pour moi leurs plus doux charmes, & qui ne sont plus les témoins de ma félicité ?.. Et toi, Etre souverain ! qui règnes sur tout l'univers, toi, à qui j'osois quelquefois consacrer des accords plus sublimes, au sein de l'infortune, pourrois-je produire des sons dignes de toi ? Lyre ! désormais tu seras muette, ou tu n'exprimeras que des gémissemens... ce seront mes seuls accens jusqu'au tombeau... coulez, mes pleurs; soulagez, s'il se peut, un cœur brisé.... Que ne puis-je, en ce moment, pousser ma dernière plainte, & répandre ma dernière larme »!...

Il veut poursuivre, mais les cordes trempées de ses pleurs ne rendent plus aucun son; sa voix est éteinte, & sa main, qui imitoit le cours interrompu de ses sentimens, n'erre plus sur sa lyre. A cette voix douce & touchante, à cette mélodie où se peignoit tout l'égarement de la douleur, à ces gémissemens & à ce silence plus expressif encore, Zaluca, vivement attendrie, ne peut retenir ses larmes : les oiseaux sont immobiles, & les troupeaux, qui erroient autour de la cabane, s'arrêtent & semblent émus. Ainsi quand Philomèle a vu périr son amant, elle gémit long-temps en secret, & ses tons les plus lugubres sont trop foibles pour sa tristesse : mais lorsqu'elle rompt enfin le silence, ses premiers accens sont si douloureux, que ses compagnes attendries suspendent leurs chants; & si quelque amante infortunée porte ses pas errans dans la forêt, elle-même interrompt ses plaintes, & lui laisse exprimer sa propre douleur.

Zaluca continue à considérer Joseph: elle est prête

à s'approcher de lui, & à lui demander le sujet de ses larmes : mais un trouble secret la retient, & tandis qu'elle reste indécise, il se retire. Arrivée dans sa demeure champêtre, elle croit encore le voir, elle croit encore entendre ses chants : la nuit ne peut dissiper ces images ; & si le sommeil ferme un moment sa paupière, des songes séduisans les lui ramènent.

Dès le matin, elle demande quel est ce jeune berger qui se retire dans le fond des forêts pour verser des pleurs ? On lui dit qu'il appartient à Putiphar ; on lui vante sa beauté, sa douceur, ses vertus, on lui apprend qu'il a su gagner ses compagnons les plus féroces, & même l'inflexible Butophis ; qu'avec lui la félicité est arrivée dans le hameau, mais qu'en la répandant autour de lui, lui seul n'en jouit point, & se plonge dans une mélancolie profonde ; qu'aucune bergère n'a su attendrir son cœur, & que ses amis les plus chers n'ont encore pu lui arracher son secret.

Zaluca écoute avec complaisance les éloges que l'on prodigue à Joseph ; mais quand on lui parle de la douleur de l'infortuné, ses yeux se couvrent d'un nuage. Elle se demande le sujet de ce trouble, & se persuade que c'est la pitié. « La tristesse, dit-elle, qui étoit peinte sur le front de Joseph, est toujours présente à ma pensée : quelle ame n'en seroit émue ! si jeune & si malheureux ! il mourra victime de son silence... Sans doute il est d'un rang illustre, on découvre de la noblesse à travers sa naïveté ; on a vu des Dieux même réduits à la condition d'esclaves... Seul de ses compagnons, il n'offre ses vœux à aucune bergère !... Je veux qu'il m'ouvre son cœur ; je veux tendre à sa jeunesse une main bienfaisante ».

Elle dit : & avant que le soleil ait achevé sa carrière, elle sort du palais sans être accompagnée, & ses pas se portent, comme d'eux-mêmes, vers la forêt. Joseph, assis dans sa cabane isolée, payoit à sa douleur le tribut accoutumé de ses larmes, quand tout-à-coup Zaluca paroît à l'entrée de la cabane. Surpris, il se lève, retient ses soupirs & veut essuyer ses pleurs. « Jeune infortuné ! ne vous troublez

point, dit-elle d'une voix émue : l'épouse de Putiphar vient terminer vos disgraces. Quel est donc le sujet qui vous oblige à rechercher cette solitude, à renoncer aux douceurs de l'amour, & aux jeux innocens qui conviennent à votre âge ? Craindriez-vous de me confier vos secrets ? Je connois moi-même l'infortune ; & quand je serois au faîte de la félicité, vous ne trouveriez pas mon cœur insensible à vos peines. Vos pleurs ont su m'attendrir : je lis dans vos traits que votre naissance est trop au-dessus de ce vil abaissement : quel barbare a pu vous précipiter dans l'esclavage ? Parlez ; gémissez-vous d'un état si indigne de vous ? Dès ce moment vous êtes libre : la liberté est le moindre des biens auxquels vous pourrez prétendre ; ma main essuyera ces larmes, les dernières qui couleront des vos yeux ».

A ces mots, Joseph vivement ému cède à l'espoir de voir terminer ses peines, & se résout à révéler des crimes qu'il vouloit ensevelir dans un silence éternel.

Le soleil paroissoit tout en feu derrière la cabane & à travers l'épais feuillage, tandis qu'à l'opposite la lune traçoit son orbe argenté dans les cieux & sur les flots tremblans du Nil. Par dégrés s'affoiblissoient les chants des oiseaux, & s'agitoient plus lentement les feuilles des arbres : on entendoit encore les mugissemens des troupeaux satisfaits qui s'éloignoient des pâturages : mais bientôt tout se taît, & le calme devient universel. Zaluca assise avec Joseph à l'entrée de la cabane, sur un siége de gazon, attache ses regards sur le jeune esclave & lui prête une oreille attentive ; la nature entière semble écouter en silence : il prend la parole.

CHANT II.

JE n'étois pas né, dit-il, dans cet état d'esclavage. Jacob, mon père, est le plus riche Pasteur du pays de Canaan, condition qui sans doute est ici méprisée, puisqu'on l'abandonne à des esclaves ; mais qui, au sein de la vertu & de la liberté, ses compagnes or-

dinaires, eſt heureuſe & reſpectable. Tandis que les Nations étoient plongées dans l'idolâtrie, l'aïeul de mon père fut inſtruit par la voix de Dieu même : cependant il n'étoit qu'un Paſteur ; mais ſemblable au palmier qui couvre pluſieurs générations de ſon ombrage, ſa vertu ſublime devoit ſervir de modèle aux ſiècles futurs. Son fils hérita de cette vertu, & la tranſmit à mon père. Hélas ! doit-elle s'éteindre avec lui dans le hameau qui la vit naître ?

Mes premières années furent un tiſſu de jours fortunés. J'étois le fruit long-temps attendu d'un doux hymen. Mon père, qui déja touchoit à la vieilleſſe, me chériſſoit comme l'heureux gage du plus tendre amour ; & mes frères, loin d'en concevoir de l'ombrage, tout-à-tour me prodiguoient les témoignages de leur amitié. Quelquefois je les ſuivois dans la plaine, où ils me confioient un petit troupeau de brebis : je bondiſſois avec elles ; ma main enfantine les ornoit de fleurs, ou careſſoit leur douce toiſon. Pardonnez ſi je m'arrête, à des circonſtances légères qui me retracent les jours de mon bonheur.

Ils s'évanouirent comme le printemps diſparoît avec ſes charmes : les fleurs qui ſe ſuccèdent, la mélodie toujours variée des boſquets, l'air embaumé que l'on reſpire ſous un ciel pur & ſerein, & la douce allégreſſe d'un cœur qui ſemble s'épanouir avec les fleurs renaiſſantes, tout vous dérobe le rapide vol des heures, juſqu'à ce que vous touchiez en gémiſſant à la dernière de ces journées : ainſi ſe diſſipa ma félicité. Hélas ! qui ne l'eût cru durable ? La frêle vigne ne s'entrelace qu'autour d'un ſeul ormeau, & je pouvois ſerrer dix frères dans mes bras ; que d'appuis à ma jeuneſſe ! Il me ſembloit qu'il étoit ſi doux & ſi facile de s'aimer, & mon amitié pour eux croiſſoit avec mes années.

Le croiriez-vous cependant ?... ce ſont eux..... ce ſont des frères qui ont cauſé mes diſgraces : ma bouche héſite : & je voudrois vous dérober la connoiſſance de leurs crimes : mais ils ſont trop liés à ma triſte hiſtoire.

La principale ſource de mon bonheur devint celle de mes infortunes : la tendreſſe que me témoignoit Ja-

cob excita la jaloufie de mes frères. Il eft vraî qu'il paroiffoit m'aimer avec quelque préférence, foit qu'il vît en moi le rejetton d'une époufe chérie, & le doux fruit de fa vieilleffe ; foit que femblable au chêne qui hâte l'accroiffement d'une branche nouvelle, tandis que celui de fes premiers rameaux eft imperceptible, mon père me donnât des foins particuliers pour développer ma raifon naiffante ; peut-être crut-il s'appercevoir qu'il étoit aimé de moi plus tendrement que de mes frères.

Quelle ne fut pas ma douleur, lorfqu'ils firent éclater leur haine ! Voulant cacher mes larmes à Jacob, j'allois pleurer feul dans les bocages, qui jufqu'alors n'avoient été témoins que de mes jeux : je n'avois pas encore connu ce fentiment douloureux qui ferme le cœur à la joie : quoique deftiné à répandre des torrens de fleurs, j'étois comme étonné de ces premières larmes que m'arrachoit la trifteffe : je me demandois s'il étoit bien vrai que je ne fuffe plus aimé de mes frères. «O mon père ! m'écriais-je, puisque votre tendreffe m'attire tant de haine, dois-je fouhaiter de la perdre » !

Cependant Jacob me confia la conduite d'un troupeau. Ce jour fut célébré fuivant l'ufage. Mon père mit fur mon front une couronne de fleurs, & dans ma main une houlette, fymbole de la Royauté paftorale. En même-temps il m'embraffa, & répandant des larmes de joie : «*Je* te bénis, ô Ciel ! dit-il, d'avoir prolongé ma vie jufqu'à cette journée. Jofeph ! tu n'es plus enfant : déformais les vertus dont j'ai jetté les femences dans ton cœur, doivent produire des fruits durables. Tu ne te rendras pas indigne de mes foins, et peut-être le Ciel ne me refufera pas la confolation de te voir développer ces femences précieufe, feule récompenfe que je défire ! » Tels furent fes vœux.

Couronné de la main de mon père, précédé de mon troupeau, & fuivi de toute ma famille, je me rendis, au fon des lyres & des flûtes, dans une vafte pleine. Cette journée entière fut confacrée à une douce allégreffe ; mes frères mêmes parurent oublier leur haine injufte, & je ma flattai de voir renaître les jours heureux de mon enfance.

En vivant avec mes frères, je vis qu'ils négligeoient leurs troupeaux, & se livroient à des festins dissolus, où ils ne respectoient ni le Dieu de leurs ancêtres, ni ces ancêtres eux-mêmes, ni leur propre père. Que de traits dont mon cœur étoit déchiré! Tantôt veillant sur leurs troupeaux comme sur le mien, je tâchois de réparer leur négligence. Tantôt je célébrois par mes chants l'Auteur de la Nature, les vertus de nos aïeux, les douceurs de l'amour filial & de l'amitié fraternelle : il me sembloit que le désir de les émouvoir fît couler de mon cœur les sons les plus touchans, & les paroles les plus persuasives. Tantôt enfin je les conjurois avec larmes de ne point affliger le plus vénérable des vieillards. Mais ils rebutoient & mes soins, & mes chants, & mes prières. « Allez, me disoient-ils, vantez à Jacob votre vigilance ; adressez-lui cette douce mélodie qui a séduit son cœur, & que vos larmes, qu'il essuiera de sa main, l'instruisent de votre conduite ». Je me retirois, & bien loin de rendre mon père témoin de mes pleurs, je les séchois à l'haleine du Zéphyr ; mais le Zéphyr n'emportoit pas la douleur dont mon ame étoit pénétrée.

Dans ce temps, ma mère donna un second fils à Jacob ; événement plus entre-mêlé d'amertume que de joie, & dont le souvenir, au sein de mes malheurs, fait encore couler mes larmes. Je crois voir cette mère sensible tenant ce cher rejetton entre ses bras défaillans. « J'oublie mes longues douleurs, dit-elle au vieillard ; tendre époux ! vous ne me perdrez pas toute entière, je vous donne un autre Joseph ; ce sont tous ses traits... » Puis tournant vers moi sa paupière mourante : « Et toi, mon cher fils, dit-elle, je te donne un frère... vous vous aimerez »... En achevant ces mots, elle me regarde tendrement, & expire. Vous peindrai-je la douleur de Jacob & la mienne ? Tour-à-tour nous arrosions de nos larmes & le corps glacé de ma mère, & l'enfant qui venoit de naître. Cependant je voyois d'un œil satisfait croître Benjamin (c'étoit son nom) ; je bénissois le Ciel de m'avoir donné un frère, avec le-

quel je puſſe goûter les douceurs d'une amitié réciproque.

Vous parlerai-je d'une circonſtance peu remarquable, (car, hélas! un tel ſonge pouvoit-il venir du Ciel? il me ſembloit que dans une nuit majeſtueuſe, pareille à celle-ci, le Soleil, la Lune, & onze étoile ſe détachoient de la voûte céleſte, comme pour ſe proſterner devant moi. Mes frères crurent entrevoir dans ce ſonge un préſage de leur abaiſſement & de ma grandeur future : vains fantômes! Aſtres! vous êtes maintenant témoins de l'ignominie de mon ſort.

De tous mes frères, Siméon & Ruben étoient les plus animés contre moi : je différois a vous les dépeindre, & ſi je pouvois vous déroberleurs actions, je ne vous tracerois pas leur caractère. Que je plains ſur-tout Siméon! Quelque affreuſe que ſoient mes infortunes, elles n'égalent pas encore les ſiennes. Mes premières années ont du moins coulé dans le ſein du bonheur; mais lui, depuis qu'il reſpire, il ne connoît que des ſentimens d'amertume. Quoiqu'éloigné de mes amis les plus chers, je m'occupe de notre tendreſſe réciproque, & au comble des diſgraces, je goûte encore la douceur d'aimer; mais l'amitié n'a jamais ſu attendrir Siméon : jamais ſes yeux ne verſerent de ces larmes délicieuſes que le cœur préfère aux ris. Toujours ſombre & chagrin, il cherche la ſolitude : ſa noire chevelure augmente ſa pâleur naturelle : bien qu'il ſoit jeune, les rides ſillonnent ſon front; il n'a jamais chanté ni pris en main la lyre; il voit les fleurs & le lever de l'aurore ſans attendriſſement. Quoiqu'il ne ſoit pas l'aîné de mes frères, tel eſt ſon aſcendant ſur leur eſprit, qu'ils le regardent comme leur chef. Ruben, qui eſt le plus âgé d'entr'eux, me haïſſoit avec plus d'artifice.

Pardonnez les pleurs que je ne puis m'empêcher de répandre : je touche à la circonſtance qui devoit me rendre le plus fortuné des mortels.

Le jour où l'on celébra la fête que je vous ai dépeinte, & au moment que mon père m'eut couronné de fleurs, arriva dans notre hameau une jeune bergère

Bergère, nommée Sélima; un voile couvroit son visage, mais sa taille & sa démarche attiroient tous les yeux. Elle s'approche de Jacob : « Respectable vieillard! dit-elle, c'est à regret que je trouble votre joie. Vous voyez une triste orpheline, issue de Nachor, frère d'Abraham. Lorsque je perdis mon père, j'étois encore au berceau : je viens de fermer les yeux à ma mere. C'est moins son ordre que le bruit de vos vertus qui m'attire en ce lieu : j'ose vous prier de servir d'appui à ma jeunesse. Essuierez-vous mes larmes; &, consentant à flatter ma douleur, me permettrez-vous de vous appeller du nom de Père » ?

Aux accens de cette voix, je sentis palpiter mon cœur; mes avides regards sembloient vouloir pénétrer le voile, pour considérer la bouche d'où partoient des sons si touchans. Mais quelle ne fut pas mon émotion, lorsque Jacob lui ayant accordé sa demande, elle fit voir à découvert tous ses traits! Une fleur qui, mouillée des pleurs de l'aurore, s'épanouit & prodigue à la fois ses charmes & ses parfums, est une foible image de ce que parut en ce moment la jeune Sélima. Ses larmes, comme une source argentée, couloient le long de ses joues jusques sur son sein; sa belle main les essuyoit avec sa blonde chevelure. Ses premiers regards se tournèrent vers Jacob; ensuite nos yeux se rencontrèrent, & nous fûmes troublés. Je m'approchai d'elle, & lui dis : « J'ai souvent demandé au Ciel une sœur, le Ciel comble en cet instant mes vœux ». Cependant ma bouche prononçoit à regret ce doux nom, & il me sembloit exprimer foiblement l'impression qu'elle m'avoit faite. Elle nous accompagna dans la plaine où ma fête fut célébrée : là, nos yeux s'arrêtoient souvent l'un sur l'autre, & tandis qu'elle baissoit les siens, je la regardois encore; ma lyre demeuroit muette entre mes mains. Jusqu'à ce jour mon cœur n'avoit connu que l'amour filial & l'amitié fraternelle : je ne savois quel étoit ce nouveau sentiment; mais il me sembloit si doux & en même-temps si impérieux, que je crus n'avoir encore rien aimé ».

Ici Zaluca ne put cacher l'agitation de ſon cœur. « J'abuſe de votre bonté, lui dit Joſeph ; mais tantôt je m'abandonne au ſouvenir de mes infortunes, tantôt à celui d'une félicité trop paſſagère.

« Continuez, repond-elle avec une tranquillité feinte, & n'omettez aucun détail .... Je crains que cette Sélima ne ſoit la cause de toutes vos diſgraces... Mais peut-être les ſentimens qu'elle vous inſpira ne furent point durables ? » En même-temps elle attachoient ſur lui des regards où ſe peignoit ſa curioſité inquiète.

« Non loin de notre hameau, reprit-il, eſt un ſecret vallon entouré de collines, ſur leſquelles ma main avoit raſſemblé les fleurs de pluſieurs prairies ; un clair ruiſſeau couloit ſous l'ombrage le plus frais, à travers le vallon : c'étoit mon aſyle chéri ; je le recherchois plus ſouvent encore depuis les nouveaux ſentimens dont mon ame étoit agitée. Un jour pendant que mon troupeau paiſſoit au bord de la fontaine, & que je m'abandonnois à une douce rêverie, je prends ma lyre, & je veux chanter les fleurs, les bocages ou l'aurore, ſujets ordinaires de mes accens : mais je ne pouſſe que des ſoupirs, ma lyre les exprime, & le nom de Sélima ſe préſente, comme de lui-même, ſur mes lèvres : ces ſoupirs & ce nom formoient une mélodie nouvelle & touchante, que le ruiſſeau répétoit dans ſon cours Tandis que l'œil attaché ſur l'onde fugitive, je produis ces ſons, tout-à-coup j'apperçois dans l'eau tranſparente l'image de Sélima ; il ſembloit que le ruiſſeau coulât plus lentement, pour ne pas troubler cette image chérie : un agréable tranſport me ſaiſit ; je lève les yeux, & je vois Sélima elle-même une rougeur aimable coloroit ſes joues; un doux embarras étoit peint dans ſes regards : ce fut l'inſtant heureux où je lui jurai un amour éternel, & où je reçus de ſa bouche les mêmes ſermens.

Quelques jours s'écoulèrent, & Jacob invita tous ſes fils : nous nous rendons dans ſa cabane, où nous voyons les apprêts d'un beau feſtin. Sur un feuillage frais étoient entaſſés les fruits les plus exquis parſemés des fleurs les plus odorantes : des torren

de lait couloient dans de grands vases, & l'on avoit immolé un chevreau : une joie inexprimable éclatoit sur le front de mon père : au milieu de ces fruits & de ces vases remplis de lait étoient placées deux couronnes de fleurs. Nous nous regardions tous avec surprise ; les yeux de Sélima sur-tout & les miens se rencontrant sans cesse, montroient tour-à-tour la crainte & l'espérance. A peine le festin est-il commencé, que Jacob, assis entre la jeune Bergère & moi, ne peut contenir les mouvemens de son ame ; il prend les deux couronnes de fleurs : « Joseph ! dit-il, mon fils ! pourquoi me cacher tes sentimens ? j'ai lu dans ton cœur ; tu aimes Sélima : elle est vertueuse ; elle sera ton épouse avant le temps où le rossignols cesse de chanter ». Puis se tournant vers elle : « Et toi, dit-il, dont le cœur sensible se plait à m'appeller du nom de père, je veux l'être en effet ; sois ma fille. Poseph ! Sélima ! puissai-je avant de mourir voir naitre de vous des fils qui vous ressemblent » ! En disant ces mots, il prend la main de la Bergère, & la met dans la mienne. Agité par un doux transport, je pressois la main de Sélima ; & embrassant mon père, je sentois couler sur mes joues les larmes que lui arrachoient la joie & la tendresse.

Mais au milieu de ces épanchemens, Siméon, l'œil étincelant de fureur, se lève & sort de la cabane. Jacob, frappé de surprise, se dégage de mes bras, laisse tomber les couronnes de fleurs, suit les traces de mon frère, & l'appellant à haute voix : « Mon fils ! s'écrie-t-il, mon fils ! est-ce ainsi que tu participes à notre satisfaction ? où t'emporte une haine aveugle ? voici l'occasion de l'oublier ». L'air emportoit ces paroles, & Siméon s'éloignoit avec les marques du désespoir. Nous en ignorions tous la cause ; mais le courroux de mon frère troubla la joie du festin.

Je ne tardai point à être instruit du sujet de ce courroux funeste. Un jour que je portois mes pas dans une forêt, plusieurs voix bruyantes frappent tout-à-coup mon oreille ; je m'approche de l'endroit d'où partoit le tumulte ; & à travers l'épais

feuillage, j'apperçois tous mes frères, hors le jeune Benjamin. *Siméon*, pâle & tremblant de fureur, s'élevoit au milieu d'eux, comme un pin altier, qui, frappé de la foudre, agite ses rameaux, & semble encore frémir. « Non, leur disoit-il, (& je crois entendre cette voix terrible dont retentissoit toute la forêt;) non mes yeux ne seront jamais témoins de son bonheur. Ce n'étoit pas assez de me ravir l'amitié d'un père, il me ravit encore le cœur de *Sélima*.... Vous en êtes surpris : oui, je l'aime. J'ai combattu un penchant peu compatible avec la fierté de mon caractère ; & lors même que l'ascendant de *Sélima* s'est trouvé le plus fort, je n'osois vous dévoiler ce secret. Jugez combien est violent mon amour ; depuis qu'il croit dans le silence, j'ai senti s'affoiblir en moi l'inflexibilité que l'on me reproche : peut-être qu'un jour l'austérité de mon humeur se fût adoucie. Mais, non : Sélima n'étoit point née pour moi ; Jacob n'a pu lire dans mon cœur comme dans celui de son cher fils ; & quand il auroit pénétré mes sentimens, n'eût-il pas fallu les étouffer ? Vous avez tous été les témoins de mon opprobre ; c'est en présence de vous tous qu'il m'arrache *Sélima*, pour la donner à ce frère perfide. C'en est fait ; je vais m'éloigner du hameau pour n'y rentrer jamais. Voyez si vous voulez me suivre, ou me trahir à l'exemple de Joseph. Mais pourriez-vous oublier vos propres affronts ? Jacob ne préfère-t-il pas cet enfant à tous ses fils ? Ruben ! ne te souvient-il plus que tu es l'aîné, & que tu occupois auparavant la première place dans son cœur ? Partons : ne craignez point d'affliger Jacob par notre départ : ne se consolera-t-il pas dans les embrassemens de Joseph ? Que si vous êtes trop foibles pour abandonner à jamais le hameau paternel, saisissons du moins quelque prétexte pour ne point assister à la fête d'un hymen odieux.

Il dit, & tous jurent de le suivre. A ce discours, à ces sermens, je sentis mon sang se glacer dans mes veines.

Aussi-tôt mes frères se rendent auprès de Jacob ; je les suis, & j'arrive presque au moment qu'ils

entroient dans la cabane. Ruben s'adreſſant à mon père : « Vous nous accuſez depuis long-temps, lui dit-il, de négliger nos troupeaux : permettez-nous de les conduire dans les gras pâturages de Sichem ». Jacob y conſent, en leur faiſant promettre qu'au jour marqué pour mon hymen ils ſe trouveroient dans le hameau. En même-temps il reçoit leurs adieux. Siméon s'approche de lui d'un œil farouche : le vieillard le regarde avec ſévérité ; bientôt il l'embraſſe tendrement ; mais Siméon conſerve ſon air ſombre, même dans les bras d'un père.

Quelle ne fut pas ma douleur ! « Quoi ! diſois-je en moi-même, les plus tendres liens deviendront toujours pour moi une ſource de diſgraces ! Siméon ! que ne puis-je te ſacrifier Sélima ! que je ſuis infortuné, de ne pouvoir être heureux qu'aux dépens du bonheur de mon frère » ! Telles étoient mes plaintes. Sélima cherchoit à me conſoler, ſa voix inſinuante diſſipa ma triſteſſe ; j'eſpérai que l'abſence affoibliroit & la haine cruelle de Siméon, & un amour qu'il avoit voulu éteindre dès ſa naiſſance ; & je ne ſongeai plus qu'à Sélima, & aux apprêts de mon hymen.

A côté de la cabane de Jacob s'élevoient deux beaux palmiers, qui, parfaitement ſemblables à ceux qui forment cette demeure conſacrée aux larmes, paroiſſoient m'appeller ſous leur ombrage. Souvent aſſis ſous ces palmiers : « Croiſſez, ô rameau ! chantois-je ; épaiſſiſſez votre feuillage : témoins du tendre amour qui m'unit à Sélima, vous ſerez quelque jour notre habitation chérie ». Ces rameaux avoient crû, leur feuillage s'étoit épaiſſi, & je touchois à ce jour qui faiſoit l'objet de mes déſirs. Avec quelle ardeur je préparai ma cabane nuptiale ! les branches dociles ſe plioient à mon gré, & les fleurs ſembloient s'aſſortir d'elles-mêmes. Vous voyez ici l'image de cette demeure qui devoit être ſi fortunée. La cabane étant faite, j'y conduiſis Sélima : ſa préſence y prêtoit un nouvel éclat aux fleurs & à la verdure : hélas ! nous n'avons vu qu'un moment le ſéjour où nous devions être unis à jamais !

Le jour de mon hymen étant arrivé, je devance

l'aurore : le silence régnoit encore dans le hameau : je porte mes regards impatiens vers les lieux où le soleil se lève : il paroît enfin ; mais chargé d'épais nuages, que ses rayons avoient peine à percer : les ténèbres sembloient vouloir prolonger leur empire. » Eh quoi ! disois-je, un ciel serein n'embellira point la plus heureuse de mes journées » ! En prononçant ces mots, un secret pressentiment troubloit mon cœur : étonné de ne pas goûter plus de joie, je me reprochois mon indifférence. Bientôt je vole vers Sélima ; & à peine l'ai-je entrevue, que ce trouble est dissipé. Je la pare des fleurs que je venois de cueillir ; elle me décore d'une guirlande où l'on distinguoit son nom & le mien ; mais je remarquois que les fleurs qui composoient ces deux noms, étoient mouillées de ses larmes.

Nous nous rendons dans la cabane de Jacob, qui nous serre tendrement dans ses bras. Cependant mes frères ne paroissoient point : mon père, pour leur marquer l'impatience que nous avions de les revoir, propose d'aller à leur rencontre.

Nous sortons de la cabane ; le vieillard me donne une main, & l'autre à Sélima. Précédés du jeune Benjamin, nous traversons le hameau au milieu de mille cris de réjouissance, & sur un chemin que les enfans & les épouses de mes frères avoient parsemé d'un feuillage fleuri. Je portois des regards satisfaits, & sur ces épouses vertueuses, & sur ces enfans qui ne participoient point à la haine de leurs pères, & sur ces nombreuses cabanes décorées de fleurs nouvelles. Nous nous avançons à quelque distance du hameau, & Jacob s'assied sous un cèdre, tandis que Sélima, Benjamin & moi, nous montons sur une colline, afin de pouvoir lui annoncer l'arrivée de mes frères.

Le soleil avoit fait la moitié de sa course, & mon père alarmé commençoit à craindre qu'il ne fut arrivé quelque malheur à ses enfans ; il se reprochoit d'avoir consenti à leur départ, & il vouloit aller lui-même les secourir ou les consoler. Quant à moi, soupçonnant trop les véritables raisons de ce retard, je vis que mes espérances avoient été frivoles. « Re-

posez-vous sur moi, lui dis-je, j'irai trouver mes frères».

« Hé quoi! répond-il, tu veux aussi me quitter! je me verrai donc privé de tous mes fils! . . . Il est vrai que t'envoyer à Sichem, c'est y aller moi-même; je connois ta tendresse pour tes frères . . . Cependant, s'il me falloit attendre ton retour ainsi que le leur! Je ne suis pas éloigné du trépas : si je mourois sans que tu reçusses mes bénédictions, ni que ta main me fermât la paupière »! A ces paroles, je fus vivement attendri. D'un autre côté, Sélima me pressoit, avec les expressions les plus touchantes, de ne la point quitter. Mon cœur éprouvoit de violens combats; mais l'amitié fraternelle & le devoir l'emportèrent. J'embrassai le veillard, qui, me serrant contre son sein, poussoit des gémissemens dont mon ame étoit troublée : j'embrassai Sélima; & le jeune Benjamin, qui imitoit notre douleur commune, me tendoit les bras, & versoit des larmes.

Sélima éplorée suivoit mes pas. « Je n'ai pu te parler librement, dit-elle en présence de Jacob. Où vas-tu? as-tu donc oublié la haine de tes frères? penses-tu les ramener dans le hameau? Ce jour devoit être le plus heureux de notre vie : si tu m'aimois, pourrois-tu reculer notre union »?

« Je t'aime, lui répondis-je; mais l'amour éteindroit-il l'amitié que je dois à mes frères? Ma félicité ne seroit-elle pas troublée, si je célébrois sans eux mon hymen? Crois-tu que Jacob, inquiet sur le sort de ses fils, nous unisse en leur absence? C'est l'amour autant que l'amitié qui me porte à accélérer leur retour ».

En achevant ces mots, je m'arrache doucement d'entre ses bras, & je m'éloigne. De temps en temps je me retournois, & j'attachois les yeux sur ces tendres amis, qui de leur côté me suivoient de leurs regards. Mais lorsque je les perdis de vue, je fus saisi de la plus vive douleur. Je fis quelques pas vers eux pour les voir encore; ils s'avancèrent vers moi dans le même dessein : nous nous tendions les bras, & nous demeurions quelques momens à nous regarder

avec des démonſtrations muettes de tendreſſe. Je me demandois : « D'où vient répandent-ils des larmes ? mais pourquoi mon propre cœur eſt-il ſi ſerré ? Si je les quitte, c'eſt pour un jour ſeulement, & pour revoir des frères ».

L'idée de mon devoir ſe réveillant dans mon eſprit, je donnai encore un dernier regard à Jacob, à Sélima & à Benjamin ; & portant les yeux ſur le hameau paternel, qui s'étendoit devant moi au haut d'une colline, j'y découvris ma cabane nuptiale. « Adieu, dis-je, heureux ſéjour ! avant que ſoient fanées les fleurs qui te décorent j'eſpère de voir, ſous ton ombrage, ſe diſſiper le trouble de mon cœur ». En même-temps je continuai ma route.

A meſure que j'avançois, le deſir d'embraſſer mes frères tempéroit ma triſteſſe. Je me flattois qu'ils ne pourroient réſiſter à mon empreſſement, & à l'amitié tendre & ſincère que manifeſteroient les accens de ma voix, mes regards, mes prières & mes larmes.

Occupé de ſes idées, j'entre dans Sichem à l'heure où les troupeaux quittoient les pâturages : dans l'eſpoir de rencontrer mes frères, je traverſe d'un pas rapide le hameau ; mais je n'apperçois aucun d'entreux. Je demande où ſont les fils de Jacob. On me répond que depuis pluſieurs jours ces fils, peu dignes d'une père ſi vertueux, ont délivré de leur préſence le hameau, qu'on ignore leur nouvelle retraite ; mais qu'on les a vu ſe rendre vers la forêt voiſine. A ce diſcours, je pouſſe de profonds ſoupirs, & je porte mes pas errans dans la campagne. Déjà s'avançoient les ombres de la nuit. Que j'éprouvai de combats ! Prolonger mon abſence, c'étoit inquiéter vivement un père & une amante que je déſirois moi-même de rejoindre. Mais pouvois-je revenir ſans être accompagné de mes frères ? Euſſai-je dit à Jacob qu'ils n'étoient plus dans Sichem, que j'ignorois le lieu de leur demeure ? Je réſolus de me ſacrifier plutôt que de ne point ramener tous ſes enfans dans ſes bras. Je n'attendis pas le retour de la lumière.

La nuit avoit étendu son voile sombre, & j'entrois dans la forêt, où, marchant au hasard, je m'écriois : « Fils de Jacob ! mes frères ! où êtes-vous » ? Ma voix se faisoit entendre comme les cris d'un agneau qui a perdu sa mère.

Quoi ! interrompit ici Zaluca épouvantée, vous vous engagiez seul, dans l'horreur des ténèbres, au milieu de cette forêt ? Je tremble que les bêtes féroces ne vous aient attaqué » ! « Elles fuirent devant moi, répond Joseph, & je dus trouver, dans mes frères, des cœurs plus cruels...

Un étranger accourut enfin à mes cris, & me dit que les enfans de Jacob étoient à Dothaïm ; je crus que c'étoit une intelligence céleste qui descendoit à mon secours. « Ah ! lui dis-je, si vous traversez le hameau de Jacob, daignez entrer dans la cabane du vieillard ; dissipez ses craintes, & celle de la jeune Sélima, à la quelle je serois uni maintenant sans des circonstances fatales : dites-leur que si je retarde mon retour, c'est que je suis les pas de mes frères ».

Je continue ma route, & marchant toute la nuit, j'arrive au point du jour dans la plaine de Dothaïm. Bientôt je vois s'avancer deux nombreux troupeaux : leurs chiens fidèles courent à moi, & me font des carresses. « Ah ! m'écriai-je transporté de joie, je vais donc embrasser mes frères » ! Je me précipite en même-temps à la rencontre du premier, qui étoit Siméon. A la fureur qui s'alluma dans ses yeux, je m'apperçus du moment où il me reconnut. « Audacieux ! dit-il, tu me suis dans des lieux où j'évite ta présence ! Paré de cette guirlande odieuse qui réunit vos deux noms, tu veux donc me forcer à être témoin de ton bonheur » ! Il me repousse en disant ces mots. Je l'avouerai, je voulus vaincre cette haine : malgré ses efforts, je le pris dans mes bras ; & sans pouvoir parler, je le serrai contre mon sein avec une violence pardonnable à la seule amitié.

Mais loin d'être attendri par ces embrassemens, il en devint furieux. « Sont-ce-là, dit-il, des té-

moignages de tendresse ou de haine ? Foible ennemi ! qui ne m'as vaincu que par la ruse, penses-tu me surpasser en force » ? En prononçant ces paroles, il se débat, s'arrache de mon sein, s'arme de son coutelas, & le tient levé sur mon cœur. Je ne lui opposai aucune résistance ; mais Ruben accourut, & retint le bras de mon frère.

Aussi-tôt je me vois entouré d'eux, & je les entends délibérer sur mon sort. La fureur de Siméon ne pouvoit être contenue. Il déchire la guirlande que m'avoit attachée Sélima ; & sans me laisser le temps de l'implorer, il m'entraîne, & me précipite dans une citerne qui étoit sans eau.

Le soleil touchoit au milieu de sa course, & mes frères s'abonnoient à la joie d'un festin, tandis que foible & presque inanimé, j'étois étendu sur la pierre brûlante, & attendois le trépas. Tout-à-coup Siméon paroît aux bords de la citerne, m'ordonne d'en sortir, & me prête du secours. Quoique la même fureur éclatât dans ses regards, je crus que la compassion avoit touché son ame.

Je le suis d'un pas chancelant jusqu'à l'endroit où mes frères étoient assemblés : là, je vois avec surprise des étrangers qui leur comptoient de l'or. Mais apprenant bientôt ma destinée malheureuse, mes yeux se portent de toutes parts pour chercher Ruben ; il s'étoit écarté. D'abord, mes sanglots me coupent la voix ? je surmonte enfin ma douleur & j'adresse ces paroles aux fils de Jacob ; « Si les regards, les soupirs & les pleurs d'un frère pouvoient vous attendrir, je vous épargnerois les reproches. Est-ce là le prix de la tendre amitié que je vous ai vouée depuis mon enfance ? J'ai quitté le hameau paternel pour vous y ramener ; ne vous trouvant pas à Sichem, je vous ai suivis jusqu'en ce lieu, & je vous aurois suivis plus loin encore : je ne voulois pas célébrer mon hymen sans être entouré de mes frères, sans avoir regagné leur tendresse, & voilà l'accueil que je reçois ! & les soins de mon amitié me coûtent tout mon bonheur !... Mais dites ; est-il bien vrai que vous ayez la barbarie de m'arracher à un père, à une épouse ....

à ses frères ; car je ne puis encore oublier que vous l'êtes. Pouvez-vous bien vous résoudre à vendre votre propre sang ? L'or est-il d'un plus grand prix à vos yeux, que les doux & sacrés liens de l'amitié fraternelle ? ... Siméon ! pourquoi Ruben t'empêcha-t-il de me donner la mort ? mais il n'est point ici, reprends ton coutelas, voilà mon cœur ; j'aime mieux mourir que d'être esclave, & vivre loin de tout ce qui m'est cher.. Si mes malheurs ne vous touchent point ; si, sans répandre des larmes, vous vous représentez les cris & les sanglots que je pousserai loin des miens, dans l'horreur de l'esclavage, êtes-vous insensibles à la douleur de Jacob ? Voulez-vous faire couler les pleurs d'un père, & le précipiter dans le tombeau ? ...Hé quoi ! êtes-vous donc tous armés contre moi ? ... Nephtali ! mon cher Nephtali ! toi qui partageas mes jeux, & qui reçus de la nature un caractère plus doux, te contentes-tu de verser des pleurs ?... Siméon ! mon frère ! (ce nom seul devroit t'attendrir) tu m'aimas autrefois ; je ne te hais point, même après ce traitement barbare. Préviens les remords qui déchireront ton ame : rends-moi la liberté, & j'oublie tout ; mon père, Sélima même ne m'arracheront point ce secret funeste ; j'essuierai mes larmes, je t'embrasserai, nous retournerons au hameau, & notre amitié réciproque adoucira la vieillesse de Jacob, & prolongera sa vie ».

En disant ces mots, je lui tendois les bras ; & mes regards, en l'implorant, l'assuroient de ma tendresse. La plupart de mes frères parurent touchés ; Nephtali voulut prendre ma défense ; les étrangers même qui m'avoient acheté, étoient attendris & irrésolus. Mais, ô pouvoir de l'avarice sur les cœurs ! Siméon les gagne en leur remettant une partie de leur or. Puis, lançant des regards terribles à tous mes frères, il menace Nephtali de lui faire partager ma destinée. En même temps on me dépouille de la robe que Sélima avoit tissue pour le jour de mon hymen, & l'on me revêt de l'habit d'esclave.

Alors, voyant que je n'avois plus rien à espérer : « Moment funeste ! m'écriai-je, où, croyant

trouver ici des frères, je m'arrachai des bras paternels, où je résistai à tes tendres instances, ô ma Sélima! maintenant je serois ton époux; nous respirerions le bonheur sous la même cabane!.. Tu m'attends à chaque heure; tu me prépares peut-être une couronne de fleurs: abandonne-les aux vents; elle n'orneront point ma tête... » Ensuite, m'adressant à mes frères: « Je vous conjure pour la dernière fois, leur dis-je, par l'autel élevé des mains d'Abraham, par les tombeaux de nos aïeux, par les cheveux blancs de Jacob, par vos épouses, par vos enfans, par toute la nature; enfin, par le Dieu que vous adorez, ce Dieu qui, maître de l'univers, nous a créés frères, qui a gravé lui-même dans nos cœurs les lois sacrées de l'amitié fraternelle, et qui, en ce moment, nous regarde du haut des Cieux... Vaines prières! Je ne vous implore donc plus pour moi! Retournez au hameau paternel; vous n'y verrez plus un frère qui vous est odieux: que Jacob n'ait pas la douleur de perdre tous ses fils!... Soulagez sa vieillesse!...

Nephtali se précipite alors dans mes bras: nous confondons nos pleurs & nos sanglots. » Je retrouve donc ici un frère! lui dis-je: moment entremêlé d'horreur & de plaisir!... Ecoute: pense que je ne suis plus, & souviens-toi de ma volonté dernière... Ne répands pas de larmes. Si tu es touché de mes malheurs, jure-moi de ne point abandonner mon Père; sois l'appui de sa vieillesse; consoles, s'il se peut, sa douleur; qu'il ignore à jamais les auteurs de mes infortunes; il ne pourroit soutenir un coup si terrible... Je te recommande Sélima... Soutiens-moi, je succombe au poids de mes disgraces... Prends soin de Benjamin »... J'allois poursuivre; mais Siméon arrache Nephtali de mes bras; mes frères s'éloignent, & les étrangers m'entraînent. Il me sembloit que l'on déchirât mon cœur, en me faisant rompre à la fois tant de liens; les noms de Jacob, de Sélima & de Benjamin sortoient de ma bouche; mes pleurs se précipitoient en torrens; j'invoquois le ciel, je poussois des cris douloureux; mais bientôt mes yeux s'obscurcissent, mes genoux chancelent, & je tombe dans la poussière. Je bénissois l'Etre

l'Etre ſuprême, croyant toucher à l'heure de mon trépas : des ſoins intéreſſés me rendent à la vie. En ouvrant les yeux, je demande mon père & Sélima, & je ne me vois entouré que de ces vils mercénaires, qui trafiquent de la liberté des hommes.

Nous partons : aucun objet ne frappoit mes regards ; on m'adreſſoit vainement la parole ; mon ame étoit abſorbée dans le ſeul ſentiment de la douleur. Toujours plongé dans cet égarement funeſte, &, ſans ſavoir quelle route nous avons priſe, j'ai été conduit dans ce hameau où Butophis m'a mis au nombre de vos eſclaves.

Voilà le récit de mes infortunes. Mon cœur trop plein, & qui, juſqu'à ce jour, ne s'eſt pas permis de raconter ſes peines, ſeul ſoulagement des malheureux, a fait éclater devant vous toute ſa douleur. Je vous ai dévoilé les crimes de mes frères. Cependant, je ne doute point qu'ils ne ſoient en proie aux remords ; la vertu aura repris ſon empire dans leur ame.... Vous donnez des pleurs à mes diſgraces. Que cette ſenſibilité me préſage un heureux avenir ! Vous ranimerez ma vie languiſſante, & vous ferez renaître la joie dans le hameau de mon père.

Il ſe tait. La douce impreſſion que fait ſur un cœur ſenſible le ſilence qui ſuccède à une mélodie touchante, eſt le ſentiment qu'éprouve Zaluca : elle ſe livre au plus vif attendriſſement ; ſes larmes, ſans qu'elle s'en apperçoive, continuent à couler de ſes yeux ; tous les objets ſemblent avoir diſparu devant ſes regards ; elle ne voit pas même Joſeph. Enfin, ſortant de cette rêverie profonde, elle ſe lève, promet au jeune eſclave de terminer des diſgraces ſi peu méritées, & prend la route de ſon palais. Joſeph plus tranquille eſſuie ſes pleurs, & rentre dans le hameau.

CHANT III.

ZALUCA, rentrée dans ſon palais, vouloit ſe livrer au repos; mais l'image de Joſeph, toujours préſente à ſon eſprit, banniſſoit le ſommeil de ſa paupière. Il lui ſembloit qu'étant encore dans la cabane de l'infortuné, l'œil attaché ſur lui, & l'oreille frappé de cette douce voix, elle écoutoit la plus touchante hiſtoire; elle croyoit encore voir couler les pleurs de Joſeph : alors elle ne pouvoit retenir ſes larmes; &, penſant pleurer avec lui, elle trouvoit du plaiſir à les répandre. Mais lorſqu'elle ſe retrace cette partie du récit qui dépeignoit ſi naïvement l'amour le plus tendre & le plus délicat, ſes pleurs ceſſent de couler, un poiſon mortel l'agite, l'illuſion flatteuſe diſparoît, elle s'apperçoit qu'elle eſt ſeule, & elle craint d'interroger ſon ame troublée.

« Quel eſt donc, dit-elle enfin, le tumulte involontaire de mon cœur ? Touchée de la plus vive compaſſion, j'ai voulu connoître les diſgraces de Joſeph; il me ſembloit que ſes malheurs étoient les miens; il m'a ſatisfait; je puis maintenant les terminer; demain il ſera libre; je le renverrai... où ? ... dans les bras de *Sélima* »? A cette penſée, elle frémit de fureur.

« Malheureuſe ! reprend-elle, il eſt donc vrai, tu aimes ! Le voilà ce mortel pour qui ton cœur ſoupiroit avant de le connoître; que tu demandois à toute la nature, & dont l'abſence te rendoit inſipides tous les plaiſirs.... Quel eſt mon ſort infortuné ! Je m'arrache à des fêtes où l'on célèbre un hymen que je hais, & je viens dans ces lieux pour y chercher le repos ! J'eſpérois que, participant au calme de cet aſyle champêtre, j'y obtiendrois plus d'empire ſur mon cœur; & c'eſt dans cet aſyle même que ma tranquillité rencontre de nouveaux obſtacles, & que je reſpire des feux contraires à mon devoir !... Mais, quel eſt cet indigne aveu ? toi, qui rebutas les vœux de toute une cour, oubliant aujourd'hui l'orgueil de ta naiſſance, tu t'abaiſſes à ſoupirer pour ton eſclave !

Que dis-je ; Joſeph eſt-il né dans l'eſclavage ? Si, comme je m'en flattois, il ne deſcend pas des immortels, ne mérite-t-il pas d'en deſcendre ? Ses aïeux étoient des Rois paiſibles, entouré de leurs enfans, et de leurs troupeaux. Si les Dieux l'ont conduit dans la ſervitude, c'eſt peut-être pour l'amener dans mes bras. Et quand même il ne ſeroit qu'un eſclave, quel front couronné auroit plus de charmes ? qui, comme lui, uniroit tant de nobleſſe à tant de ſimplicité ?... Où t'égarent tes tranſports ? Ne te rappelles-tu point que ton cœur n'eſt plus à toi, que tu viens de le donner pour jamais ? que l'honneur, que la vertu t'ordonnent d'étouffer de tels feux ? Mais quoi ! ma flamme ne peut-elle être innocente ? Eſt-ce être criminelle que d'aimer ? Les lois ſévères de l'hymen m'interdiroient-elles juſqu'à la douceur de voir & de conſoler un malheureux, de l'entendre raconter d'une bouche ingénue l'hiſtoire de ſes infortunes, de prêter l'oreille aux accens de ſa lyre, d'unir mes larmes aux ſiennes, de ſoupirer avec lui, de lui dire que je l'aime, de recevoir l'aſſurance de ſa tendreſſe ?.... Que dis-tu ? as-tu donc oublié qu'I adore une autre que toi ? Lui, que je croyois inſenſible, comme il me faiſoit à moi-même l'aveu de ſon amour ! Mais, ſait-il que je l'aime ? oſe-t-il ſeulement le ſoupçonner ? n'eſt-ce pas à moi de l'enhardir, & puis-je douter un moment qu'il ne me ſacrifie ſa bergère » ? Tels étoient les ſentimens tumultueux auxquels ſe livroit Zaluca.

Joſeph, arrivé dans ſa chaumière, avoit eſſuyé ſes larmes, les dernières qu'il croyoit donner à ſes malheurs. Il s'endort occupé des eſpérances les plus flatteuſes ; &, depuis sa captivité, c'eſt la première fois que le ſommeil lui verſe ſes tranquilles pavots : déjà des ſonges flatteurs le conduiſoient dans les bras d'un père & d'une amante. Il s'éveille au milieu de ces agréables images, & ſort de ſa chaumière.

Le Soleil s'élevoit derrière une noire forêt de cedres, qu'il paroiſſoit embraſer de l'or de ſes rayons ; toute la forêt, animée du feu céleſte,

exhaloit des parfums que les Zéphyrs portoient dans les campagnes ; & du sein de cet asyle, les oiseaux faisoient entendre une mélodie si douce, qu'elle sembloit partir du bout de l'horison où naît l'astre du jour. Ce spectacle, à la fois touchant & majestueux, captive le cœur de Joseph ; il y attache ses regards, & en même-temps il respire l'air embaumé, & prête l'oreille à ces concerts. Tel qu'un homme qui, paroissant sortir d'une maladie longue & douloureuse, croit voir renaître avec lui toute la nature, se livre à des objets qu'il a long-temps regardé d'un œil insensible, & cependant ignore qu'il ne jouit que d'une lueur de santé : tel Joseph s'abandonnoit à des sentimens auxquels son ame avoit été si long-temps fermée. « Soleil ! s'écrie-t-il avec transport, toi qui éclaires le dernier jour de ma captivité, je puis donc attacher un œil serein sur tes premiers rayons ; je puis, sans répandre des pleurs, te voir luire aux lieux où ma famille est rassemblée. Douce aurore ! tu ne paroîtras point désormais sans entendre mes chants » !

Cependant ce jour étoit prêt de s'écouler, & l'impatient Joseph attendoit encore dans sa cabane solitaire, que l'on vînt le dégager de ses fers : quoique la nuit étendît déjà ses voiles sombres, il sembloit vouloir prolonger une journée qu'il pensoit être celle de sa liberté, & il ne se retira que lorsque les ténèbres les plus profondes régnèrent sur la terre. Le lendemain il languit dans la même attente : plusieurs jours se succèdent, & il demeure esclave. Enfin ses espérances s'évanouissent, la joie s'éteint dans son cœur, & il reprend sa morne tristesse. Mais il ne peut expliquer la conduite de Zaluca : « Les larmes, dit-il, sont donc un gage trompeur d'une ame sensible à nos infortunes » !

Zaluca, trop foible pour dompter un penchant impérieux, essayoit le pouvoir de l'absence. Elle ne peut quitter son asyle champêtre ; mais, se tenant renfermée dans son palais & dans ses jardins, elle évite les lieux ou elle eût pu rencontrer le jeune esclave. Vains efforts ! cette image char-

mante semble la poursuivre dans la retraite la plus reculée. Le Zéphyr, se jouant sur le feuillage, en tire-t-il des sons flatteurs; elle croit entendre la douce voix de Joseph. Si, dans le silence de la nuit, le rossignol pousse des accens douloureux; ou qu'un ruisseau coule avec un murmure plaintif, il lui semble que les soupirs & les regrets de Joseph frappent son oreille : elle se reproche alors que, loin de terminer tant de malheurs, elle les aggrave, & lui fasse répandre des larmes nouvelles. Souvent, sans le savoir, elle prend la route de l'asyle solitaire de Joseph; &, sortant tout-à-coup de son égarement, elle retourne sur ses pas. Un soir qu'elle touchoit à l'entrée de la forêt, elle veut s'arracher à ces lieux, & elle y est retenue par une force invincible; son ame, comme épuisée des longs combats qu'elle a soutenus, cède au pouvoir de l'amour. Elle s'avance d'un pas tremblant vers la cabane isolée : la Lune éclairoit sa marche timide. « Déesse, s'écrie-t-elle, l'œil attaché sur cet astre, malgré tes pâles feux, & quoique chaste & sévère, tu ne pus te défendre d'aimer; tu descendis des Cieux, & ce fut un berger qui te fit connoître ces doux transports. Comme toi je dépouille mes grandeurs & j'aime un simple berger. Seconde mes désirs; tu les as ressentis; fais que mon amant ne soit pas insensible ».

En même-temps elle s'approchoit de la cabane : malgré la fierté naturelle à son cœur, elle tremble en présence de cet esclave. A son aspect, Joseph est d'abord étonné. « Ah! lui dit-il, vous venez sans doute m'annoncer que je suis libre. Pardonnez à mes soupçons; je me croyois oublié de vous ».

Zaluca garde un moment le silence; elle soupire. « Que je suis loin de vous avoir oublié! dit-elle.... vos disgraces ont toujours été présentes à ma mémoire.... Mais, ajouta-t-elle en hésitant & en baissant les yeux, ne pourroit-on terminer vos peines, sans que nous ayons la douleur de vous perdre? Vous-même nous quitteriez-vous sans aucun regret? Vous avez ici des amis : vous

réfoudrez-vous à les abandonner pour toujours ?...? Il eft des liens plus forts peut-être que ceux de la naiffance, & qui pourroient adoucir le plus rude efclavage.... Si rien ne peut vous retenir, ne craindrez-vous point des pièges que vous tendront des frères perfides ? Doutez-vous que, vous voyant triompher de leur haine, ils n'attentent à vos jours ? Ils répandront votre fang.... j'en frémis..... & c'eft moi-même qui, en vous affranchiffant, vous aurai livré à leur barbarie. Quand vous y échapperiez, je ferai loin de vous, j'ignorerai votre fort, & mon ame alarmée fe préfentera toujours cette fanglante image.... »

Ah! ne redoutez rien, interrompit vivement Jofeph; je vous l'ai dit : le remords règnent dans le cœur de mes frères; les larmes & le défefpoir de Jacob, de Sélima & de Benjamin, & même l'amitié fraternelle qui s'eft réveillée dans leur ame, tout me les a rendus. Mais duffai-je rencontrer ma perte dans les bras de mes frères, je brûle de revoir un père & une amante. Que me fert de traîner loin d'eux des jours infortunés ? Après que je les aurai ferrés contre mon fein, je mourrai, s'il le faut, avec moins de regret. Mais, non; mes frères confpireront à mon bonheur. Ne le retardez plus, & vos bontés ne fortiront jamais de ma mémoire; jamais le Soleil n'atteindra le bout de fa courfe, fans que je les aie célébrées par mes chants : après l'auteur de la nature, vous recevrez le plus jufte tribut de ma reconnoiffance; & mon père & Sélima, pénétrés ainfi que moi, de vos bienfaits, uniront leur voix à la mienne ».

« Sélima! dit Zaluca courroucée; Sélima »!... Puis adouciffant fon ton : « Vous ne refpirez donc que pour elle ?.... Et fi vous trouviez ici une autre Sélima ».....

« Qui la remplaceroit ? dit Jofeph; quelle eft la bergère de ce hameau » ?....

« Tu la vois devant toi, interrompt Zaluca.... Ce mot m'eft échappé.... reviens de ta furprife.... Faut-il t'apprendre que je t'aime ? mes regards,

mes ſoupirs, mes larmes, mes craintes, n'ont-ils pu t'en inſtruire? Je ne cherche point à te vanter ta conquête; mais j'ai dédaigné les vœux d'une foule d'amans illuſtres, & ſans toi, je ne connoîtrois point l'amour: ſoit fierté, ſoit que mon cœur ſe réſervât pour toi, juſqu'a préſent il fut inſenſible. Entraînée malgré moi aux autels, j'y ai juré que, ne pouvant aimer mon époux, aucun mortel cependant ne régneroit dans mon ame. Vain ſerment! depuis que je t'ai vu, tu y règnes, & je ne reſpire que pour toi. Pourquoi les Dieux ne m'ont-ils pas conduite ici, avant que je formaſſe ces nœuds? je n'euſſe écouté ni l'orgueil de ma naiſſance, cet orgueil ſi puiſſant, ni l'intérêt, ni l'ambition d'un père; je t'aurois donné mon cœur, & je t'euſſe ſuivi en tous lieux. Mais malgré les liens que la contrainte a faits, tu occupes ce cœur ſans partage; j'ai obtenu de mon époux que, content de m'avoir amené aux autels, il ne troublât point ma retraite. Veux-tu partir encore? veux-tu m'abandonner? Me préférerois-tu des frères perfides, & mon amour ne balanceroit-il pas la tendreſſe d'un père? Te parlerai-je de Sélima? peut-elle t'aimer autant que je t'aime? Choiſis maintenant ta deſtinée. Veux-tu que mon crédit t'élève juſqu'à moi? Qu'il me ſera doux que ton bonheur ſoit mon ouvrage! Satisfait des ſeuls biens de l'amour, veux-tu demeurer eſclave? Je deſcendrai juſqu'à toi; les grandeurs, dont j'étois ſi jalouſe, te ſeront ſacrifiées; cette cabane, où tu as répandu tant de larmes, deviendra le ſéjour de ta félicité: elle ſera mon palais, et l'unique témoin de notre tendreſſe ». En prononçant ces mots, elle attachoit ſur Joſeph des regards pleins de flamme. Tout paroiſſoit ſeconder ſes déſirs: la douce lumière de la Lune, en éclairant ſes charmes, les rendoit plus touchans; l'ombre mobile du feuillage cachoit & découvroit tour-à-tour un ſein agité par de tendres ſoupirs; l'amour qu'elle venoit de faire éclater, parloit encore dans ſes yeux; la forêt entière & les guirlandes de fleurs, dont la cabane étoit décorée, exhaloient des parfums

odoriférans, & les rossignols, par leur voluptueuse mélodie, sembloient inviter à l'amour les habitans des bois & les mortels.

Le jeune esclave, saisi de la plus vive surprise, gardoit un long silence. Zaluca en tiroit un augure favorable à ses feux; ses regards en étoient plus touchans; elle croyoit qu'un soupir acheveroit sa conquête, lorsqu'il lui répondit avec douleur: « Vous n'exigez pas sans doute que je vous déguise mes sentimens, & ma langue ne pourroit se prêter à la feinte. Je ne puis répondre à votre tendresse. Grand Dieu! je serois infidèle à la vertu, auprès de cet autel qui t'est consacré! O mes aïeux! ô mon père! je me rendrois indigne de vous! Et toi, ma chère Sélima! je te manquerois de foi dans ce lieu, où tous les jours je t'offre mes larmes, & qui me retrace ton image & ma cabane nuptiale! Mais vous, pardonnez ma hardiesse, n'êtes-vous pas unie à un époux? Si je suis fidele aux liens de l'amour, ceux de l'hymen ne sont-ils pas plus sacrés encore? Quand on a serré des nœuds si doux, peut-on former quelqu'autre désir? L'union de deux cœurs, cette union si libre, est donc ici l'ouvrage de la contrainte, & le même jour la voit naître & se briser! Si cette contrée autorise de telles mœurs, quant à moi je ne trahirai point mon devoir, Sélima, & mon Maître. Quoiqu'esclave & dépouillé de tout, je conserve encore la vertu, le seul bien qui me reste. Mais vous la respecterez vous-même: s'il est vrai que vous ayiez quelque tendresse pour moi, je vous conjure par cette tendresse; si votre père respire encore, ou si, quoiqu'enfermé dans la tombe, son souvenir est cher à votre cœur, je vous conjure en son nom, terminez mes infortunes, rendez un fils à son père. »

A mesure qu'il parloit, l'amour, qui étoit peint dans les yeux de Zaluca, faisoit place à la honte & à la fureur; ses traits s'altéroient par dégrés; le sourire séduisant disparoissoit de ses lèvres. Tantôt ses regards sont baissés: tantôt, enflammés de rage ils errent sur l'esclave insensible; & comme dans un bocage le bruit épouvantable du tonnerre in-

terrompt tout-à-coup la mélodie touchante des oiseaux, ainsi à la douce voix de Joseph succède cette voix terrible : Ingrat ! vil esclave ! tu ne mérites point le bonheur que je t'offre, & ton cœur est aussi bas que ta condition. Aime ta Sélima. Seule elle peut te rendre heureux ; tu soupireras vainement après elle; tu vieilliras dans l'esclavage, & tes yeux ne la reverront jamais ». En même-temps elle sort furieuse de la cabane. Joseph demeure interdit & tremblant, & les dernières paroles de Zaluca retentissent long-temps à son oreille. Accablé de ce coup imprévu, il rentre languissamment dans le hameau.

Cependant Zaluca se livre à sa fureur jalouse. Telle qu'une comette brûlante, qui, pendant la nuit, erre dans l'espace immense des Cieux, & dont la chevelure enflammée, la terreur du timide villageois, flotte au loin dans la voûte ténébreuse : telle Zaluca, l'œil étincelant d'un feu sombre allumé par l'amour & par la rage, & abandonnant aux vents sa chevelure éparse, portoit au milieu des ombres un pas égaré dans ses jardins. Tout-à-coup elle s'arrête : « O honte ! ô opprobre ! s'écrie-t-elle, est-ce bien moi qui viens d'essuyer des rebuts ? les rebus de mon esclave ! Ai-je oublié l'orgueil de mon sexe, mon propre orgeuil, mon rang, mon devoir, pour entendre prononcer le nom odieux de Sélima ? Me préférer une villageoise, & me le dire à moi-même !... Etouffons un indigne amour, reprenons ma fierté, quittons des lieux funestes à mon repos... Tu veux reprendre ta fierté, & tu t'es avilie ! Où iras-tu ? Portant encore dans ton cœur l'image d'un esclave, paroîtras-tu devant ton époux ? Tous ne liront-ils pas ta honte écrite sur ton front ? Ceux dont tu rebutas la tendresse, ne se riront-ils point de ton ignominie ?... N'importe : après les affronts que j'ai subis, en est-il que je redoute encore ? Fuyons : pourvu que mes yeux ne voient plus l'ingrat, tout lieu m'est égal. Qu'il demeure dans ce hameau, qu'il y gémisse, qu'il y verse des larmes amères... Des larmes ! ah ! il sera plus heureux que moi ; il triomphera de mes peines : délivré de l'horreur de ma pré-

fence, il ne craindra plus que je vienne troubler fa retraite, il s'y rendra tous les foirs; là, occupé de fa Sélima, il lui donnera des foupirs qu'il m'a refufés !... Détruifons cette cabane qu'il lui confacra, & où je me fuis vue humiliée; renverfons cet autel qu'il attefte pour juftifier fes mépris : la vengeance eft foible, mais il y fera fenfible, & peut-être apprendra-t-il à redouter celle qu'il dédaigne ».

Elle dit, & précipite fes pas pour faire exécuter ce deffein. La Lune portoit dans un autre hémifphère le doux éclat de fes rayons & les ténèbres les plus profondes couvroient les campagnes; le filence régnoit dans les bois, fur les côteaux, & dans les vallons; les animaux les plus féroces, las de pouffer leurs rugiffemens, dormoient dans leur tanière; Philomèle même, qui feule réfifte au fommeil vainqueur de toute la terre, y cédoit enfin, & fes chants, affoiblis par dégrés, ne fe faifoient plus entendre. Zaluca feule, agitée, furieufe, ordonne que l'on abatte la cabane de Jofeph. On obéit à fes ordres. Toujours errante dans les ténèbres, le bruit retentiffant des haches, répété par les échos, parvenoit à fon oreille fatisfaite. Sous les coups redoublés les deux palmiers s'ébranlent, crient & tombent avec un fracas terrible; la terre tremblante en mugit: les oifeaux, qui avoient pofé leur nid fous cet ombrage paifible, & qui nourris des mains du jeune infortuné fe plaifoient dans fa demeure, & fembloient vouloir charmer fes peines, s'envolent en pouffant des cris de douleur. Zaluca, au milieu de fa rage, goûte quelque joie; mais Jofeph, fur qui le fommeil commençoit à répandre fes plus légers pavots, & dont les larmes n'étoient pas encore féchées, s'éveille avec effroi. C'eft ainfi que dans une ville réduite par un long fiége à l'extrémité, lorfque les malheureux citoyens, livrés au repos, ont enfin oublié leurs difgraces, tombe tout-à-coup une tour minée par des affauts fouterreins; la ville entière, depuis fes fondemens les plus profonds jufqu'au haut de fes remparts, éprouve une fecouffe horrible; & tandis que le camp en-

nemi écoute l'affreux tumulte avec les tranſports d'une barbare allégreſſe, le citoyen ſe réveille tremblant, voit ſa perte aſſurée.

La douce Aurore, parée de roſes qui répandent un parfum délicieux ſur toute la ſurface de la terre, commençoit à ſe montrer dans l'Orient, lorſque Zaluca frémiſſant de rage s'arrache à ſon palais champêtre, & va cacher ſa honte dans les murs de Memphis.

Joſeph apprend, avec ſatisfaction, la nouvelle de ce départ. Le ſoir il prévient l'heure où il ſe rendoit à ſa ſolitude. Il penſe que dans ſon malheur, il pourra du moins s'occuper librement de Sélima, & que les momens qu'il lui conſacre ne ſeront plus troublés par une rivale jalouſe.

Rempli de ces idées, il touchoit à ſon aſyle. Quelles ſont ſa ſurpriſe & ſa douleur, lorſqu'il voit l'autel renverſé, la cabane abattue, & éparſes ſur le gazon les fleurs dont il l'avoit décorée! Comme un villageois qui, ſur le ſoir, ſoupirant après le repos, ramène à pas lents les bœufs & ſa charrue renverſée, déjà il ſe peint la joie qui à ſon aſpect, éclatera dans les yeux de ſon épouſe, & les cris careſſans de ſa naiſſante famille; mais comme il touche à ſa chaumière, la foudre ſe précipite des Cieux, il voit la chaumière embraſée, & il entend les voix mourantes de ſa femme & de ſes enfans; pâle & glacé d'effroi il demeure immobile : ainſi Joſeph tient long-temps les yeux attachés ſur ce ſpectacle. Il ſe jette enfin ſur ces débris, il les embraſſe, & les arroſant de larmes : « Cabane chérie! s'écrie-t-il, toi que j'avois conſacrée au plus doux ſouvenir; non, les vents ne t'ont pas détruite; le Ciel ne m'eût pas ravi l'unique conſolation que je goûtois en ce lieu : je reconnois ici les coups d'une rivale offenſée. » Il dit, & pleure long-temps ſur ces ruines.

Cependant les vertus de Joſeph, que juſqu'alors il avoit exercées à l'ombre des bocages, ces vertus paiſibles & modeſtes, ſemblables aux vapeurs odorantes, qui s'élevant des campagnes ne ſe mêlent point à l'air impur des villes, ſi elles n'y ſont portées par les vents, ſe font enfin connoître dans

Memphis, et parviennent à l'oreille de Putiphar. Maître généreux & humain, il veut briſer les fers du vertueux eſclave ; & il l'appelle dans ſon palais. Joſeph, en recevant cet ordre, ſe livre à une triſteſſe profonde. Avant que de quitter le hameau, il ſe retire un moment dans ſon aſyle ſolitaire. Là, tenant les yeux attachés ſur ce ſéjour : « Adieu, dit-il, autel que j'ai tant arroſé de mes larmes; adieu, cabane, dont les débris me ſont encore chers. On m'arrache à ces lieux avant que j'aie pu remplacer ton doux ombrage. Je croyois ne me ſéparer de toi que pour revoir le hameau paternel, & je vais, dans le ſein d'une ville, ſubir comme un ſecond eſclavage. Peut-être on m'y tendra de nouveaux piéges, & ma vertu... ſera toujours la même, ô ma Sélima ! Oui, je te jure ſur les débris de cet autel & de cette cabane, je te jure de t'être toujours fidèle.

Après qu'il a prononcé ces mots, il regarde encore ces lieux d'un œil mouillé de larmes ; ſes pieds refuſent de le porter loin de ce ſéjour. Il s'éloigne enfin, & il lui ſemble qu'on l'arrache une ſeconde fois à Sélima & à ſon père. A ces adieux ſuccèdent ceux qu'il fait à ſes amis ; il les embraſſe tendrement ; il leur promet de venir quelquefois ſe conſoler dans leur entretien : les douces larmes de l'amitié coulent de tous les yeux. Il prend à pas lents la route de Memphis.

L'abſence, jointe aux efforts d'une vertu, qui, ayant chancelé pour la première fois, ſe relève avec d'autant plus de force, commençoit à guérir le cœur de Zaluca ; ſemblable au jeune palmier, qui, après avoir cédé aux vents & touché la terre de ſa cîme orgueilleuſe, ſe redreſſe ſoudain, roidit contr'eux ſon tronc & ſes branches, pouſſe plus profondément ſes racines, &, fier de ce premier ſuccès, ſemble braver l'Aquilon même. Chaque jour elle s'efforçoit d'obtenir de ſon amour le départ de l'infortuné. Diſpoſée enfin à prendre cette réſolution généreuſe, elle ne combattoit plus que ſes derniers ſoupirs, lorſque Joſeph parut tout-à-coup à ſes yeux. A cet aſpect elle eſt vivement troublée, elle

elle n'ose lever ses regards, ni sur son époux, ni sur le jeune esclave, qui à son tour ne peut la voir sans émotion. Putiphar considère long-temps Joseph. « Que le sort s'est trompé, dit-il, en vous soumettant au joug de l'esclavage ! Sans le savoir, j'ai participé à cette injustice : vivez auprès de moi ; je veux la réparer & vous combler de mes bienfaits. » A ces mots, Joseph voudroit exprimer quelque reconnoissance, mais il ne peut pousser qu'un soupir : le cœur oppressé de Zaluca soupire avec lui.

L'Amour y reprend tout son empire. Elle voit tous les jours Joseph, elle habite avec lui le même palais ; elle n'ose lui adresser la parole, mais sans cesse ses regards s'arrêtent sur lui, trop heureuse lorsqu'elle rencontre les yeux de celui qu'elle adore ! Elle frémit à la seule idée de perdre ce foible bonheur : loin de combattre une passion qu'elle avoit été prête à vaincre, elle cède aux charmes qui l'entraînent ; elle ne sait plus qu'aimer. Quelquefois elle se flatte que Joseph, étant éloigné d'un séjour, où tout lui rappelloit sa bergère & le hameau paternel, il ne lui opposera plus qu'une foible résistance. Ce qui entretient encore cette erreur, c'est que, touché des malheurs de l'amour, il a plus d'une fois tourné sur elle un œil compatissant : cette expression d'une pitié ingénue, elle l'a prise pour l'effet d'une passion naissante. Errant dans le jardin qui touche son palais, elle s'y retrace ces regards attendris, seul retour qu'elle a pu obtenir, & qui nourrissent dans son cœur le feu dont elle est dévorée.

Joseph, las d'être entouré de murailles, & voulant se dérober au tumulte, portoit ses pas dans ce jardin superbe, & là il ne trouvoit point la nature. Au lieu de ces fleurs artistement rangées, ses yeux demandoient une vaste prairie, où du sein d'un riche gazon s'élève comme une forêt de fleurs au milieu desquelles l'œil se plaît à s'égarer, & dont l'éclat éblouissant est tempéré par le fond d'une douce verdure. A l'aspect de ces arbres auxquels est marqué l'espace où ils osent étendre leurs ra-

meaux, il s'arrête étonné. » Hélas! dit-il, l'homme n'eſt pas ſeul aſſujetti à l'homme, & vous êtes auſſi mes compagnons d'eſclavage. Où êtes-vous, cèdres heureux! qui m'offriez pour aſyle votre libre ombrage, & ſous lequel je reſpirois la liberté? » Tandis qu'il ſe livre à ces penſées, il apperçoit des ondes rapides, qui, s'élançant du ſein de la terre, jailliſſent avec fracas dans les airs, ſurpaſſant les plus hautes forêts, & de leur cîme écumeuſe ſemblent frapper la voûte céleſte. Il eſt plus ſurpris que touché d'un tel ſpectacle, & il ſoupire après un ſimple ruiſſeau qui ſuit ſa pente naturelle, & qui, ſortant d'un bocage frais, brille dans les vallons, & roule avec un agréable murmure ſon onde claire & glacée.

L'Aſtre du jour avoit atteint le milieu de ſa courſe, & l'air & la terre ſembloient embraſés de ſes rayons. Zaluca s'étoit retirée ſous un berceau de myrte qui paroiſſoit conſacré à l'amour: un lit d'un gazon tendre & fleuri tapiſſoit la terre. Au bout du berceau l'on voyoit Vénus dans les bras de Mars: le marbre glacé peignoit toute l'ardeur & l'ivreſſe de leurs tranſports: on croyoit entendre leurs ſoupirs & leurs doux frémiſſemens qu'exprimoient le feuillage mollement agité, & le cours interrompu d'un ruiſſeau: le myrte ménageoit l'entrée à une lumière plus tendre que celle de la Lune: l'haleine careſſante des Zéphyrs ſembloit être celle des Amours, & les oiſeaux qu'attiroit cet aſyle, y adouciſſoient leurs ramages.

Languiſſamment couchée au pied du grouppe amoureux, Zaluca y tenoit attachés ſes avides regards. Elle pouſſe un profond ſoupir. « Heureuſe Déeſſe! dit-elle d'une voix foible & troublée, tu ſerres ton amant dans tes bras; & moi, je ſuis réduite à ſoupirer ſeule, & mon propre cœur me fait un crime de mes déſirs!... Mais tu bannis de vains ſcrupules: je puis être heureuſe comme toi. Déeſſe! écoute ma prière; c'eſt toi qui fis naître mes feux en me montrant l'image de ce mortel inſenſible: quand tu ne me l'euſſes pas ordonné, je l'aurois aimé; mais enfin, avant que je le viſſe,

tu répandis dans mon cœur ce poiſon funeſte. Tu as ſans doute eu pitié de mes tourmens, & tu as fléchi l'ame la plus ſuperbe : que d'amour ne doit pas expier ſes froideurs ! Achève de vaincre cette fierté trop long-temps rébelle ».

A peine a-t-elle prononcé ces paroles, que Joſeph, qui cherchoit un abri contre l'ardeur du Soleil, s'avance ſous le berceau. A l'aſpect de ces lieux il tombe dans une douce rêverie, & ſon cœur ſoupire. « Ah ! Vénus ! mes vœux ſont exaucés, dit Zaluca ; c'eſt toi qui me l'amènes ».

Arrivé devant elle, il eſt frappé de ſurpriſe. A demi couchée ſur le gazon où ſa noire chevelure flottoit au milieu des fleurs, elle levoit ſur Joſeph des regards où régnoient tour-à-tour l'égarement de ſes tranſports & une molle langueur. Jamais elle ne fut plus belle : l'amour ranime ſur ſon teint les couleurs qu'il y avoit fanées : ſes ſoupirs agitant ſon beau ſein, en déployoient tous les charmes, &, expirant ſur ſes lèvres vermeilles, invitoit à les recueillir : ſes autres appas n'étoient voilés que par une gaze légère, dont ſe jouoient les Zéphyrs pétulans : ainſi leur ſouffle développe au jour les attraits cachés de la roſe naiſſante ; ainſi l'on peint la Nayade ſans autre vêtement que le cryſtal mobile des eaux.

Malgré tant de charmes, Zaluca n'oſe encore ſe flatter que ſon triomphe ſoit leur ſeul ouvrage. Elle montre à Joſeph Vénus & Mars tendrement unis. « Vois ce ſpectacle, lui dit-elle ; ce ſont des Dieux ; ils s'aiment ; l'amour fait leur félicité ſuprême : nous pouvons nous élever à leur bonheur, en imitant ces tranſports... Viens... » En diſant ces mots elle lui ouvre les bras, & l'amour qui régnoit dans ſon cœur, paſſe tout entier dans ſes regards.

Joſeph conſidère tour-à-tour Zaluca, le marbre où ſembloit reſpirer la tendreſſe, & ces lieux enchantés. Que de piéges dont la volupté l'entoure ! Les feux du midi portoient dans l'ame une douce langueur ; les oiſeaux retirés ſous cet ombrage interrompoient leurs chants pour ſe livrer à l'amour ; le

myrte paroiſſoit ſenſible à leurs plaiſirs, & agitoit plus mollement ſon feuillage ; les zéphirs ſembloient avoir fixé leur inconſtance, & les fleurs ne ſe déroboient plus à leurs careſſes : dans ce calme univerſel le langage du cœur ſe faiſoit ſeul entendre. Joſeph ſe ſent arrêté dans ce ſéjour ; ſes yeux s'attendriſſent ; Zaluca triomphe ; mais tout-à-coup la vertu & l'idée de Sélima ſe réveillant dans le cœur du fils de Jacob, il lance à Zaluca un regard ſévère, & s'arrache à tant de piéges réunis. Elle veut le retenir par la robe, mais il fuit, & la robe demeure dans les mains de l'épouſe de Putiphar.

Confondue, immobile, elle garde un long ſilence. Soudain une noire fureur s'allume dans ſes yeux, & bouillonne dans ce ſein que venoient d'agiter les ſoupirs de l'amour. « Vénus ! s'écrie-t-elle d'un ton terrible, tu le vois, c'eſt devant ton image que je reçois cette inſulte. Venge-moi, punis l'ingrat... Mais je le punirai moi-même : je ne répandrai que le ſang d'un eſclave.

Joſeph continuoit de fuir loin de ces lieux, lorſqu'il rencontre Putiphar. Il tombe à ſes pieds, & embraſſant ſes genoux : « Sans les liens étroits que mon cœur ne peut rompre, lui dit-il, tous mes deſirs ſe borneroient à ſervir juſqu'à la fin de ma vie un ſi bon maître. Mais j'appartiens à Jacob mon père, & à la jeune Sélima : au jour marqué pour notre hymen, je fus vendu par mes frères. Ayez pitié de mes malheurs, de ma jeuneſſe, des vieux ans de Jacob, des larmes de Sélima ; renvoyez-moi dans le hameau peternel ; mon père vous payera le prix de ma rançon. Que ſi vous me refuſez ma demande, ſouffrez que je retourne dans votre hameau : le ſéjour d'une ville eſt étranger pour moi ; je trouverai dans ces campagnes le ſeul bonheur que je puiſſe goûter loin de Sélima & de mon père ».

La tendre humanité faiſoit le caractère de Putiphar. Touché des prières & des larmes de Joſeph : « Hé quoi ! dit-il, je croyois récompenſer vos ſoins en vous tirant d'un état abject, & j'ai redoublé vos peines ! Je vous perds à regret ; mais, heu-

reux de procurer à la fois la félicité d'une famille & la vôtre, je vous renvoie dans le hameau qui réunit tout ce qui vous eſt cher. Vous m'outragez en m'offrant une rançon : me croiriez-vous incapable d'une action déſintéreſſée ? & d'ailleurs votre zèle & vos ſervices ne vous ont-ils pas affranchi ? Quel or égaleroit le prix dont vos vertus m'ont payé ? Prenez un de mes chameaux ; allez embraſſer votre père ; allez eſſuyer les larmes de Sélima. Fortuné Joſeph ! Vous ſerez aimé tendrement » !

A ces diſcours Joſeph eſt vivement ému : ſa bouche entr'ouverte ne peut exprimer la foule des ſentimens dont ſon cœur eſt oppreſſé : il tient les yeux attachés ſur ſon bienfaiteur, & les larmes qui coulent plus abondamment ſur ſes joues, ſont le ſeul langage de ſa reconnoiſſance. Putiphar lui tend la main, le relève, & franchiſſant la diſtance que met l'orgueil entre le maître & l'eſclave, il lui ouvre les bras. Joſeph s'y précipite, & ne peut articuler ſes adieux que d'une voix entre-coupée.

Zaluca, couchée encore ſous les myrtes, méditoit des projets de vengeance, lorſque ſon époux paroît dans le berceau. « Vous voyez encore couler mes larmes, dit-il en s'avançant ; Joſeph eſt libre, j'ai reçu ſes adieux ; en ce moment il part, & retourne au hameau de ſon père ... Mais quel courroux éclate dans vos yeux ? quel déſordre s'empare de votre ame !... Quelle eſt cette robe ? c'eſt celle de Joſeph... »

L'ame de Zaluca eſt partagée entre la conſternation & la fureur. Après un combat d'autant plus violent qu'il étoit court, la fureur l'emporte. Contrainte de s'accuſer elle-même, ou de rejetter ſur Joſeph un crime odieux ; irritée de le voir échapper à ſa vengeance, la rage précipite ſes paroles du fond de ſon cœur. Joſeph ! l'ingrat ! l'inſolent ! il triomphe, il part, vengez mes affronts.... cette robe, ſa fuite ne vous inſtruiſent-elles pas de ſes outrages » ?

Putiphar demeure immobile de ſurpriſe & de courroux. Aiſément ſuſceptible de jalouſie, il adoroit

une épouſe, qui, bien qu'inſenſible à ſa tendreſſe s'étoit juſqu'alors montrée vertueuſe, & avoit paru reſpecter les nœuds de l'hymen. Il ſe rappelle la fuite dè Joſeph, ſa pâleur & ſon trouble. « Grand Dieu! s'écrie-t-il, tant d'hypocriſie entre-t-elle dans le cœur de l'homme? Pendant que je donnois des larmes à l'hiſtoire ſimulée de ſes malheurs, que je vantois ſa vertu, & que je l'embraſſois, ce perfide! ce vil eſclave!... mais je jure par-tout ce qui eſt de plus ſacré, qu'il n'échappera point à ma vengeance ». En même-temps il marche à pas précipités vers ſon palais, & s'informant de la route que Joſeph avoit priſe, il le fait pourſuivre.

Joſeph n'avoit point retardé ſon départ. Aſſis ſur un chameau, il s'avançoit rapidement dans la campagne, & fuyoit avec joie un ſéjour auſſi funeſte que tumultueux. Il lui oppoſoit les douceurs qu'il alloit goûter dans une habitation paiſible, où ſes jours couleroient dans le ſein d'un père & d'une épouſe, & où tout, juſqu'aux remords de ſes frères, entretiendroit ſa vertu. Il ſe promettoit de ne leur adreſſer aucun reproche, & que Jacob ni Sélima n'entendroient jamais de ſa bouche, le véritable récit de ſes malheurs. Tandis qu'abandonné au cours agréable de ces penſées, il ſonge qu'à chaque pas il s'approche de ſa félicité, tout-à-coup il ſe retrace les amis qu'il laiſſe au hameau de Putiphar: avant de partir il veut les embraſſer encore, leur communiquer ſon bonheur, & donner quelques regards au ſéjour de ſa captivité. Il eſt des liens qui attachent une ame ſenſible aux lieux où l'on a pleuré ſes infortunes.

Peu éloigné du hameau, il y porte ſes pas: comme il y entre, les bergers l'entourent & font éclater des tranſports d'allégreſſe. « Mes amis! leur dit-il, vous me voyez pour la dernière fois; mes peines ſont enfin terminées. Putiphar, le meilleur des maîtres, a donné des larmes à mes diſgraces; il m'a ouvert les bras; j'ai ſenti la tendre humanité qui faiſoit palpiter ſon cœur; il m'a dit que j'étois libre. Quelque vive que ſoit ma joie, je ne vous quitte pas ſans regrets. L'amitié, la vertu, l'infortune

ſont les nœuds ſacrés qui nous ont unis. Je pars, & je vous laiſſe dans l'eſclavage ! Mais je me flatte que vos liens ne ſeront pas éternels. Continuez à conſacrer tous vos ſoins à un maître ſenſible au ſort des malheureux, & qui ſait récompenſer la vertu ». A ces mots la douleur ſe peint d'abord ſur leurs fronts; mais bientôt, s'oubliant eux-mêmes, ils partagent la ſatisfaction de Joſeph; leurs pleurs s'arrêtent; ils le félicitent, ils l'embraſſent; il demeure plus long-temps dans les bras d'Itobal.

Tandis qu'ils ſe font ces tendres adieux, s'avance une troupe armée, dont les farouches regards annoncent des ordres ſévères. Ils environnent les bergers, & l'un d'entr'eux s'adreſſant à Joſeph : « Eſclave indigne des bontés de ton maître ! lui dit-il d'une voix terrible, rentre dans le néant; Putiphar t'ordonne de nous ſuivre dans le plus profond cachot ». Il dit : les acclamations de joie & de tendreſſe ſont ſuſpendues, & Joſeph, frappé comme d'un coup de foudre, tombe entre les bras des bergers auſſi conſternés que lui : la douce joie expire dans ſes yeux, & l'incarnat, dont elle avoit animé ſon teint, fait tout-à-coup place à une pâleur mortelle. Tel un jeune héros, ſortant du champ de bataille où il a ſignalé ſa valeur, eſt reçu aux portes de la ville avec tranſport, lorſqu'au milieu des embraſſemens des citoyens & de ſa famille, un ennemi caché derrière un buiſſon l'atteint d'un plomb mortel; il tombe, l'audace de la victoire s'éteint dans ſes yeux mourans; le ſang coule ſur les lauriers dont on a couronné ſon front, & ces bras entrelacés, qui le ſerroient en témoignage de joie & de tendreſſe, ne lui ſervent plus que de ſoutien.

Lorſque Joſeph a repris ſes ſens : « L'ai-je bien entendu, dit-il d'une voix foible, cet ordre qui m'arrache ſoudain au bonheur ?... vos larmes le confirment.... Amis! ceſſez de vous attendrir ſur mon ſort.... il eſt affreux ſans doute... mais mon cœur eſt fait aux diſgraces. Recevez mes adieux... euſſai-je cru qu'ils ſeroient tels »!... Ses ſanglots lui coupent la parole.

Les bergers, revenus de leur première ſurpriſe, tournent ſur lui leurs regards, comme pour lire dans ſes yeux s'il étoit coupable; mais l'innocence & la vertu qui reſpirent ſous ſes traits, diſſipent des ſoupçons que les bontés de Putiphar auroient pu faire naître. Alors ils uniſſent leurs ſanglots à ceux de leur ami : bientôt ils emploient la force pour le retenir : Itobal ſur-tout, malgré les prières de Joſeph, ſe diſtinguoit par ſon audace : mais leurs efforts ſont inutiles, & tandisqu'ils ſont éclater leur déſeſpoir, & joignent les imprécations aux cris douloureux, la troupe armée arrache d'entre leurs bras l'infortuné & l'emmène (1).

(1) Des gens de beaucoup de goût, ayant lu ce troiſième livre avant que je l'euſſe donné à la preſſe, m'ont fait une objection trop conſidérable, pour que je n'y réponde pas ici. L'invocation à la Lune, m'ont-ils dit, & le grouppe de Mars & de Vénus embelliſſent vos tableaux, mais il faut retrancher ces deux endroits, parce qu'ils ſont contraires aux mœurs de l'Egypte, où ces Dieux n'étoient point connus. J'étois prêt à me rendre à cet avis. J'avois pourtant lu Hérodote. Je l'ouvre, & preſque à chaque page du ſecond Livre, je trouve de quoi autoriſer mes fictions. Je ne rapporterai qu'un petit nombre de paſſages.

(*) « Les Egyptiens ont trouvé les premiers les noms des douze Dieux, & les Grecs les tiennent des Egyptiens; ils ont même été les premiers qui aient dreſſé aux Dieux des autels & des ſimulacres, & qui leur aient élevé des temples ».

« Preſque tous les noms des Dieux ſont venus d'Egypte en Grèce. J'ai trouvé que la choſe étoit ainſi, après m'en être informé ſur ce que j'avois ouï dire qu'on le tenoit des Barbares ».

» Dans le temple de Protée, il y avoit une Chapelle dédiée à Vénus.

» Les Egyptiens ont des oracles d'Hercule, d'Apollon, de Diane, de Mars, de Jupiter, de Latone ».

« On fait des fêtes dans la ville de Saïs en l'honneur de Minerve, à Héliopolis en l'honneur du Soleil, à Papime en l'honneur de Mars ».

Il me ſeroit facile d'entaſſer encore les citations. Si les noms des Dieux viennent d'Egypte, on peut croire

(*) « *Traduction de Du Ryer.*

que la plûpart des fables en dérivent auſſi : dans une antiquité ſi reculée. Il eſt bien difficile de connoître leur vraie origine. Je ne penſe pas que l'on veuille ici infirmer le témoignage d'Hérodote; car dans un ouvrage d'agrément & de fiction, il doit avoir aſſez de poids.

CHANT IV.

JOSEPH marchoit au milieu des ſoldats en gardant un profond ſilence : ſes yeux éteints ne verſoient point de larmes, & ſes lèvres pâles & tremblantes ne proféroient aucune plainte; toute ſa douleur étoit concentrée au fond de ſon cœur. Les cris & les ſanglots de ſes compagnons d'eſclavage, parvenant à ſon oreille, augmentoient le trouble de ſon ame; il ſe retourne, & ſes regards leur témoignent ſa reconnoiſſance. Bientôt il n'entend plus ces cris, & il ne voit autour de lui que des gardes farouches, armés de glaives étincelans : il implore de l'œil le ſecours de ces glaives, & deſire que tournés contre ſon ſein, ils le délivrent de ce poids accablant d'infortunes. C'eſt au milieu de cet appareil qu'il entre dans Memphis. Tous les yeux ſont attachés ſur lui : ſa jeuneſſe, ſa douceur, l'innocence qui éclate dans ſes traits, & l'accablement où il eſt plongé, attendriſſent tous les ſpectateurs; pluſieurs d'entr'eux répandent des larmes.

Cependant il arrive devant la priſon, dont les noires tours reſſembloient à celles que l'on dépeint à l'entrée du Tartare; on y entendoit de même les malheureux ſecouer leurs chaînes peſantes : un geolier, dont l'air ſombre annonce le miniſtre des châtimens, vient ouvrir les portes d'un profond cachot. A l'aſpect de ce ſéjour ténébreux, ſemblable aux noires abîmes de la terre, Joſeph recule d'horreur : mais contraint d'y deſcendre, il entend fermer ſur lui les portes de fer, & il ſe trouve ſeul au milieu d'une nuit épaiſſe. Il tombe preſque inanimé ſur une vile couche; ſes yeux ſe ferment; ſon ſang glacé coule plus lentement; il

doit à l'excès de ſa douleur quelque ſuſpenſion à ſes peines.

Immobile, il demeure en cet état juſqu'au lendemain, &, au lieu de goûter le ſommeil, il éprouve l'inſenſibilité de la mort. Lorſqu'il commence à reprendre le ſentiment, & qu'ouvrant ſa débile paupière il ne voit que des ténèbres affreuſes, il pouſſe des gémiſſemens qui, répétés d'un ton plus lugubre par les voûtes profondes, ſemblent des voix funèbres, & paroiſſent devoir aggraver l'effroi du malheureux qui habite ce ſéjour. « Grand Dieu! dit-il enfin, n'eſt-ce pas un ſonge ſiniſtre d'une ame accoutumée depuis long-temps aux plus funeſtes images? En même-temps, ſes mains languiſſantes erroient ſur ſes yeux, ſur ſa couche & ſur les murs du cachot. Hélas! il eſt trop vrai, pourſuit-il d'une voix entre-coupée, mes infortunes ſont réelles... Tandis que, penſant toucher au terme de mes malheurs, je m'avançois plein de joie vers un père & une amante... C'eſt donc ici le ſéjour du crime!.... & c'eſt moi qui l'habite!.... moi qui fuyois les piéges que l'on tendoit à ma vertu!.... Et ce coup terrible part de vous, ô Putiphar! le plus généreux des maîtres; vous qui veniez de rompre mes fers, & qui en recevant mes adieux, me ſerriez contre votre ſein, & répandiez des larmes!... Une amante irritée vous auroit-elle pouſſé à cette barbarie? Mais l'amour peut-il porter à tant de fureur, & donne-t-on le trépas à l'objet que l'on aime? » Ici la douleur interrompt le fil de ſes penſées.

Il garde un long ſilence. Les gémiſſemens & les cris de malheureux renfermés dans cette demeure, percent les murailles qui les ſéparent d'eux, & frappent ſon oreille: ainſi retentiſſent dans une forêt ſombre les hurlemens des loups & des oiſeaux nocturnes. « Je ne te regrette pas ſeulement, reprend-il, hameau qui m'a vu naître, & loin duquel je ne puis goûter de bonheur; je te regrette encore, hameau où j'ai ſubi l'eſclavage, que je regardois, hélas! comme le comble des diſgraces... Je vous regrette, chers amis! qui vous

empressiez à bannir ma tristesse, & en qui j'avois trouvé de tendres frères.... Je te regrette, asyle consacré au souvenir d'un amour malheureux, & où je goûtois la douceur de pleurer.... Et toi, troupeau, qui avois remplacé le mien, & qui sensible à mes plaintes, errois tristement autour de moi, tu as aussi quelque part à mes regrets.... Maintenant j'habite une solitude plus horrible que le plus affreux désert : vivant, je suis enfermé dans un tombeau... Peut-être qu'en ce moment l'aurore se lève, mais ce n'est point pour moi ; arraché à toute la nature, je suis environné d'une nuit éternelle.... Où êtes-vous, oiseaux ! qui, rassemblés dans ma retraite, étiez les fidèles compagnons de mes peines, & dont la mélodie attendrissante facilitoit le cours de mes larmes ?.... Où êtes-vous, favorables zéphyrs ! vous qui, lorsque j'étois prêt de succomber à ma douleur, veniez m'offrir vos doux parfums, & ranimer le souffle languissant de ma vie ? Maintenant je ne respire que les vapeurs infectes qu'ont respiré des malfaiteurs ?.... » Il retombe dans une mélancolie morne & muette.

O mes frères ! s'écrie-t-il tout-à-coup, mes malheurs surpassent, sans doute, ceux que vous me destiniez ! quand vous me hairiez encore, quand vous desireriez ma mort, vos pleurs couleroient si l'on vous racontoit ma triste histoire !... Mais je me flatte de n'être point éloigné du trépas. Tombeau, riante demeure des infortunés ! ô, quand serai-je environné de tes ombres paisibles ? Tu seras mon père, mon amante, & je trouverai le calme dans ton sein... Cependant je ne serai pas enséveli auprès de mes aieux ; Jacob ne me fermera point la paupière ; Sélima ne recevra point mon dernier soupir ; mes regards mourans ne verront pas Benjamin ; mes frères ignoreront que je leur pardonne ; ils n'arroseront point mon tombeau des larmes de leur repentir, & des mains chéries ne le couvriront pas de fleurs ; il sera isolé comme les malheureux... Que dis-je, infortuné ! ai-je encore un père ? ai-je encore une amante ? Jacob ! Sélima ! avez-vous

pu résister à tant de douleurs? Ah! nous ne sommes plus; ce souffle qui m'anime encore va s'éteindre, mais nos cendres dispersées voudront vainement se réunir »!

Telles sont les idées lugubres où son esprit s'abandonne. Maintenant il se retrace tous ses malheurs. Tantôt il suit leur fil, depuis la première étincelle de la haine de ses frères jusqu'à cette dernière catastrophe. Tel le malheureux, tombé de la cîme des Alpes, roule de précipice en précipice jusques dans un abîme épouvantable, qui semble toucher au centre de la terre, où l'œil des mortels ne peut le suivre, & où nul n'entend ses cris. Tantôt ses malheurs, comme les vagues amoncelées d'une mer en courroux, se présentent à la fois, & semblent fondre sur lui. Alors son ame, qui pouvoit à peine soutenir l'aspect de chacune de ces disgraces, est trop foible contre l'horrible tableau qui les réunit; il se jette de sa couche, & se roulant sur la terre, il fait retentir de ses cris les voûtes du cachot: un affreux silence succède à ces cris: bientôt le désespoir renaît au fond de son cœur, & éclate sur ses lèvres. quand tout-à-coup l'infortuné s'arrête, comme effrayé de l'excès de sa douleur. « Grand Dieu! s'écrie-t-il, est-ce ma bouche qui profère les murmures qui ont frappé mon oreille? Ombres d'Abraham & d'Isaac! & vous peut-être ombre de mon père! si vous errez autour de ces lieux pour voir si je soutiens mes maux avec courage, que pensez-vous du lâche désespoir où votre fils s'abandonne »?

A peine a-t-il prononcé ces paroles, que du fond du cachot s'avance un fantôme éclatant: c'est un vieillard vénérable: la plus sublime vertu & la sagesse de plusieurs siècles sont peintes dans ses traits: à travers les rides qui sillonnent son front, éclate une joie tranquille; la majesté de ses regards, sa démarche noble, & la barbe blanchie qui lui descend jusqu'à la ceinture, tout en lui imprime le respect. Arrivé devant Joseph, qui levoit sur lui un œil timide: « Tu ne te trompes point, lui dit-il, tu vois l'ombre d'Abraham, qui viens juger ta vertu,

& la raffermir. Mon fils ! ne te laiſſe point abattre : reprends ton noble courage. J'ai connu l'infortune & j'ai ſu la vaincre. Mais n'arrêtes point tes regards ſur les vertus des mortels : invoque l'Auteur de ton être ; c'eſt du Ciel que deſcendra dans ton ſein le plus ſolide courage : il t'entendroit, duſſes-tu l'implorer des plus profonds abîmes de la terre ».

En diſant ces mots, le vieillard attachant ſur Joſeph des yeux où régnoient tour-à-tour une douce compaſſion & une fermeté ſublime, lui tend la main & le relève. « Ombre chérie ! s'écrie l'infortuné, Ange tutelaire ! je me rendrai digne de vous ». Il veut parler encore ; mais le fantôme a diſparu.

Joſeph ne ſait ſi ce qu'il vient de voir & d'entendre eſt l'effet d'une ame égarée par la douleur, ou ſi ces images ſont réelles. Mais il obéit à cette voix ; & ſe proſternant ſur la terre où il a fait éclater ſon déſeſpoir, il prononce une prière fervente.

Loin des mondes qui roulent dans l'immenſité, s'élève le trône de l'Eternel, d'où ils paroiſſent comme cette pouſſière ſubtile qui flotte dans les airs aux rayons du ſoleil : le trône eſt entouré d'Intelligences qui célèbrent le Créateur : la prière du ſage, pénétrant les plus fortes barrières, parvient juſques dans ce lieu, & ſe mêle à ces concerts ſublimes, tandis que les vœux de l'injuſte ſont diſperſés par les vents, & ſe perdent ſur la terre.

La prière de Joſeph arriva devant le trône auguſte, & ſe joignit aux chants des chœurs céleſtes. L'Eternel l'entendit : auſſi-tôt la Conſolation a l'œil tendre & compatiſſant, l'Eſpérance au front ſérein, & la Paix inaltérable, compagne de l'Innocence, deſcendent dans un nuage odoriférant, triomphent des voûtes du cachot, & entourent l'infortuné. Telle, dans le ſilence d'un beau ſoir, diſtille des Cieux la douce roſée, qui en fertiliſant les campagnes, rafraîchit & embaume la cabane du Laboureur accablé de travaux, & lui prépare un ſommeil paiſible. Joſeph ſent couler dans ſon cœur une force inconnue ; le poids qui l'oppreſſoit diminue par dégrés ; il reſpire plus librement ; il eſt

étonné de pouvoir répandre des larmes. Bientôt le ſommeil appéſantit ſa paupière, arrête le cours de ſes pleurs, & lui apporte l'heureux oubli de ſes peines.

Cependant, Zaluca veut triompher & jouir de ſa vengeance; mais elle eſt ſurpriſe des ſentimens qui s'y oppoſent. Semblable à ces volcans, qui, de l'abîme des mers troublées par la tempête, lancent des feux que ne ſauroient étouffer les ondes agitées, ſon cœur brûle encore, & flotte entre les remords & la fureur. « Quoi! dit-elle, je ſerois ſenſible à la pitié! pour un ingrat! pour un eſclave qui m'a vu rougir!... Mais cet eſclave, cet ingrat, c'eſt Joſeph, le ſeul mortel qui ait ſu toucher mon cœur.... Qu'ai-je fait? Je ſuis le bourreau de l'innocence! Coupable à la fois envers mon époux & mon amant, au lieu d'imiter la vertu la plus pure, je l'ai calomniée! Les malheureux ſont ſacrés; mais ni ſes infortunes, ni ſa douceur, ni ſa jeuneſſe, ni ſes charmes n'ont pu le garantir de ma rage! Vas, miſérable! vas plonger toi-même le poignard dans ſon cœur, vas repaître tes yeux de ſon ſang, & vois-lui rendre le dernier ſoupir ſans lui donner une larme.... O Sélima! ſuis-je réduite à envier tes appas, ta condition, & même ta douleur? Tu pleures ton amant; mais il t'aime, & ſes malheurs ne ſont pas ton ouvrage.... Peut-être expire-t-il en ce moment, peut-être n'eſt-il plus, & la mort l'a-t-elle dérobé à ma furie ».

Elle dit & veut voir l'infortuné, & n'oſe paroître à ſa vue. Souvent, lorſque les ténèbres règnent ſur la terre, elle ſort de ſon palais et s'avance vers la priſon; mais comme elle touche au pied de ces tours funeſtes, elle s'arrête; & croyant entendre les gémiſſemens de Joſeph, ſon ſang ſe glace, & elle fuit ſaiſie d'horreur. Tel, dans la nuit, un malheureux homicide, entraîné comme malgré lui ſur le tombeau de celui qu'il immola, s'y livre au déſeſpoir qui déchire ſon cœur, quand ſoudain il croit entendre gémir l'ombre plaintive; il tremble; ſes cheveux ſe hériſſent;

il recule épouvanté, l'ombre ſanglante lui paroît s'élever du tombeau, & le pourſuivre à travers les ténèbres.

Un ſoir cependant, couverte d'un voile, elle ſe détermine à pénétrer dans la priſon; on ouvre devant elle les portes redoutables. Elle entre, tenant d'une main tremblante une lumière qui perce avec peine l'épaiſſeur des ténèbres. Elle s'avance d'un pas chancelant : le criminel qui vient habiter ce lieu, n'éprouve pas plus de terreur.

Joſeph, plus calme depuis qu'il a imploré l'Eternel, dormoit d'un ſommeil tranquille : on voyoit ſur ſes joues des traces de ſes pleurs; ſa couche en étoit trempée; une pâleur mortelle étoit empreinte ſur ſes lèvres & ſur ſon front, mais alors même ils n'étoient pas dépouillés de tous leurs charmes.

Zaluca, jettant de tous côtés les yeux, apperçoit Joſeph; elle s'arrête; puis faiſant quelques pas, elle voit dans ſes traits les couleurs de la mort : elle croit qu'il n'eſt plus; elle recule d'effroi, & la lumière eſt près d'échapper à ſa main tremblante. Mais bientôt s'avançant jusqu'à la couche, elle voit qu'il ſommeille : « O pouvoir de l'innocence! dit-elle d'une voix foible, il goûte le repos dans ce ſéjour d'horreurs; & moi, dans mon palais, le ſommeil fuit de ma paupière »! En diſant ces mots, elle repaît ſes yeux de cet objet chéri, & ſes pleurs inondent le viſage de Joſeph.

En ce moment, il ſe livroit aux preſtiges d'un ſonge trop flatteur. Il lui ſembloit qu'étant preſqu'inanimé, il voyoit tout-à-coup paroître devant lui ſa Sélima chérie. « Je te revois donc enfin, ô mortel accablé de diſgraces! je viens ici les partager, & terminer avec toi mes jours dans ce cachot ». Telles étoient les paroles qu'il croyoit entendre de ſa bouche. Dans cette illuſion, ſes traits s'animent; le tranſport de la reconnoiſſance les colore; le ſourire de l'amour ſe peint ſur ſes lèvres; croyant tendre les bras à ſon amante, il les tend à Zaluca. Zaluca, incertaine & troublée,

ne ſait ſi elle eſt l'objet de ces témoignages de tendreſſe ; jamais elle ne fût payée d'un tel retour. Joſeph s'éveille, & voit devant lui une femme ſemblable, par ſa ſtature, à Sélima : enivré d'une douce erreur, il ne s'apperçoit pas qu'il ſort d'un ſonge ; tout ce qu'il vient de voir & d'entendre, il le croit réel. « C'eſt donc toi, s'écrie-t-il, ô ma Sélima ! toi à qui j'ai donné mon cœur : le voici ; il est toujours à toi..... En même-temps il s'avance, les bras ouverts. Mais, ô coup terrible ! il apperçoit ſous le voile les traits de l'épouſe de Putiphar : ſaiſi de terreur, il retombe ſur ſa couche, & ſon front reprend ſa pâleur mortelle.

Alors le courroux s'allume dans les yeux de Zaluca. « Jeune inſenſé, lui dit-elle, rien ne peut donc te détacher de ton amante ! ſon image te ſuit juſques dans ce lieu, ſe peint dans tes ſonges, & ma préſence même ſert à l'entretenir !... Écoute : je t'offre pour la dernière fois mon cœur : tu vois mon pouvoir ; c'eſt moi qui t'ai précipité dans ce cachot.... Tu frémis !... Je n'allègue point, pour me juſtifier, la violence de mon amour : ſi tu ſentois pour moi quelque étincelle du même feu, ton ame ne ſeroit pas entièrement fermée à cette excuſe. Mais ſi tu ſavois ce que j'ai ſouffert depuis ce moment fatal, malgré l'excès de tes infortunes, tu plaindrois les miennes. Toujours pourſuivie par les remords, mon palais eſt pour moi un ſéjour plus épouvantable que cette priſon, &, au prix de mes tourmens, ton ſort me paroît digne d'envie. Ah ! délivre-moi de tant d'horreurs.... conſens que l'amour répare les maux qu'il a faits.... Peut-être aurai-je quelque jour plus d'empire ſur mon cœur. Il faut au moins me préparer à l'affreuſe idée de ton abſence ; je ne puis me réſoudre à me ſéparer de toi dans ces momens terribles... où je t'ai perſécuté, où tu ne peux t'empêcher de me haïr, & où tu n'emporterois de moi qu'une image odieuſe.... Que ne puis-je habiter avec toi ce cachot ! il ſeroit à mes yeux la demeure la plus fortunée : mais l'or ſéduira tes gardes ; je te déroberai aux regards de mon

époux, & te conduirai dans des lieux rians, où tu seras entouré de fleurs, de ruisseaux, de bocages; les jeux & les ris y accourront à ta voix; tu reprendras la lyre.... si tu le veux, l'amour t'y fera oublier toutes tes disgraces; au lieu d'être esclave, tu régneras sur mon cœur. Prends pitié de ta jeunesse.... de tes charmes. Tandis que tes jours s'écoulent dans ce sombre abîme, & que les pleurs flétrissent tes traits, les côteaux & les vallons t'appellent, les échos voudroient répéter tes accens, & les fontaines demandent à être embellies de ton image.... Enfin j'emplore ta pitié pour moi-même : ton ame est si sensible ! tu as pardonné à tes frères qu'animoit cependant la haine; cruel envers moi seule, ne me pardonneras-tu point des outrages causés par l'égarement de l'amour? Mon cœur a ressenti tous les coups que je t'ai portés : si tu meurs, j'expire; mais je ne puis te répondre que ma rage s'arrête... Joseph! que fais-je? est-ce moi qui vous adresse encore des menaces? Ah! il dépend de vous d'entendre un plus doux langage! » Pendant qu'elle parle, la fureur, la jalousie & la tendresse animent ses traits tour-à-tour. Elle verse des larmes, que sèche le feu du courroux; bientôt elles coulent avec une nouvelle abondance. Cependant ce séjour hideux, ces voûtes ténébreuses, & cette foible lumière relevoient l'éclat de ses charmes. Telle, au sein de noirs rochers, une fleur, embellie des rayons & des pleurs de l'aurore, exhale des parfums auxquels le roc est insensible.

« Mon choix est fait, répond Joseph d'un ton ferme & sévère; quelqu'affreuse que soit cette demeure, j'y suis plus heureux avec ma vertu, que je ne serois dans les bras même de Sélma, si j'étois coupable. O ma Sélima! dussai-je être accablé d'infortunes plus terribles, s'il en est sur la terre, je te jure de t'être fidèle ». Il prononce ces mots avec feu.

« Où s'adressent tes sermens? interrompt Zaluca courroucée : peut-être Sélima n'est plus qu'une ombre vaine; ou si elle respire encore, qui t'as-

ſurera qu'elle n'eſt point à ton frère ? qui t'aſſurera que Jacob, qui touchoit au tombeau, voit encore le jour » ?

Ici Joſeph pâlit & tremble : la douleur & l'effroi lui font garder un long ſilence : quelque eſpoir renaît au cœur de Zaluca. « Que vous avez l'art, répond-il enfin, de porter le trouble au fond de mon ame ! Ah ! lorſqu'une troupe armée m'arrachant à mes amis, me conduiſit, en ce lieu, lorſque j'entendis fermer ſur moi ces portes redoutables, j'éprouvai moins d'horreur qu'à cette heure où vous préſentez à mes yeux Sélima & mon père expirans !.... Mais quand Jacob ne ſeroit plus, quand je n'aurois pas même le triſte eſpoir d'arroſer ſon tombeau de mes larmes, ſes leçons & ſa mémoire ne s'éteindroient pas avec lui. O Sélima ! ſi tu vis, tu m'es fidelle ; mais ſi tu n'es plus, je jure à ton ombre de te garder mes ſermens » ! Il dit, & ſes pleurs couloient le long de ſes joues.

Alors la rage paſſa du cœur de Zaluca dans tous ſes traits. « Tu me préfères ce cachot, dit-elle ; eh bien ! tu y périras ». Les voûtes répètent ces paroles terribles ! elle ſort en même-temps d'un pas précipité par la fureur. Joſeph reſte dans les ténèbres, les portes & les verroux ſe ferment avec fracas, & il lui ſemble que ce ſoit pour jamais.

Cependant erroit un inconnu autour de la priſon ; il gémiſſoit & verſoit des larmes ; il regarde d'un œil furieux cette demeure inacceſſible ; il cherche à ébranler les portes, mais elles réſiſtent à ſes efforts. Plus ardent par les obſtacles, il court vers le Geolier, & lui demande l'accès au cachot ; le Geolier le refuſe d'un air farouche. Alors l'inconnu tombe à ſes pieds ; ſes pleurs ſe précipitent de ſes yeux : « Vous le voyez, lui dit-il, je n'ai point d'armes ; je ſuis un ſimple berger, l'ami de Joſeph ; je ne veux que l'embraſſer. Si jamais la douce amitié s'eſt fait ſentir à votre cœur, ſi vous avez connu l'infortune, & qu'une main

chérie ait essuyé vos larmes, ne soyez point inexorable ».

L'ame du Geolier, attendrie par la voix & les pleurs de l'amitié, se trouva pour la première fois sensible. Il dit au berger de le suivre; il ouvre les portes de la prison, le berger s'élance dans ce séjour ténébreux, & embrasse Joseph sur sa couche : ils gardent tous deux un long silence. « Consolateur généreux, dit enfin Joseph, ame noble, qui seul compatis à mes peines ! parle, qui es-tu? quels sont ces tendres liens & ces soupirs qui pénètrent jusqu'au fond de mon cœur ? »

« Ne reconnois-tu pas ton ami? répond le berger; celui qui ne peut vivre sans toi, qui vient partager ta douleur, & te tirer de ce lieu funeste ? »

« O doux langage de l'amitié! dit Joseph; combien vous touchez un cœur devenu presqu'insensible par les disgraces! Cher Itobal ! quel génie bienfaisant t'a ouvert ces portes terribles ?... Mais il n'est plus de félicité pour moi; dans peu ce cachot sera ma tombe. Va, retourne au hameau; que mes amis soient heureux ; pourquoi viens-tu troubler ton bonheur par l'aspect de mes infortunes » ?

« Nous heureux, répond Itobal ! Ah ! depuis le moment funeste où des barbares t'arrachèrent de nos bras, la consternation & le deuil règne dans tout le hameau; nous avons brisé nos lyres; on ne se pare plus de fleurs; nos cabanes n'en sont plus décorées; l'amour est banni du milieu de nous ; l'on ne se rassemble que pour pleurer tes malheurs; les troupeaux même errent tristement dans les campagnes ; la nature entière ne nous paroît plus qu'une affreuse prison; nous avons repris notre condition première, & nous ne sommes plus que de vils esclaves.... Te le dirai-je ? je ne vois plus qu'à travers un nuage épais le Dieu que tu me montras à découvert. La bonté, me disois-tu, est son être, & la source de tout ce qui respire ; mon cœur le reconnoissoit à ces traits : mais s'il est bon, pourquoi souffre-t-il que mon ami vertueux soit opprimé ? Ressembleroit-il à ces Dieux mortels qui règnent sur nous? Seroit-il tour-à-tour généreux

& cruel ? & ſes bienfaits ne ſerviroient-ils qu'à nous rendre les maux plus ſenſibles? Mon cher Joſeph; depuis que tu es éloigné de nous, ſon autel demeure renverſé dans la pouſſière ».

« Qu'entends-je ? interrompt Joſeph, pénétré de douleur : c'eſt donc là le funeſte effet de mes infortunes ! Plongé dans ce cachot, loin de l'autel érigé par mes mains, je penſois quelquefois, (& cette penſée adouciſſoit mes malheurs) que mes compagnons l'avoient rétabli, & que l'entourant, ils levoient vers le ciel leurs mains innocentes. Itobal ! ceſſe de m'aimer, ſi l'amitié te fait méconnoître l'auteur de la nature. Ami trop aveugle ! as-tu donc oublié qu'il eſt au-delà du tombeau un ſéjour heureux & tranquille, retraite aſſurée de l'innocence ? Si mes triſtes jours doivent s'écouler dans ce cachot, c'eſt-là que nous nous reverrons ; c'eſt-là que ſe raſſembleront des amis non moins tendres que toi, & que mes perſécuteurs ne pourront plus m'arracher à ce que j'aime. M'y tranſportant par la penſée, comme celui qui, dans les rigueurs de l'hiver, ſe peint les charmes du Printemps qui s'avance, j'oublie quelquefois ce noir cachot, & je ceſſe de verſer des larmes.... Ma fermeté t'étonne ; elle n'a pas toujours été inébranlable ; je la dois à ce Dieu que j'ai imploré : recourez donc à lui, & vous aurez le même courage ».

« Quoi ! dit le jeune Berger vivement ému, tandis que je venois adoucir tes peines, c'eſt toi qui me conſoles !.... Mais mon ame déchirée ne peut égaler ta conſtance. (1) Non, tu ne périras point dans ce cachot ; apprends que nous ne voulons plus ſervir un maître barbare ; je mourrai, ou je te délivrerai de ſa rage ; je combattrai pour toi & pour la vertu : je ne partagerai point, par une lâche indolence, l'injuſtice de tes perſécuteurs.... Viens, ſors de ce gouffre ; c'eſt la ſeule fois peut-être que l'accès m'eſt ouvert en ce lieu : je n'ai point d'armes, mais que ne peut la valeur

(1) *Avec précipitation.*

quand l'amitié l'enflamme ! Crois-tu que j'aie oublié ce jour, où, près d'être précipité dans un cachot, tes pleurs firent tomber mes liens ! Tu ne me connoiffois pas cependant, & la feule humanité t'infpira ; & moi, trahiffant à la fois & l'amitié & la reconnoiffance, & le Dieu que tu m'as devoilé, & la vertu que tu gravas dans mon ame, je te laifferois expirer dans cet horrible féjour ! Mais les larmes ne t'arracheront point à tes tyrans : n'ont-ils pas vu couler les tiennes ? c'eft du fang qu'il faut répandre. Viens : Dieu lui-même combattra pour l'innocence ». En finiffant ces mots, il faififfoit avec feu la main de Jofeph pour l'entrainer hors de ce lieu.

Jofeph retire fa main de celle d'Itobal. « Si vous voulez, dit-il, diminuer le poids de mes difgraces, foutenez-les avec courage. Demeurez tous fidèles à Putiphar ; il n'eft point coupable. Retourne au hameau ; portes-y la paix & la conftance. Relève l'autel que j'avois érigé ; conduis-y tes compagnons : tant que je refpirerai, de cette fombre demeure mes vœux s'uniront aux vôtres. La piété defcendra du ciel au milieu de vous, & fa main effuiera vos pleurs. Reprenez les lyres ; cueillez les fleurs des prairies ; qu'un amour vertueux vous confole des peines de l'amitié ; l'idée de votre bonheur arrêtera quelquefois le cours de mes larmes.... (1) Veux-tu qu'en m'évadant je m'avoue criminel ? que je parte comme un efclave infâme qui fe dérobe au fupplice ? que le bruit des crimes qui me font imputés me fuive jufques dans le hameau de mon père, & que je n'ofe embraffer ceux qui me font chers, avant d'avoir repouffé cet opprobre » ?

« Eh bien ? répond Itobal, apprends-moi du moins la caufe de tes malheurs. Jufqu'à ce jour j'ai refpecté tes fecrets ; j'ignore tes infortunes paffées ; foulage ton cœur & le mien, & verfe tes déplaifirs préfens dans mon ame ». En difant ces paroles, il lui ferroit tendrement la main.

(1) *Avec feu.*

« Tu connois les devoirs d'un cœur reconnoissant, dit Joseph ; ce que je dois au meilleur des maîtres m'oblige à ne point révéler des vérités odieuses.... Cher ami ! reçois mes derniers adieux. Quand la mort aura comblé mes désirs, recueille, si tu le peux, ma cendre ; transporte-la dans ce séjour isolé, & sous les ruines de cette cabane où coulèrent mes pleurs : ne pouvant être enseveli au hameau paternel, que du moins mes amis environnent ma tombe ; graves-y ces mots : *Ici repose la cendre paisible d'un infortuné.* Porte quelquefois tes pas dans ce lieu ; que cette main chérie répande quelques fleurs sur mon tombeau ; ne l'arrose point de tes larmes ; souviens-toi alors que le trépas est le plus doux asyle que ton ami ait trouvé sur la terre. Si quelqu'un d'entre vous éprouve une disgrace accablante, qu'il se rende dans cette retraite consacrée aux pleurs : là, il sera forcé de convenir que ses maux n'égalent pas ceux qui terrassèrent ma jeunesse & peut-être mon ombre y viendra raffermir son courage.

Il dit : entrelacés dans les bras l'un de l'autre, ils étoient étendus sur la couche. Itobal ne pouvoit s'arracher à ces embrassemens, & versoit un torrent de larmes ; Joseph attendri lui-même poussoit des soupirs & des sanglots. Tels sont les adieux de deux frères qui s'aimoient tendrement, & dont l'un touche aux portes du trépas ; long-temps celui-ci a voulu consoler son frère, mais la mort approche ; il ne le voit plus ; il le sent qui le serre dans ses bras, & l'inonde de ses pleurs ; alors, près de se glacer, son cœur goûte encore une fois le doux sentiment de l'amitié, & ses yeux, en se brisant, laissent couler leurs dernières larmes.

CHANT V.

JOSEPH, demeuré seul, est long-temps livré à une douleur profonde, quand soudain un grand tumulte attire son attention. Bientôt s'ouvrent les por-

tes du cachot, & deux prisonniers y sont conduits : Aménophis & Darbal étoient leurs noms. Ils sont tout couverts de pourpre, & l'or & les pierreries qui décorent leurs vêtemens, brillent dans ce sombre séjour. Pleurant de rage & de confusion, ils voudroient cacher leurs larmes. On voit en eux un mêlange d'orgueil & de bassesse : tour-à-tour ils regardent d'un œil superbe les soldats qui les environnent, & ils implorent leur protection. Mais comme leur audace, leurs prières sont inutiles ; & renfermés dans la prison, leur oreille est encore long-temps frappée des cris triomphans de la multitude. Ils pâlissent, & gardent un farouche silence.

Mais le désespoir éclate enfin sur leurs lèvres. Tantôt ils s'accablent de reproches mutuels : tantôt chacun tourne sa rage contre soi-même. Darbal, qui, bien plus coupable qu'Aménophis, l'avoit entraîné dans cet abîme, étoit tel qu'un sanglier retenu dans des filets ; il grinçoit des dents ; l'écume couvroit ses lèvres brûlantes ; ses yeux lançoient des flammes dans les ténèbres ; &, se heurtant la tête contre les murailles, il faisoit retentir les voûtes du cachot. Tous deux ils s'indignoient qu'on les eût enfermés dans une même prison avec un esclave.

Joseph cependant, tranquille au sein de l'infortune, ne poussoit aucune plainte : de temps en temps sa bouche laissoit échapper des soupirs. Attendri du désespoir des deux criminels, il oublie ses propres malheurs, il veut les consoler ; & leur adressant une voix dont la douceur eût étonné des tigres : « Depuis long-temps, dit-il, sans être coupable, j'habite cette demeure »...

« Esclave ! interrompt Darbal d'un ton terrible, oses-tu te comparer à nous ? Ce lieu diffère-t-il beaucoup de la chaumière que tu as habité ? Affranchi du travail, n'es-tu pas trop heureux de jouir ici du repos » ?

Joseph se tait. « Quoi ! dit-il en lui-même, malgré leurs crimes je suis touché de leur sort, & l'innocence persécutée les trouve insensibles ! Où êtes-vous, douce voix de l'amitié, qui faisiez couler

quelque consolation dans mon cœur, & vous, tendres liens, qui souteniez un foible roseau long-temps agité par la tempête»? Il dit, & répand des larmes.

Mais l'Eternel, du haut de ce trône d'où l'Univers entier n'est qu'un point, arrête sur cette terre ses regards plus perçans que les rayons de l'Astre du jour qui pénètrent les profonds abîmes. Les sphères célestes, qui formant comme un mur toujours mouvant, ne lui dérobent aucun objet; & malgré leurs concerts éclatans, qui composent avec ceux des immortels, une même harmonie, il entend les derniers soupirs d'un insecte, ou la chûte d'une feuille dans ce globe éloigné. En ce moment, il ne porte point ses regards sur les palais des Rois, ni sur des trophées ensanglantés, ni sur les beautés de la nature, ni sur l'humble cabane, souvent l'objet de ses regards, ni même sur le sage fortuné. Un plus grand spectacle attire son attention; c'est la vertu qui se débat avec le malheur, & qui demeure triomphante. Tandis qu'Aménophis & Darbal insultent Joseph, l'Eternel le considère à travers les voûtes épaisses du cachot, étroit théâtre, mais, avec un tel spectateur, plus vaste que l'Univers entier. En même-temps, des images frappantes représentoient Joseph à la troupe céleste; ils entendoient ses soupirs, & ils voyoient ses pleurs. Il se fait un grand silence dans les Cieux; les concerts sont suspendus; une douce pitié saisit tous les immortels, & une larme coule de tous les yeux. A ce seul regard de l'Eternel, Joseph cesse de soupirer; ses pleurs s'arrêtent, & il entrevoit avec surprise une perspective riante: ainsi, aux premiers rayons de l'Astre qui est l'ame du monde, la nature se ranime, les ombres fugitives s'envolent; la joie revient habiter les bocages, & l'œil enchanté voit à chaque instant s'embellir la scène.

Cependant la troupe immortelle, levant les yeux vers le trône de l'Eternel, l'implore en faveur de Joseph. Bientôt les nuages qui environnent le trône radieux s'entr'ouvent, & donnent passage à une douce lumière dont toute la nature est réjouie, & une

une voix infiniment plus harmonieuse que les concerts des Immortels, prononce ces paroles. « J'ai voulu épurer la sagesse par le malheur; j'ai voulu apprendre à la terre que jeune on peut être vertueux, & au Ciel que l'homme, inférieur aux Anges, est leur égal quand il conserve son innocence au sein des disgraces. Maintenant, comme le néant produisit la lumière, que le mal enfante le bien, & que les mortels, enclins au murmure, sachent qu'il est une main qui n'abandonne jamais le juste ». Il dit, & appelle Ithuriel, le Génie tutélaire de l'Egypte.

Au sein de l'Abyssinie, & entouré de rochers inaccessibles, pareils à une forêt solitaire, antique, & dépouillée de son feuillage, veilloit ce Génie auprès de la source du Nil. Comme un bel oranger, qui, chargé de fruits désaltérans, s'élève seul dans un désert, & sous l'ombre duquel un sage, éloigné du tumulte des villes, vient quelquefois respirer la paix: ainsi cette source fertile ruisseloit au milieu de ces rochers arides. Jamais mortel n'y pénétra, & le Génie, à l'exemple de la Divinité, est invisible à l'homme enrichi de ses dons. Des rocs, une onde jaillissante, objets peu intéressans pour les stupides yeux des humains, lui découvrent la grandeur du maître du monde; ces rocs, en apparence inanimés, fourmillent de créatures vivantes, & avec cette source coulent toutes les richesses de l'Egypte. Quelquefois, après avoir décomposé les êtres jusques dans leurs premiers élémens, il s'élève, & s'égare dans l'espace du grand Univers; puis, se reposant d'une route que l'homme ne peut mesurer, & tranquille auprès de la source du Nil, son œil se perd de nouveau dans l'Univers non moins immense des plus petites productions de la Nature.

A la voix de l'Eternel, il prend un rapide essor dans les Cieux, parvient devant le trône auguste, & s'y prosterne. Après qu'il a reçu des ordres suprêmes, il déploie ses aîles, & se plonge dans l'espace infini, ouvert sous ses pieds. Il traverse l'Univers: autant il voit rouler de mondes, autant d'idées sublimes s'élèvent à la fois dans son ame. De

la hauteur du Soleil, où il se repose un instant, il voit ce globe couvert des épaisses nuées du crime & de la superstition, & les mortels dans ces ténèbres, agités de passions tumultueuses & tels qu'une fourmillière en mouvement dans le creux sombre d'un rocher. Il se précipite du Soleil; &, à l'éclat dont il brille, il semble qu'une partie de cet Astre s'en détache. Cependant environné d'un nuage, il arrive devant la prison de Joseph: dès qu'il paroît, les portes s'ouvrent; il entre. Quelque lueur éclaire les voûtes ténébreuses, & des vapeurs odorantes se répandent dans ce séjour: on eût dit que l'Aurore, qui en ce moment doroit les campagnes, avoit porté dans ce lieu d'horreur sa plus douce lumière & ses plus doux parfums. Il s'approche de Joseph qui dormoit paisiblement; il le considère: son œil perçant ne s'arrête point à cette surface fragile où se brise notre curiosité; mais comme nous voyons l'or rouler au fond d'un ruisseau limpide, il découvre les vertus de Joseph dans leur source; il les voit se répandre de ce cœur généreux, couler en quelque sorte dans chaque veine, & animer tout son être; il est frappé d'admiration: jamais il ne vit de mortel dont l'ame fût si tendre & si sublime. Puis il tourne ses regards sur Aménophis & Darbal, qui dormoient d'un sommeil moins tranquille.

Dans ces temps peu reculés de l'enfance du monde & où Dieu daignoit encore se communiquer aux humains, dernières traces de ces jours heureux où l'homme oublioit que le Ciel est éloigné de la terre, les songes étoient souvent des emblêmes sacrés; ils suppléoient à notre aveugle ignorance; le sombre avenir s'y peignoit sous des traits remarquables, & tandis que les sens étoient ensevelis dans le sommeil, image du trépas, l'ame sembloit abandonner le corps qu'elle anime, prendre son vol dans les Cieux, & s'y instruire de la destinée des mortels & des empires.

Joseph accoutumé à se réveiller avec l'Aurore, ouvre les yeux; & à la douce lueur qu'il apperçoit & aux parfums qu'il respire, il se croit un moment transporté dans un agréable bocage. Ses deux com-

pagnons dormoient encore : un ſonge riant occupoit Aménophis, mais Darbal paroiſſoit livré à des images ſiniſtres. Ils s'éveillent en même temps. « La nuit même, dit Aménophis, par la peinture des jours de mon bonheur, aggrave mes infortunes. J'ai ſongé que tenant un ſep de vigne qui avoit trois provins, je preſſois des raiſins dans la coupe du Roi, & que, ſuivant mon miniſtère, je la lui préſentois. Dans le temps qu'il tournoit vers moi un œil ſérein, & recevoit la coupe, je m'éveille ; juges de mon déſeſpoir en me retrouvant dans ce cachot ! » Comme il achève ces paroles, Ithuriel, qui étoit auprès de Joſeph, articule quelques mots d'une voix harmonieuſe ; ſemblable aux doux frémiſſemens du plus léger Zéphyr, dont le feuillage eſt à peine agité.

Joſeph ſurpris des idées nouvelles qui ſe peignoient dans ſon eſprit : « Votre ſonge m'a tellement frappé, dit-il à Aménophis, que je ne puis douter qu'en ce moment l'avenir ne me ſoit dévoilé par quelque intelligence ſupérieure. Je me félicite de pouvoir diſſiper le trouble de votre ame. Les trois provins ſont trois jours : dès qu'ils ſeront écoulés, le Roi vous rendra ſa faveur, & vous rétablira dans votre emploi ». A ces mots Aménophis, tranſporté de joie, oublie ſa fierté, s'élance vers l'eſclave, l'embraſſe, & lui jure que le premier uſage de ſon pouvoir ſera de le tirer de ce cachot.

Alors Darbal ceſſant de craindre, & ſe flattant d'un ſuccès ſemblable : « Jeune homme merveilleux, dit-il, qui interprêtes des ſonges, écoute le mien. J'ai ſongé que portant ſur ma tête trois corbeilles remplies de chair, les oiſeaux du Ciel s'y précipitoient de toutes parts ; l'air étoit ému de leurs combats, & leurs cris terribles frappent encore mon oreille ». Il dit, impatient d'entendre la réponſe.

Ithuriel ouvre une ſeconde fois l'avenir à Joſeph, qui pâliſſant & ſaiſi de pitié garde le ſilence. Darbal le preſſe de parler. « Ne m'interrogez point, dit le jeune eſclave, il eſt dangereux quelquefois de percer les ténèbres qui couvrent notre deſtinée !...

« Je le veux, je l'ordonne, interrompt Darbal ; explique-toi ; dusses-tu m'annoncer la mort ». « On n'arrive pas toujours à la mort par des chemins de fleurs »! répond Joseph attendri. Alors le superbe Darbal levant une voix menaçante : « Si tu tardes encore un moment, dit-il, tu n'es plus ». « Vous le voulez, répartit Joseph avec douceur ; eh bien! apprenez... que dans trois jours... vous subirez le supplice ». En prononçant ces mots, il semble un Juge plein d'humanité, qui soupire en condamnant un coupable. Darbal pâlit, tremble, chancelle, & tombe aux pieds de cet esclave que son orgueil avoit outragé. Ithuriel disparoît : avec lui s'envole la douce lueur qui éclairoit le cachot, comme le crépuscule du soir s'éteint dans les ténèbres. Trois jours s'écoulent, & Aménophis reprend sa place auprès du trône, & Darbal est conduit sur l'échafaud.

Joseph, demeuré seul, est frappé de voir s'accomplir l'explication de ces deux songes. Il pense que l'Eternel lui dévoilant l'avenir, ne l'a pas entièrement abandonné : cependant il voudroit percer la sombre nuit qui lui dérobe sa propre destinée. Aménophis, enivré de sa faveur nouvelle, & entraîné loin d'un malheureux par le torrent des soins & des plaisirs, ne se souvenoit plus de la promesse qu'il avoit faite à Joseph : mais Ithuriel est désormais son génie tutélaire.

La Nuit, qui partage avec le Soleil l'empire du monde, s'avançoit lentement ; & les montagnes, les vallons, les hameaux & les villes, confondus dans les ténebres, n'offroient à l'œil qu'une scène uniforme & lugubre. Le roi Pharaon étoit plongé dans le sommeil : son palais entouré de gardes, est inaccessible aux humains : mais le Génie de l'Egypte, chargé des ordres divins, pénètre à travers les gardes dans l'intérieur du palais, & sans être apperçu s'approche du Monarque endormi, & lui présente l'avenir sous d'effrayantes images. Le Roi s'éveille épouvanté; il se roule sur sa couche sans y trouver le repos. Son trouble n'est point dissipé par l'astre du jour; il se lève à l'heure

où le ſommeil fuit des yeux du villageois, & il appelle Putiphar & tous ſes courtiſans.

Au fond de la Lybie s'élève le plus antique de tous les temples ; c'eſt la demeure de la Superſtition : le ſoufle impur de ce monſtre a changé ces beaux lieux en ſables arides : elle a choiſi cette retraite pour mieux cacher ſes preſtiges, & pour gagner les humains par l'attrait de la curioſité. L'orgueil, la terreur & la fraude ſont les miniſtres de ſon empire. Un feu ſombre brûle dans ſes regards. Inquiète, troublée, & n'ignorant pas qu'un jour, bannie de la terre, elle ſera contrainte de ſe plonger dans les enfers dont elle eſt ſortie, elle tient dans ſes mains le bandeau épais dont elle couvre les yeux des mortels, & médite ſur les moyens de prolonger ſon pouvoir. En ce temps, tous les humains venoient dans l'Egypte recevoir ſes oracles, & c'eſt du ſein de ces déſerts que ſon poiſon ſe répandoit ſur toute la face de la terre. Souvent elle alloit s'aſſeoir ſur le trône à côté des Rois.

Dès qu'elle apprend le trouble où s'abandonnoit Pharaon, elle aſſemble les devins & tous les appuis de ſon empire. Ils marchent vers le palais, les uns ſe riant de l'imbécilité des mortels, & les autres gravement fanatiques & dupes d'eux-mêmes. Ils entrent, & le Roi s'abaiſſe à leur raconter les ſonges qui l'agitent.

Mais, ô ſurpriſe ! cette troupe eſt interdite ; leurs bouches, ſi fécondes en impoſtures, demeurent long-temps muettes ; pouſſés par le pouvoir d'Ithuriel, ils rendent, pour la première fois, témoignage à la vérité, & déclarent qu'un voile impénétrable leur dérobe l'avenir. Alors le Génie réveille le ſouvenir de Joſeph dans l'ame d'Aménophis, qui s'adreſſant au Roi, lui apprend qu'un eſclave enfermé avec lui & Darbal dans la même priſon, & qui ſembloit n'être coupable d'aucun crime, avoit lu leur deſtinée dans leurs ſonges. Auſſi-tôt le Roi ordonne qu'on lui amène l'eſclave.

Joſeph ayant oublié Aménophis & les ſonges dont il avoit été l'interprête, étoit replongé dans

ſon premier abattement, lorſqu'on ouvre les portes du cachot : on s'avance juſqu'à lui, & on lui dit qu'à l'inſtant il doit paroître devant le Roi. Il eſt ſaiſi d'étonnement & de terreur; mais contraint d'obéir, ſes pieds chancelans le portent hors de la priſon : un nombreux cortège l'accompagne : ſa paupière débile, accoutumée aux ténèbres, ſoutient à peine la foible clarté du jour naiſſant.

Pharaon, aſſis ſur un trône d'or, étoit environné de tous les grands de ſa cour : le front ceint d'une couronne brillante, il tenoit en main le ſceptre. Joſeph entre dans le palais, & s'avance d'un pas tremblant au pied du trône; il craint qu'on ne lui impute quelque nouveau crime, il eſt un moment ébloui de l'éclat de la royauté. Mais ſon innocence le raſſure; & enhardi par le Génie de l'Egypte, qui, inviſible à tous les regards, voloit dans un nuage au-deſſus de lui, il ſe dit que cette pompe ne décore qu'un mortel : par la penſée il s'élève de ſphère en ſphère juſqu'au Roi de l'Univers, & alors cet appareil de grandeur ne lui ſemble plus qu'un fantôme. Tel qu'une intelligence céleſte qui, deſcendant ſous une forme humaine, conſerveroit des traces de la jeuneſſe éternelle des habitans des Cieux, & à la fois toucheroit les cœurs par les graces de cet âge, & recevroit les tributs de reſpect dûs à la vieilleſſe : tel Joſeph, jeune encore, mais mûri par l'infortune, paroît dans cette Cour. Le Roi le conſidère. Autant l'orgueil & l'impoſture éclatoient ſur le front des Devins, autant Joſeph portoit l'empreinte ſacrée de la vérité & de la modeſtie. La Superſtition, qui ſe promettoit de relever ſa gloire, eſt confondue & fuit juſqu'au fond de ſes déſerts. Tous les yeux ſont attachés ſur lui; on oublie en le voyant qu'il eſt eſclave, & tel eſt l'aſcendant ſecret de la vertu, qu'il ſemble être ici le Monarque. Mais nul, à ſon aſpect, n'eſt plus frappé que Putiphar. D'abord il l'a méconnu; mais quels ſont ſa ſurpriſe & ſon courroux, lorſqu'il voit ſon eſclave! Le jeune Hébreu rencontrant ſes regards, le reconnoît en même temps : il demeure immobile, & les ſentimens

de l'amitié & de la douleur déchirent ſon ame.

Le Roi interrompt enfin ce long ſilence. « O toi, dit-il, que le Ciel a doué d'une ſageſſe plus qu'humaine, & qui cependant as ſubi le ſort le plus infortuné, parle, dévoile-nous les ſecrets de l'avenir. Ta préſence confirme le langage de la Renommée, & la vérité ſemble habiter ſur tes lèvres. Le Ciel m'a envoyé cette nuit deux ſonges. Il me ſembloit que, me promenant aux bords du Nil, je voyois ſortir du fleuve bienfaiſant, des géniſſes graſſes d'une beauté frappante, & dont la blancheur éblouiſſoit. Mais d'autres géniſſes, noires, hideuſes, & auſſi décharnées que la mort, les ſuivent, les dévorent, & conſervent leur maigreur horrible. Je m'éveille effrayé de cette image. Je me rendors, & un autre ſonge la retrace à mon eſprit. Des épis dorés, floriſſans & courbés ſous leurs grains, ſortoient d'une ſeule tige. D'autres épis, ſtériles, vuides, & deſſéchés par un vent brûlant, pouſſent après les premiers, les engloutiſſent, & demeurent ſtériles & flétris. En même temps une voix m'avertit que ces ſonges ſont divins, & que le bonheur de mon Royaume en dépend. Parle ; s'il s'agit du ſalut de mon peuple, peut-être qu'une Divinité favorable daignera encore t'inſpirer ».

Ainſi parla le Roi, & il ſe fit un grand ſilence. Comme ce Génie immortel, l'ami des Cieux, qui attachant ſur les aſtres ſes avides regards, & aſpirant au titre glorieux de citoyen de l'Univers, ſembloit vouloir s'élever loin de cette terre, & errer avec tous ces globes dans leurs orbites éclatans, quand tout-à-coup éclairé peut-être par quelque intelligence céleſte, il ſe crée de nouveaux ſens, & forme le tube magique qui rapproche de lui l'Univers : de même Joſeph ne voyoit l'avenir que comme une eſpace immenſe, ténébreux, & où flottent quelques foibles étincelles, lorſqu'Ithuriel lève le voile épais qui ſépare ce qui eſt de de ce qui doit être ; alors le jeune Hébreu apperçoit une vive lumière, & ſans s'élancer au delà des Mondes, il lit dans les décrets de l'Eter-

nel. « O Roi ! dit-il enfin, il eſt vrai, une Divinité m'inſpire, non ces Dieux impuiſſans qu'adore l'Egypte, mais l'Etre ſouverain, auguſte, créateur & ſeul Maître de la Nature. L'avenir eſt pour lui ce qu'eſt pour nous le préſent ? d'un coup d'œil il embraſſe tous les ſiècles, comme tout l'Univers : c'eſt lui qui vous parle en ce moment ; je ne ſuis que ſon foible interprête. Ces geniſſes graſſes qui ſortoient du Nil, & ces épis floriſſans, marquent des années fertiles ; mais ces géniſſes maigres & ces épis deſſéchés annoncent que l'abondance ſera ſuivie d'une grande famine ».

Il dit, & la conſternation ſe peint ſur le front du Roi & de tous ſes courtiſans. « Toi que le Ciel éclaire, dit Pharaon à Joſeph ; ne peux-tu me propoſer quelque moyen d'écarter les effets de ce funeſte fléau ? »

« Que le Roi établiſſe ſur toute l'Egypte, répond Joſeph, un homme intelligent & ſage, qui dans les années d'abondance, raſſemble une partie des productions de la terre, pour préſerver les peuples de la famine. »

La douce perſuaſion parloit par ſa bouche. Ce conſeil ſatisfait le Roi & ſes miniſtres : ils ſe flattent la plûpart d'obtenir un poſte ſi glorieux. Peuples ! ils ſe nourriſſoient déjà en idée de votre ſubſtance, & loin de vous garantir de la famine, ils vous en euſſent montré des avant-coureurs, même dans les années fertiles ! Tandis qu'ils s'occupent de ces projets, Pharaon s'adreſſant à Joſeph : à C'eſt toi, dit-il, que j'établis ſur l'Egypte ; tout mon peuple reſpectera tes ordres, & je ſerai ſeul au-deſſus de toi. Où trouverois-je un homme plus intelligent & plus ſage ? Sans doute le Dieu qui t'a fait parler, t'envoie ici pour détourner le fléau qui menace nos têtes. J'obéis à ſes décrets : heureux les Rois qui peuvent confier leur ſceptre à de tels Miniſtres ! De quel crime a-t-on pu te charger ? tout reſpire en toi la vertu ; le Ciel même te juſtifie : non, tu n'es point coupable, puiſqu'il te manifeſte ſes ſecrets. » En diſant ces paroles, il ôte ſon anneau, et le préſente à Joſeph, qui

de surprise demeure muet et immobile. Les courtisans qui s'attendoient à être honorés de cet emploi, sont dévorés de jalousie; mais le calme & l'approbation règnent dans leurs traits flexibles : telle est quelquefois la surface tranquille de l'Océan, tandis que la tempête gronde au fond des mers.

Joseph rompant enfin le silence : « Vos faveurs, dit-il, m'étonnent & me pénètrent, mais je ne puis les accepter. Je ne sais quel crime on m'impute : j'atteste le Dieu qui m'a dévoilé l'avenir, j'atteste ce trône sacré où règne la justice, que je ne suis point coupable. Putiphar! ô mon bon maître! comment avez-vous pu prêter l'oreille à la calomnie, & m'accabler, au sortir de vos bras, de tout le poids de votre courroux? Faites-moi ramener au cachot, examinez ma conduite, portez la lumière au fond de mon cœur; & si je suis criminel, que le Roi devant qui je parle me punisse. Si vous me trouvez innocent, je n'aspire point aux grandeurs; rendez-moi votre estime, votre amitié, & je retournerai satisfait au hameau de mes pères. Ou, si cette faveur est trop grande, si je dois toujours être infortuné, replongez-moi dans l'esclavage; mes jours finiront dans les larmes; mais je vous serai fidèle, & ma vie entière vous convaincra de mon innocence. » En prononçant ces paroles, ses pleurs couloient de ses yeux.

Le Roi, vivement ému, tourne vers Putiphar un œil irrité; les courtisans même se trouvent sensibles. Alors, du sein du nuage dont le Génie de l'Egypte est environné, sort un rayon lumineux, qui, imperceptible aux yeux des humains, descend sur l'époux de Zaluca, & bannit de son esprit les noirs ombrages. Soudain se réveille dans son ame l'amitié qu'il avoit portée à Joseph; il arrête sur lui ses regards; frappé de sa candeur et de sa noble assurance, il tombe à ses pieds, et un torrent de pleurs accompagne ces paroles précipitées. « Grand Dieu! l'injustice a donc souillé mon cœur! j'ai opprimé l'innocence! Joseph! cher ami! (si j'ose encore te donner ce nom) mon ame est déchirée.... les remords me suivront jusqu'au

tombeau, & troubleront ma cendre.... Toi mon esclave! sois mon supérieur; monte au rang où la vertu t'appelle, et punis-moi.... Je lis dans tes yeux que tu me pardonnes.... Pharaon! c'est aux Rois à venger l'innocence persécutée; comblez Joseph de vos faveurs, & prononcez mon châtiment. »

A ces mots s'éteint le courroux du Roi. Joseph a relevé son maître; dans ses regards, ternis par une longue tristesse, brille une douce joie, mêlée de l'attendissement le plus vif. « Ah! s'écrie-t-il, ce témoignage éclatant que vous rendez à ma vertu, & vos regrets douloureux m'ont fait oublier mes disgraces. Au sein du cachot, je conservois le souvenir de vos bienfaits: jugez de ce que j'éprouve en ce moment où j'ai vu mon Maître à mes pieds! Maintenant je ne désire d'autre faveur, que de retourner aux lieux qui m'ont vu naître. Que de liens y attachent mon cœur!.... un père chargé d'années.... une amante.... s'ils respirent encore!.... des frères.... j'ai bien des larmes à essuyer! Et qui suis-je, moi, simple habitant des hameaux, pour gouverner un empire? O roi! à Dieu ne plaise qu'un jour vous puissiez vous repentir de vos dons! »

Il dit, & la plupart des grands, dont l'ambition eût fermé le cœur aux sentimens de la nature, et qui ne connoissoient pas cette modeste défiance, sont surpris & satisfait de ce refus. Cependant Putiphar presse Joseph de recevoir le prix de ses vertus éclatantes. Pharaon redouble les instances. Alors, tels que de foibles ruisseaux, qui, entraînés loin de leur cours par un fleuve superbe, vont de ces eaux réunies assaillir un rocher qui s'élève majestueusement vers le ciel, la foule des courtisans, faisant céder l'ambition à la flatterie, se joignent aux vœux du Souverain pour fléchir le jeune étranger. Joseph éprouve les plus terribles combats. Sollicité au-dehors par un Roi, qui, pouvant donner des ordres, emploie la prière, au fond de son cœur il croit entendre Jacob & Sélima qui l'appellent. La nature triomphoit, & déjà,

prêt à partir, il s'éloignoit du trône & de Putiphar attendri, quand une voix divine lui adresse ces paroles, dont son oreille seule est frappée. « Arrête tes pas; le Dieu qui t'a montré l'avenir, t'ordonne de rester en Egypte. Vois ce pays en proie aux horreurs de la famine & à l'avarice des grands : tu dois le préserver à la fois de ces deux fléaux : l'Eternel soutiendra ta foiblesse. Tu cours embrasser ton père : sois ici le père des peuples. » Ainsi parla Ithuriel. Joseph s'arrête; il retourne sur ses pas, s'avance jusqu'au trône, & s'adressant au Roi : « Le Ciel veut, dit-il, que je suspende les plus doux embrassemens : j'obéis & je vous sacrifie mon bonheur. Tant que durera la famine, je ne m'éloignerai pas de l'Egypte; mais dès que ce fléau ne ravagera plus ces contrées, permettez-moi de n'écouter que la voie de la nature. » Il dit, & au milieu de cette victoire, & tandis que son ame sublime se peint dans tous ses traits, il répand quelques larmes : à ce mêlange inexprimable de grandeur & de tendresse, on s'apperçoit qu'il n'est plus qu'un simple mortel. Le roi satisfait lui donne son anneau; on lui attache un collier d'or, & une robe du plus fin lin lui descend jusqu'aux pieds. Putiphar rempli de joie le serre dans ses bras.

Cependant de l'intérieur du palais se répand au-dehors le bruit des songes du Roi, & de l'interprétation de Joseph. L'alarme comme les rapides flammes d'un incendie général, se communique de maison en maison. On oublie l'abondance qui doit précéder la famine, &, à la pâleur des citoyens, on eut dit qu'elle régnoit déjà dans ces contrées.

Mais Pharaon ordonne que, dans une pompe solemnelle, on rende hommage à la vertu, & montre au peuple le Libérateur de l'Egypte. On amène devant le palais un char qui semble un trône mouvant, & où l'or est effacé par l'éclat des pierreries : six coursiers, dont la blancheur éblouit, le traînent avec lenteur : sur le dais, la Justice, entourée d'hiéroglyphes, soutient la couronne. Joseph monte sur le char qui, environné

des gardes, fend la multitude. Tels dans Rome entroient les guerriers victorieux; mais au lieu qu'ils étoient précédés & suivis de trophées sanglans, de captifs enchaînés & des débris du carnage, c'est ici le triomphe des vertus pacifiques.

A son aspect, l'effroi public se dissipe : la sagesse & l'humanité empreintes dans ses traits annoncent un avenir heureux : la douleur disparoît de tous les fronts; on se prosterne devant le char; la joie éclate, & la ville entière retentit d'acclamations.

Joseph, quoique sortant du sein de l'ignominie, n'est point ébloui de cette pompe : ce char superbe, ce riche anneau, cette pourpre éclatante touchent peu son ame; mais il est ému des transports du peuple. Il n'a point la dureté des grands, qui en croyant mériter l'adoration du vulgaire, y sont insensibles. Peu accoutumé cependant à être distrait de ses plus chères idées, au milieu de cet appareil de grandeur, il se retrace le hameau de son père : alors ses yeux se remplissent de pleurs; il ne voit plus la foule qui l'entoure; il n'entend plus les acclamations. Le peuple, juge de la seule apparence, est étonné qu'en un jour si glorieux il répande des larmes.

Cependant Zaluca erroit dans des temples profanes, & invoquoit tous les Dieux de l'Egypte. Cette nuit même elle s'est rendue dans la forêt où fut l'asyle de Joseph : là, elle s'est prosternée devant l'autel qu'il érigea; &, l'ayant arrosé de pleurs, elle a fait cette prière : « Divinité de mon amant! après avoir adressé des vœux stériles à de vains simulacres, c'est toi que j'adore; tu es peut-être le seul Dieu de la Nature; je le croirois aux vertus de l'infortuné que je persécute. Sans doute il t'implore en ce moment, & je goûte la douceur d'invoquer le même Dieu que lui, & d'unir ma voix à la sienne. Arrache de mon cœur l'amour qui me dévore; ou si cet effort surpasse ton pouvoir... arrache-moi mon amant. » Elle dit, & tout-à-coup elle craint que cette Divinité ne venge l'innocence opprimée. Dans le trouble de son ame,

il

il lui semble que l'autel tremble, que tous les arbres de la forêt s'agitent, & qu'une voix formidable sort de la terre ébranlée. Palpitant d'effroi, & inondée d'une froide sueur, elle fuit, rentre dans Memphis, & se renferme au fond de son palais.

Le jour s'avance: elle a défendu que l'on troublât sa solitude: pâle & tremblante, elle ne voit point les objets sur lesquels s'attache son œil égaré; il semble qu'une main invisible lui présente sans cesse le tableau de ses crimes; l'amour & le remords confondus dans son ame, lui font éprouver à la fois ce qu'ils ont de plus terrible. Tout-à-coup elle entend mille cris de joie & le nom de Joseph. « Quelle illusion! dit-elle, ce nom, gravé au fond de mon cœur, est toujours prêt à frapper mon oreille; retentiroit-il dans des cris d'allégresse? » Elle n'a pas achevé ces paroles, qu'elle entend plus distinctement encore le même nom. Emue, interdite & troublée, elle franchit a pas précipités la vaste étendue de son palais, & porte de tous côtés des regards où se peint l'égarement de son ame. Soudain le nom de Joseph, répété par la multitude, tonne dans son oreille, & au même instant elle l'apperçoit sur le char de triomphe. Quel spectacle! sa rapide imagination lui présente, comme dans une seule idée, ses crimes, sa punition, sa gloire flétrie; tout le peuple lui semble frémir d'horreur à son aspect; un désespoir funeste s'allume dans ses yeux, & des taches livides errent sur ses joues pâlissantes. Mais bientôt un nuage favorable lui dérobe tous les objets; elle n'entend plus ces cris de joie qui portoient la terreur dans son ame: à chaque instant sa pâleur redouble; elle tombe presqu'inanimée.

Sa fureur la rappelle un moment au jour. Voulant prévenir l'arrivée de son époux, elle s'enferme dans son appartement. Là elle prend la robe de Joseph, cette robe demeurée entre ses mains, & qui lui retrace tout l'egarement de son amour, & le mépris dont il fut payé, Elle la mouille d'abord

de ſes larmes ; puis la regardant d'un œil ſec : « Vêtement ! dit-elle, qui ſervis quelquefois à irriter ma rage, tu vas être témoin de ma mort. Loix de l'hymen & de l'amour ! vous ſerez vengées !.... Joſeph triomphe ; maintenant il ſe rit de ma furie : plus eſt éclatant le témoignage que l'on rend à ſon innocence, plus je ſuis couverte d'opprobre : l'Egypte entière ſaura que j'ai brûlé pour un eſclave ! Quel Dieu l'a tiré du cachot ? Je n'ai pas même la douceur de l'avoir délivré de ſes fers ; j'ai combattu ce déſir qui plus d'une fois s'eſt élevé dans mon ame, & je ne puis plus réparer mes crimes ! Sans doute il va partir ; il va ſerrer les plus doux nœuds, & ſe vanter à Sélima de m'avoir mépriſée.... Ne puis-je le ſuivre dans le hameau de ſon père, immoler Sélima à ſes yeux, & me frapper enſuite du même poignard ?.... Inſenſée tu parles de punir, & ton châtiment s'apprête !.... Puiſſe-t-il trouver Sélima expirante ! ou, s'il faut qu'ils ſoient unis, puiſſe leur hymen raſſembler autant d'horreurs que le mien ! Hâte-toi, mon ombre ; ſuis ſes pas, va troubler leur bonheur, ſème les noirs ſoupçons dans leur ame ; & ſi malgré tes efforts ils ſont heureux, vois leur union, & prolonge tes tourmens au-delà du tombeau. Puiſſe l'Egypte s'armer un jour contre leur race, & la pourſuivre ſur la terre & ſur les mers ! Alors, pour la première fois, mon ombre goûtera quelque calme ».... Le poignard dont elle ſe frappe interrompt ces mots. Elle tombe ; ſon ſang coule de ſon ſein, & inonde la robe de ſon amant. Mais ſa rage étant ſatisfaite, ſon cœur, prêt à ſe glacer, brûle encore des feux de l'amour : l'image de Joſeph erre devant ſes yeux éteints ; ſes pâles lèvres prononcent le nom de Joſeph ; & lorſque froide, expirante, elle ne peut plus articuler ce nom chéri, elle lui donne ſon dernier ſoupir.

Le jeune Hébreu cependant, après la pompe ſolemnelle de ſon élévation, eſt conduit devant le palais de Darbal, que Pharaon lui deſtine. Il deſcend du char ; il entre dans le palais ; la main de

l'art y prodiguoit les richesses de la nature. O incertitude des événemens ! Darbal ! lorsque dans la prison ton orgueil insultoit cet esclave, eusses-tu prevu que tu avois rassemblé pour lui toutes ces richesses !

Joseph, ne soupirant qu'après le repos, écarte la foule de ses esclaves. Transporté d'un cachot dans ce palais, il regarde autour de lui, comme pour voir si tout n'est pas un songe. Mais bientôt, semblables aux flots amoncelés devant lesquels on écarte une digue, les sentimens qu'un spectacle tumultueux l'avoit contraint de renfermer au fond de son cœur, se précipitent au-dehors. Il se prosterne, & ce séjour retentit, pour la première fois, du nom de l'Eternel. « Grand Dieu ! dit-il, c'est toi, c'est toi qui m'as tiré du fond de ce cachot... Où suis-je ? au faîte des grandeurs !.... Malheureux ! je leur ai tout sacrifié ; l'orgueil auroit-il corrompu mon ame ? S'il étoit vrai, que n'expirai-je dans la prison !.... Mais c'est toi, ô mon Dieu ! qui as ordonné ces sacrifices.... mon cœur en saigne encore.... je m'abandonne cependant à ta main puissante, qui tient le fil de mes destinées. Maintenant, si ma vertu s'est conservée au sein du malheur, ne permets pas qu'elle se démente au rang où tu m'as élevé ». Il s'occupe tour-à-tour de ces divers sentimens, jusqu'à ce que les vapeurs du sommeil se répandent dans ses membres, & portent le calme dans son ame.

Le soleil avoit à peine surmonté l'horison, & Joseph, qui ne conaoissoit point l'indolence, se lève, & déjà il se prépare à parcourir l'Egypte, dans le dessein de s'opposer au fléau qui menace cette contrée. Mais avant d'établir l'ordre dans le royaume, il veut dissiper le trouble de son cœur. Il appelle un de ses esclaves. « Rends-toi, lui dit-il, au pays de Chanaan. A l'entrée du hameau de Jacob, est un agréable vallon que traverse un clair ruisseau. Là tu trouveras peut-être une jeune bergère nommée Sélima : tu la reconnoîtras à ses larmes. Tu lui diras que je respire : ne lui parle point de mes infortunes, elle a répandu assez de pleurs :

de ses larmes ; puis la regardant d'un œil sec : « Vêtement ! dit-elle, qui servis quelquefois à irriter ma rage, tu vas être témoin de ma mort. Loix de l'hymen & de l'amour ! vous serez vengées !.... Joseph triomphe ; maintenant il se rit de ma furie : plus est éclatant le témoignage que l'on rend à son innocence, plus je suis couverte d'opprobre : l'Egypte entière saura que j'ai brûlé pour un esclave ! Quel Dieu l'a tiré du cachot ? Je n'ai pas même la douceur de l'avoir délivré de ses fers ; j'ai combattu ce désir qui plus d'une fois s'est élévé dans mon ame, & je ne puis plus réparer mes crimes ! Sans doute il va partir ; il va serrer les plus doux nœuds, & se vanter à Sélima de m'avoir méprisée.... Ne puis-je le suivre dans le hameau de son père, immoler Sélima à ses yeux, & le frapper ensuite du même poignard ?.... Insensée tu parles de punir, & ton châtiment s'apprête !.... Puisse-t-il trouver Sélima expirante ! ou, s'il faut qu'ils soient unis, puisse leur hymen rassembler autant d'horreurs que le mien ! Hâte-toi, mon ombre : suis ses pas, va troubler leur bonheur, sème les noirs soupçons dans leur ame ; & si malgré tes efforts ils sont heureux, vois leur union, & prolonge tes tourmens au-delà du tombeau. Puisse l'Egypte s'armer un jour contre leur race, & la poursuivre sur la terre & sur les mers ! Alors, pour la première fois, mon ombre goûtera quelque calme ».... Le poignard dont elle se frappe interrompt ces mots. Elle tombe ; son sang coule de son sein, & inonde la robe de son amant. Mais sa rage étant satisfaite, son cœur, prêt à se glacer, brûle encore des feux de l'amour : l'image de Joseph erre devant ses yeux éteints ; ses pâles lèvres prononcent le nom de Joseph ; & lorsque froide, expirante, elle ne peut plus articuler ce nom chéri, elle lui donne son dernier soupir.

Le jeune Hébreu cependant, après la pompe solemnelle de son élévation, est conduit devant le palais de Darbal, que Pharaon lui destine. Il descend du char ; il entre dans le palais ; la main de

l'art y prodiguoit les richeſſes de la nature. O incertitude des événemens ! Darbal ! lorſque dans la priſon ton orgueil inſultoit cet eſclave, euſſes-tu prevu que tu avois raſſemblé pour lui toutes ces richeſſes !

Joſeph, ne ſoupirant qu'après le repos, écarte la foule de ſes eſclaves. Tranſporté d'un cachot dans ce palais, il regarde autour de lui, comme pour voir ſi tout n'eſt pas un ſonge. Mais bientôt, ſemblables aux flots amoncelés devant leſquels on écarte une digue, les ſentimens qu'un ſpectacle tumultueux l'avoit contraint de renfermer au fond de ſon cœur, ſe précipitent au-dehors. Il ſe proſterne, & ce ſéjour retentit, pour la première fois, du nom de l'Eternel. « Grand Dieu ! dit-il, c'eſt toi, c'eſt toi qui m'as tiré du fond de ce cachot... Où ſuis-je ? au faîte des grandeurs !.... Malheureux ! je leur ai tout ſacrifié ; l'orgueil auroit-il corrompu mon ame ? S'il étoit vrai, que n'expirai-je dans la priſon !.... Mais c'eſt toi, ô mon Dieu ! qui as ordonné ces ſacrifices.... mon cœur en ſaigne encore.... je m'abandonne cependant à ta main puiſſante, qui tient le fil de mes deſtinées. Maintenant, ſi ma vertu s'eſt conſervée au ſein du malheur, ne permets pas qu'elle ſe démente au rang où tu m'as élevé ». Il s'occupe tour-à-tour de ces divers ſentimens, juſqu'à ce que les vapeurs du ſommeil ſe répandent dans ſes membres, & portent le calme dans ſon ame.

Le ſoleil avoit à peine ſurmonté l'horiſon, & Joſeph, qui ne connoiſſoit point l'indolence, ſe lève, & déjà il ſe prépare à parcourir l'Egypte, dans le deſſein de s'oppoſer au fléau qui menace cette contrée. Mais avant d'établir l'ordre dans le royaume, il veut diſſiper le trouble de ſon cœur. Il appelle un de ſes eſclaves. « Rends-toi, lui dit-il, au pays de Chanaan. A l'entrée du hameau de Jacob, eſt un agréable vallon que traverſe un clair ruiſſeau. Là tu trouveras peut-être une jeune bergère nommée *Sélima* : tu la reconnoîtras à ſes larmes. Tu lui diras que je reſpire : ne lui parle point de mes infortunes, elle a répandu aſſez de pleurs :

Il dit, & se précipitant vers la troupe des bergers : « Mes amis, leur dit-il, consacrons quelques momens à rétablir ma cabane. Quelquefois je viendrai dans ce séjour où je fus esclave, déposer les chaînes de la grandeur, adorer avec vous l'auteur de l'univers, & soupirer sous cet ombrage ».

A peine a-t-il parlé qu'ils volent vers la forêt. Les uns enlèvent les débris de la cabane, tandis que d'autres dépouillent les prairies de fleurs nouvelles, ou se chargent de rameaux, dont le feuillage naissant exhale la fraîcheur. Joseph lui-même partage ces soins : en vain les bergers s'y opposent. « L'orgueil & l'oisiveté, dit-il, seroient plus déshonorans pour moi, que les occupations au milieu desquelles je suis né, & que tôt ou tard je dois reprendre ». Mais en secret il pense encore : Pourrois-je dédaigner jamais des travaux dont Sélima est l'objet ? Animés par l'exemple de Joseph, & par le désir de lui plaire, ils élèvent en chantant la solide cabane, qui semble sortir de terre & être l'ouvrage d'un moment.

Après qu'il a donné quelques jours à l'amitié, Joseph s'arrache à ces villageois & au doux asyle de la forêt, pour parcourir l'Egypte & vaquer à des soins importans. Une barque embellie de peintures, de fleurs & de banderolles de pourpre, qui flottoient légèrement dans les airs, l'attend aux bords du Nil : un vent favorable enfloit la voile. Les bergers accompagnent Joseph jusqu'au rivage : il les embrasse, & entre dans la barque : on détache les cordages, & il part.

CHANT VI.

COMME sur l'empire des mers le mobile vaisseaux n'obéit qu'aux vents, la barque sillonnoit le Nil sans être guidée par des rames.

Bientôt se présentent aux regards de Joseph trois pyramides immenses, l'ouvrage de plusieurs générations. Sans la régularité de leur architecture, on les prendroit pour ces rochers inébranlables, qui, depuis la naissance de ce globe, touchent le Ciel, &

accablent la terre de leur poids. Le marbre dont elles ſont formées, a conſervé ſa blancheur éclatante. De nombreux hieroglyphes, premières images de la penſée humaine, les rendent vénérables.

Joſeph demande quel eſt l'auteur de ces ſuperbes monumens. On lui répond que c'eſt Hermès, l'un des Rois, & maintenant l'un des Dieux de l'Egypte. Il conſidère long-temps cette ſtructure hardie, qui, par ſa ſolidité & ſa grandeur, ſemble ſurpaſſer l'art humain ; & qui, exempte du ſort ordinaire des productions des mortels, paroît devoir échapper ſeule aux ravages du temps, & durer autant que le monde. Ne pouvant croire qu'un deſſein peu important ait enfanté de telles merveilles, il veut pénétrer dans l'enceinte d'une de ces pyramides. On l'y conduit par des routes ſouterraines & ſecrettes ; les Egyptiens lui déclarent que l'entrée leur en eſt interdite ; il ne les preſſe point de l'y ſuivre, & il ſe trouve ſeul dans une nuit profonde. Comme ces mortels intrépides, qui, pour arracher l'or à la terre s'engagent dans ſon ſein ténébreux, au péril de faire leur tombeau de cette ſource de richeſſes ; ainſi Joſeph, animé du deſir de s'inſtruire, s'égaroit dans ce ſombre dédale.

Après avoir long-temps erré, il découvre de loin une lueur foible & tremblante ; il y dirige ſes pas. Le premier objet qui frappe ſes regards eſt un cadavre embaumé, qu'éclairoit une lampe ſépulcrale prête à s'éteindre ; couvert de pourpre, une couronne ceignoit ſon front : il avoit conſervé tant de fraicheur, qu'il ſembloit être animé, & n'avoir perdu de la vie que le mouvement. Auprès du cadavre étoit un vieillard peu éloigné du trépas ; courbé par les années, ſa barbe blanchie touchoit la terre ; & à ſa maigreur on l'eût pris pour la mort qui veilloit à ſa proie. De nombreuſes momies, environnant celle qui étoient couronnée, paroiſſoit autant d'eſclaves qui attendoient ſes ordres ; un ſilence lugubre régnoit dans ce ſéjour.

« Quel es-tu, dit le vieillard alarmé, toi qui oſes pénétrer dans ce lieu redoutable. Parle : viens-tu

troubler les morts » ? L'enceinte profonde répétoit les accens de cette voix funèbre.

« Ne crains rien, répond Joſeph ; ſi c'eſt ici l'habitation des morts, je reſpecte leur cendre. Mais apprends-moi quel eſt cet appareil, & quel emploi t'arrête en cette horrible demeure » ?

Alors le vieillard levant ſur lui un œil éteint : « Le doux ſon de votre voix, dit-il, & l'humanité qu'annoncent vos traits, diſſipent mes craintes. Vous voyez le corps du dernier Roi de l'Egypte, & ceux de ſes ſerviteurs qui deſtinés à mourir en le ſervant l'ont ſuivi dans ce lieu. Je ſuis le plus infortuné ! mes compagnons ne ſont plus ; le dernier a reçu la ſépulture de mes mains : moi ſeul, dans ce ſéjour de la mort, je l'implore vainement ; & lorſqu'elle me délivrera du fardeau de la vie, nul ne me rendra les devoirs funèbres ; ma cendre périra, & je n'augmenterai point ce cortège.

Saiſi de ſurpriſe & de compaſſion, Joſeph garde le ſilence. Il porte les yeux ſur ce fantôme de Roi, décoré d'une pompe inutile, ſur ces eſclaves qui paroiſſoient encore l'adorer, & ſur ce vieillard qui pleuroit de leur avoir ſurvécu. Il eſt vivement frappé de l'orgueil inhumain de ces Monarques, qui, ayant peut-être opprimé leurs peuples, étendent leur barbarie au de-là du tombeau, & immolent, lors même qu'ils ne ſont plus, des victimes à leur ambition. Mais un autre ſentiment ſe réveille au fond de ſon cœur : ce vieillard ſur lequel il tient l'œil attaché, lui retrace l'image de ſon père ; il lui ſemble le voir prêt à rendre le dernier ſoupir, invoquant la mort, & ſe plaignant que la main d'un fils tendrement aimé ne lui ferme point la paupière. Le viſage inondé de larmes, il preſſe le vieillard de le ſuivre loin de cette demeure. « Je ne le puis, répond l'infortuné, j'expirerois dans les tourmens & dans l'infamie. Puiſque j'ai vieilli dans ce tombeau, j'y ſaurai mourir. Depuis long-temps entouré de cadavres, je ne ſuis plus fait pour les vivans, & mes yeux accoutumés aux ombres du trépas, ne ſupporteroient plus l'éclat du ſoleil... Je me flatte de toucher au terme de mes malheurs : déjà mes

pieds chancelans ne me portent plus à l'entrée de ce lieu, pour y prendre les alimens destinés à prolonger une vie misérable ; déjà mes foibles mains n'entretiennent plus cette pâle lumière ; mes jours finiront avec elle ; les ténèbres où je me verrai plongé, seront pour moi les doux avant-coureurs de la mort... bientôt on ne respirera plus dans ce tombeau ».. Il dit ; & tandis que Joseph le considère d'un œil ému, la lampe s'éteint, & le vieillard expire.

Joseph s'éloigne, pénétré d'horreur & d'attendrissement : il s'égare de nouveau dans la sombre nuit, que rend encore plus lugubre le spectacle dont il vient d'être témoin. Arrivé enfin hors de ce séjour, il s'arrête devant la pyramide, & se fait expliquer un des hiéroglyphes le plus remarquable, qui exprimoit ces paroles : « Peuples ! ce n'est point ici la demeure de la mort : du sein de cette masse qui touche les nues, je m'éleverai dans le Ciel, & là je serai votre Divinité tutélaire ». « O Rois ! s'écrie alors Joseph, la mort est donc pour vous une leçon inutile ! Par quel orgueil rampant partagez-vous les honneurs divins avec les plus vils animaux, & élevez-vous des monumens qui attestent à la fois votre grandeur & votre foiblesse ? Faut-il que vos tombeaux effacent encore vos palais ? » En finissant ces mots, il s'éloigne de ces pyramides, qui, chargées d'hiéroglyphes, ne sont elles-mêmes que le plus frappant symbole de la vanité humaine.

Il entre dans la barque & côtoie la plaine des Momies, où les morts semblent avoir été d'une espèce différente. Autant ils occupent d'espace dans ces vastes pyramides, autant leurs rangs sont serrés sous cette plaine immense : l'on y marche à chaque pas sur quelque victime de la mort, tandis que dans ces mausolées on se perd à chercher la cendre qu'ils renferment. Ici sont ensévelies des générations entières ; les mêmes places ont été souvent occupées, & les tombeaux sont engloutis dans les tombeaux : deux rangs de cadavres forment les routes étroites & nombreuses de ces lugubres souterrains, empire de la Mort. Sur ces champs déserts, on distingue de

diſtance en diſtance de baſſes pyramides, qui témoignent que l'orgeuil des Grands trouve toujours des imitateurs. Joſeph, en côtoyant cette plaine, ſuit la pente de ſon ame, & s'abandonne à une douce mélancolie.

La barque vogue, & à ces ſombres objets ſuccède tout-à-coup un ſpectacle frappant, & la merveille de l'Egypte; c'eſt le lac Méris, que creuſe dans le roc la main infatigable de l'homme, & qui féconde le Nil, en le recevant dans ſon ſein, lorſqu'il ſe répand avec trop d'abondance, ou en s'uniſſant à lui par des canaux, lorſqu'il eſt avare de ſes ordres. O Rois! vous ſemblez quelquefois les Dieux de la Nature! ce roc s'eſt changé en Océan. Au milieu du lac s'élève un palais ſuperbe, entouré d'obéliſques qui ſe peignent dans le miroir brillant des ondes: c'eſt-là que, dans les ardeurs de l'été, le Roi avec ſa Cour reſpire une délicieuſe fraîcheur: telle on repréſentoit au fond des eaux la demeure du Dieu des mers, environnée de Tritons & reſpectée des tempêtes. Cependant, ce palais & ces obéliſques, confondus dans l'éloignement avec ces mauſolées, ſont une vive image du néant de la pompe humaine, & du terme où vont ſe briſer les grandeurs.

Joſeph pourſuit ſa route, & un ſpectacle plus grand s'ouvre à ſes regards: l'Egypte, dans une perſpective immenſe, lui offre toutes ſes richeſſes. Le Nil, après avoir ſurmonté les obſtacles nombreux qui s'oppoſent à ſa courſe, ſe précipite en mugiſſant & comme courroucé, des hautes roches de l'Ethiopie; puis il roule une onde paiſible entre deux chaînes de montagnes qui bordent l'Egypte, & qui accompagnant le fleuve juſqu'à la mer, ſemblent le contraindre d'arroſer cette longue contrée. Les bords du fleuve, juſqu'au pied de ces montagnes, ſont couverts de moiſſons floriſſantes, d'un gazon épais & d'arbres fruitiers, qui, formant un jardin immenſe, préſentent, dans toute l'étendue de ce pays, leurs dons au voyageur, & le garantiſſent des feux du Soleil. Comme dans les forêts, les chênes, les ormeaux, les ſapins, & les peupliers, entrelaçant

leurs rameaux divers, croiſſent dans une douce union ſans que la main du Cultivateur les féconde; de même ici naiſſent agréablement confondus l'orange dorée, la verte olive, le jaune citron, la pêche veloutée, & la pomme reluiſante; un même arbre ſemble porter à la fois ces productions, tant les branches ſont entremêlées; l'œil eſt ébloui de la vivacité de tant de couleurs, & le parfum qu'on reſpire eſt pour l'odorat, ce qu'eſt pour le palais l'ananas délicieux, qui, dans un ſeul goût, réveille celui de tous les fruits. De place en place des palmiers & des cèdres, qui paroiſſent les aïeux de ces forêts, élèvent au-deſſus d'eux leur tête altière, & les protègent contre les rayons enflammés de l'aſtre du jour. On y diſtingue auſſi des arbres & des plantes réſervés pour ces climats; le ſycomore, tel que le plus haut chêne; le lots, qui donna l'idée de l'ambroiſie des immortels; le papyrus, qui, de ſa cime lanugineuſe, étend au loin ſes vaſtes feuilles ſur leſquelles, dans ces lieux enchantés, Orphée écrivit les premiers vers. Des oiſeaux remarquables par l'éclat de leur plumage, volent dans ces riantes forêts, tandis que tout brillans des rayons du Soleil, nagent ſur la ſurface du Nil les nombreux habitans des ondes. Au milieu de ces ſuperbes jardins, qui ne ſembloient deſtinés qu'a l'homme, errent, à demi cachés par le gazon, des troupeaux d'une beauté frappante; la nature paroît avoir eu le pinceau à la main, tant ils ſont marquetés avec ſymmétrie. Des hameaux, des villes, des temples & des pyramides, dont le Nil retrace les images, varient encore le tableau: ces monumens élevés loin des frimats, ſous un ciel toujours ſérein, conſervent leur premier luſtre, & l'Egypte, berceau des arts, en reſpecte encore les productions, & les tranſmet à la poſtérité la plus reculée. Mais des deux côtés un contraſte embellit la ſcène. Ici des rochers noirs & arides, formant mille figures monſtrueuſes, s'élèvent juſques dans les nues, les repouſſent, & briſent l'effort des vents, afin qu'un ciel calme & ſans nuage règne éternellement dans la longueur de cette contrée: là on entre-

voit, à travers la chaîne interrompue des montagnes, les vastes déserts de la sablonneuse Lybie. Frappée de tout ce spectacle, l'Egypte se persuada que les Dieux l'avoient choisie pour leur demeure. Tels encore elle peignit les champs Elisséens : on y voyoit le Léthé, comme le Nil, serpenter dans une perspective ravissante ; on y respiroit la paix & l'oubli des disgraces, & de même des rochers éternels séparoient ce séjour du Tartare.

Joseph, semblable aux habitans que l'on représentoit dans ces lieux fortunés, oublie un moment ses malheurs ; il demeure immobile de surprise, tandis que son œil erre avidement, & voudroit embrasser tout ce magnifique tableau : cependant son ame s'élève vers l'auteur de la nature. Mais au milieu de ces sentimens, il apperçoit de toutes parts des temples profanes : ici on adore le Crocodile ; à côté, l'Ihcneumon son ennemi reçoit des vœux ; là on se prosterne devant l'animal aboyant ; dans le lointain d'une vallée de la Lybie, on découvre le plus antique temple, siége de la Superstition, & du sein duquel se répandent, comme d'un gouffre qui touche aux enfers, tous les cultes impies qui couvrent la surface de la terre. Joseph s'indigne qu'environné de tant de richesses on puisse méconnoître le Créateur, & que des temples idolâtres souillent ce beau temple de la Nature, où tout invite à lui rendre des hommages.

Mais un aspect frappant appelle Joseph. En quittant Memphis, il a vû les moissons verdoyantes ; plus il approche de l'Ethiopie, plus il les voit jaunir, jusqu'à ce qu'elles soient entièrement dorées. Les forêts d'arbres fruitiers lui offrent la même image ; de loin à loin les fleurs font place aux fruits, qui d'abord étant verds se nuancent par dégrés, & brillent enfin de leurs couleurs les plus vives. Tranquille dans la barque, il jouit du spectacle d'une plaine immense, où croîtroient sous l'œil enchanté les dons que la Nature nous fait imperceptiblement ; là, tandis qu'on verroit les

les vertes moissons poindre, s'élever du fertile sein de la terre, & se courber sous le fardeau des jaunes épis; les arbres, déployant leur riante verdure, se couvriroient soudain de fleurs, & bientôt seroient chargés d'autant de fruits dont l'œil suivroit à peine l'accroissement rapide : frappante image de la Création, où l'Univers, sortant du chaos, parut en peu de temps décoré de ses productions infiniment variées.

Joseph étoit encore éloigné de l'Ethiopie, & déja l'on entendoit le bruit des cataractes : à mesure qu'il en approche, le tumulte redouble : maintenant une chaîne de rochers, qui s'élèvent en amphithéâtre jusqu'aux nues, se présentent distinctement à ses regards. Tels que plusieurs tonnerres réunis, qui, grondant avec fureur sur le sommet des Alpes, versent des torrens de soufre enflammé le long des roches fumantes, tandis que les échos prolongent le bruit épouvantable; ou tel que les sources de l'Océan, qui se roulent avec fracas dans le sein de la terre, & qui s'élançant de leurs gouffres profonds grossissent les eaux de la mer, & les élèvent au ciel, d'où elles retombent dans le centre ouvert de ce globe, & l'ébranlent jusques dans ses fondemens : tel le Nil se précipite du haut de ces rochers; l'onde écumeuse rejaillit au loin en poussière. A cet effroyable tumulte, les oiseaux fuient d'une aile tremblante, & les animaux les plus féroces courent dans leur retraite. Mais, tandis que Joseph se livre aux grandes idées que lui inspirent ces objets, un homme, à demi caché dans les nues, tombe avec ces torrens; dans l'instant il a franchi l'intervalle immense; tels on peint les pas des Immortels : le superstitieux, qui pour la première fois verroit ce spectacle, croiroit que c'est le Dieu de ce fleuve qui descend dans l'Egypte. Joseph, saisi de compassion & d'effroi, pense que ce malheureux n'est plus, lorsqu'il le voit attaché sur un radeau, suivre tranquillement le cours du Nil.

Maintenant on abat la voile, & la barque re-

traçant la route qu'elle a parcourue, descend avec le fleuve. On aborde de lieux en lieux; par-tout Joseph s'informe du produit des terres, & ordonne qu'on lui amène à Memphis la cinquième partie des moissons.

Il rentre dans cette ville aux acclamations d'un peuple qui n'ignore point que le fruit de ce voyage sera la félicité publique; mais il ne se livre point dans son palais à la mollesse. Par son ordre, on creuse des puits dans tout le royaume, & on élève aux portes de Memphis un vaste édifice, pour y recevoir le bled (1). Joseph ne se bâtit point, à l'imitation des Grands, une tombe superbe: des travaux consacrés au bonheur des hommes, voilà les monumens de sa gloire. L'Egypte passera sous d'autres maîtres; le Grec, le Romain, l'Arabe y porteront tour-à-tour leurs loix; mais tandis que ces pyramides, qui bravent le temps, n'instruiront pas la postérité de la cendre orgueilleuse qu'elles renferment, le souvenir de Joseph, du bienfaiteur de l'Egypte, vivra au milieu de tous ces peuples; ils respecteront les traces de ses travaux, & la main de la reconnoissance aura comme gravé son nom sur chaque pierre de ces ruines augustes. Amis des arts! franchissez les mers pour considérer les débris de la grandeur; mais si vos cœurs sont sensibles, allez aussi vous attendrir au milieu de ces restes plus précieux; donnez-leur le tribut de quelques larmes; il est assez de monumens de la pompe & de l'industrie humaine, il en est trop peu de la bienfaisance.

Mais pendant que l'on s'occupe à ce travail, Joseph songe à l'exécution d'un plus grand projet. Avant de rentrer dans Memphis, il a suivi le cours du Nil jusqu'à la mer. Ce fleuve qui, à son entrée dans l'Egypte, surmonte des rochers si hauts, qu'il semble se précipiter du ciel, rencontre à sa sortie de nouveaux obstacles: autant il est impétueux en descendant de l'Ethiopie, au-

(1) On en montre encore les ruines dans l'Egypte.

tant ses eaux troubles serpentent ici lentement sur le limon qu'il a rassemblé, terrein marécageux dont l'œil ne peut embrasser l'étendue : ce limon s'accroissant formeroit une digue qui arrêteroit le Nil. Joseph ne pense d'abord qu'à faciliter le cours du fleuve ; mais cette idée, comme un germe heureux, se développe & le conduit à des objets plus importans : il demeure plongé dans une méditation profonde. Tel qu'un ami vertueux des Muses, qui dans un beau soir, porte ses pas sur un côteau pour contempler la nature ; seule, elle captive d'abord son attention, mais bientôt il forme le dessein de chanter, dans des vers heureux, l'auteur de la nature, & d'inspirer la vertu aux hommes ; déjà son génie s'enflamme & produit de sublimes accords : tel Joseph qui ne songeoit qu'à favoriser le cours du Nil, enfante un projet plus vaste. Il veut, desséchant ce marais immense, ajouter un nouveau royaume à l'Egypte ; il voit dans ce dessein moins l'aggrandissement de l'Etat, qu'un secours inattendu contre la famine : un noble feu éclate dans ses regards ; déjà il lui semble que ce terrein est couvert des plus riches productions, & il jouit d'avance du bonheur qu'il va procurer aux peuples. Rempli de ces idées, il est rentré dans Memphis (1).

Il paroît devant Pharaon, & lui dit, que non-content d'établir l'ordre dans son Empire, il veut en étendre les limites. Le Roi étonné l'interrompt. « Quel est le pays, dit-il, où vous porterez le feu de la guerre » ? « La guerre ! répond Joseph, cette calamité terrible, la honte de l'homme, & qui ébranle les Etats mêmes qu'elle semble affermir ! Le meurtre souilleroit mes mains, & j'ensanglanterois les moissons, les fleurs, l'onde pure des ruisseaux, & les tranquilles cabanes ! Ah ! je reprendrois plutôt la houlette, & j'aimerois mieux être la victime de ce fléau, que d'en con-

(1) Une ancienne tradition chez les Arabes, qu'a recueilli le savant père Kircher, attribue à Joseph le desséchement de ces terres. J'en ai profité.

duire le feu dévorant. O Roi ! souffrez que je vous parle avec franchise; élevé dans les hameaux, je ne sais pas l'art de feindre, & les malheurs n'ont point amolli mon ame. Votre trône doit être semblable à un chêne, qui de son ombrage étendu embrasse tous vos peuples, & offre un asyle salutaire à vos voisins; attirez-les par la douceur de votre empire : voilà les plus solides conquêtes. Quant à moi, je veux aggrandir l'Egypte sans répandre une goutte de sang ». Alors il lui détaille l'entreprise qu'il a conçue.

Le Roi satisfait lui répond : « Je reconnois votre sagesse, & je me plais à entendre parler par votre bouche la touchante voix de l'humanité. Surpris d'abord de votre projet, je craignois que les grandeurs ne vous eussent inspiré cette ambition barbare, qui, trop souvent, fait du monde entier un théâtre de carnage. Je suis loin de vouloir élever mon trône sur des ruines ensanglantées. Allez : mes soldats sont à vous; ils obéiront à vos ordres, & exécuteront un dessein si grand & si utile ». Ainsi parla le Roi.

Joseph ne tarde point à sortir de Memphis avec un corps nombreux de troupes, armés d'instrumens propres à ses vues. Arrivés aux bords du vaste marais, ils portent au loin leurs regards incertains. Compagnons! leur dit Joseph, au lieu de combattre un ennemi, vous féconderez un fleuve ami de l'Egypte, & qui vous invite à profiter de ce terrein qu'il forme depuis tant de siècles. Je ne vous conduis pas loin de votre patrie; d'ici vous voyez les tours de Memphis, qui vous encourage à la rendre le siége d'un plus grand empire. Ces campagnes vous adoucissant les horreurs de la famine, vous paieront avec usure de tous vos travaux. Hâtez-vous donc de prévenir ce fléau redoutable ».

Il dit : semblable à des guerriers qui, à l'heure du combat, brûlent d'interrompre leur chef pour voler à l'attaque, cette troupe est impatiente d'exécuter les ordres de Joseph. Dans l'instant on commence à creuser à la fois sept canaux, qui servi-

ront de lit au fleuve répandu sur cette surface ; des digues favorisent l'ouvrage. D'abord les canaux se touchent, mais ils se séparent en approchant de la mer.

Cependant Ithuriel, qui, depuis la naissance du monde, & du moment où la source du Nil jaillit pour la première fois du sein de la terre, s'occupoit à créer une Egypte nouvelle, & envoyoit, jusqu'au bout de ce royaume, le limon fertile qui devoit l'aggrandir, féconde aujourd'hui cette noble entreprise. Il s'éleve dans les airs, parcourt toute l'Egypte, tranchit les cataractes, le pays du noir Ethiopien, & arrive en Abyssinie. Là, il ralentit la rapidité de la source ; les torrens se précipitent avec moins de fracas des rochers de l'Ethiopie ; le fleuve traverse l'Egypte plus paisiblement, & la troupe, occupée à creuser les canaux, voit avec une surprise mêlée de joie, que le Nil seconde leur travail. Encouragés, ils redoublent leurs efforts ; la présence de Joseph les anime ; tout accélère l'ouvrage ; ils touchent enfin aux bords de la mer, & à la vue de cet élément, ils sont aussi satisfaits que le nautonnier, qui, après une longue navigation, découvre la terre.

Les canaux sont finis, & attendent le fleuve qu'ils doivent porter à l'Océan. On ouvre les digues, & le Nil, abandonnant la plaine, coule dans les sept canaux. Chaque troupe, rassemblée devant le lit qu'elle a creusé, jouit de ce spectacle ; appuyés sur leurs hoyaux, ils suivent de l'œil le cours des ondes. Bientôt le fleuve, prenant les routes nouvelles qui lui sont prescrites, laisse voir à découvert les terres qu'il a formées, image de ce jour où les eaux qui couvroient la surface de ce globe, coururent, à la voix de l'Eternel, dans les gouffres qui leur étoient destinés. Les troupes detournent leurs regards du Nil, & les portent sur ces campagnes naissantes. Alexandrie ! fondée par un conquérant comme pour expier les ravages de l'Asie entière, maintenant subsiste la place, où, rivales de Memphis, s'éleveront tes superbes tours ! Grand Caire ! l'espace immense où tu ras-

ſembleras tes richeſſes, paroît ſortir en ce moment des ondes! Et toi, Pompée, déſormais exiſte l'endroit marqué pour ton tombeau!

Ces travaux étant achevés, Joſeph rentre avec ſa troupe dans Memphis. Cette conquête ne coûte aucunes larmes; le père blanchi par les années, goûte la conſolation de revoir ſon fils; la tendre épouſe, tenant entre ſes bras les heureux fruits de ſon amour, ſerre ſon époux contre ſon ſein palpitant de joie, tandis que ſes jeunes rejettons imitent ces doux tranſports.

Joſeph paroît devant le Roi; & l'ayant inſtruit du ſuccès de ſon entrepriſe: « Maintenant, dit-il, ordonnez que l'Egypte, ſurchargée d'habitans, en répande une partie dans ce terrein nouveau ».

Pénétré de reconnoiſſance, le Monarque l'embraſſe. « Bienfaiteur de l'Egypte! répond-il, vertueux conquérant! puiſſent les Rois imiter ton exemple! puiſſent-ils, au lieu d'étendre leurs ravages ſur des royaumes civiliſés, favoriſer la culture de ces contrées dont ils ſe dépouillent eux-mêmes, & qu'ils abandonnent aux bêtes féroces! Achève ton ouvrage; donne-toi-même les ordres néceſſaires, & règne ſeul ſur un pays dont tu es le Créateur ».

Auſſi-tôt Joſeph y conduit des colonies, & en fait le partage. Nées du limon du Nil, & couvertes ſi long-temps de ſes eaux, ces terres développent avec une rapidité ſurprenante les germes qui leur ſont confiés. Tandis qu'elles ſe parent de verdure, de fleurs, de riches moiſſons, d'arbres courbés ſous leurs fruits, s'élèvent les hameaux & les villes. Comme le cultivateur, qui, ayant formé un beau jardin, y porte tous les jours ſes pas, voit d'un œil ſatisfait croître les arbres que ſa main a plantés, jouit de leur premier ombrage, & environné de ſa famille naiſſante, s'attendrit à la douce idée qu'elle recueillera les fruits de ſon labeur: tel Joſeph parcourt ces riantes contrées; l'Egypte entière avec ſes richeſſes, depuis Memphis juſqu'aux cataractes du Nil, lui préſentoit un ſpectacle moins raviſſant. L'Ange, qui pré-

fide à la mer, se promène sur ces rives florissantes, il y oublie les tempêtes & les naufrages ; l'Océan respecte ces campagnes, & le Génie de l'Egypte, volant dans ces lieux, est frappé de cet aspect, & se félicite de son ouvrage. Pendant que Joseph attachoit les yeux sur un endroit remarquable par sa beauté, & qu'il réservoit pour le Roi, sans en prévoir la destination heureuse, il est transporté du murmure mélodieux causé par l'entretien des deux Anges : il ne sait si l'écho pousse des accens inconnus, si les Zéphyrs forment de sublimes accords, ou si c'est de la bouche des immortels que part cette divine harmonie. Plein de ces sons enchanteurs, il se rend aux portes de Memphis pour y rassembler les trésors des campagnes. Depuis les rochers de l'Ethiopie jusqu'aux bords de la mer, on voit une longue suite de chariots, qui tous vont déposer leurs richesses à ses pieds.

Au milieu de ces soins, se réveillent au fond de son cœur les sentimens qui en sont inséparables. Ne voyant point reparoître l'esclave qu'il envoya au hameau de son père, il se livre aux craintes les plus vives ; il croit que Jacob & Sélima ne sont plus, & qu'on n'ose l'en instruire. « O toi, s'écrie-t-il alors, qui arrêtas ici mes pas dans le temps que j'allois embrasser des personnes si chères, ou leur rendre les derniers devoirs, je n'en murmure point ; mais donne-moi la force de ne pas succomber a ma douleur » ! Souvent il se demande si Benjamin lui est aussi enlevé, son image est présente à ses yeux ; il lui semble encore voir l'amitié fraternelle sourire sur ses lèvres. Quelquefois il pense que, né comme lui de l'épouse chérie de Jacob, il a peut-être subi un sort égal au sien ; que ses frères on persécuté en lui le sang de Joseph, qu'ils l'ont éloigné du hameau paternel, & soumis au joug de l'esclavage. Enfin, tant d'alarmes sont dissipées par un soupçon qu'il repousse, & qui renaît malgré lui ; c'est que ses frères persistant à le haïr, & craignant que leurs crimes ne soient dévoilés, ont écarté son esclave des yeux de Jacob, & peut-être l'ont chargé de fers. Alors

il se reproche d'avoir fait un malheureux ; il lui donne des larmes ; il se souvient qu'il fut esclave ; quoiqu'il desire d'envoyer quelqu'autre de ses serviteurs au hameau de son père, il réprime ce desir ; & tandis que les Grands regardent comme abject le sang de leurs inférieurs, & immolent quelquefois des Nations entières à leurs passions injustes, il ne croit point que son rang & les sentimens les plus chers de la nature l'autorisent à sacrifier le moindre des mortels.

Cependant, des catastrophes publiques partageant la sensibilité de son cœur, lui dérobent en partie l'aspect de ses propres infortunes. Les magasins étoient remplis, & l'on voyoit la terre couvertes de ses dons, quand, semblable aux projets de guerre qui naissent dans les palais des Rois, tandis que le paisible Laboureur croit cultiver ses champs pour lui-même, se formoit le redoutable fléau, auquel les peuples se flattoient de ne pas toucher encore.

Un Ange, que l'Eternel envoie pour châtier les nations, descend de la voûte céleste. Il parle : la terre tremble, & l'Océan est ému. Aussi-tôt s'élèvent des déserts de Lybie des vents terribles, qui portent dans leurs flancs ténébreux la stérilité & une aride poussière ; & tandis que leur soufle brûlant desséche l'Egypte, ils écartent les nuages toujours amoncelés sur l'Abyssinie. Il se fait un combat dans les vastes champs de l'air. D'abord les vents du Midi résistent ; pressés par deux forces contraires, les nuages s'entrechoquent ; mille éclairs les embrâsent, & l'on entend gronder à la fois le tonnerre, les vents & les cataractes du Nil : le villageois voisin de l'Ethiopie, quoiqu'accoutumé au fracas des torrens, est effrayé de l'horrible tumulte. Enfin, les vents de Lybie triomphent ; les nuages reculent ; &, comme précipités dans l'abîme des mers, ils disparoissent de l'horison. Une sérénité trompeuse règne dans l'espace immense des Cieux. Le Génie de l'Egypte voit fuir avec les nuées les richesses de cet Empire : aucun voile ne lui dérobe les sphères cé-

lestes; mais ce spectacle ravissant ne peut le consoler du fléau qui se prépare. Il porte les yeux sur la source du Nil ; & au lieu qu'en ce temps; accrue des torrens du Ciel, elle doit se précipiter à gros bouillons & surpasser les montagnes, il la voit se tarir par dégrés, & couler enfin comme un ruisseau qui pousse un foible murmure, & dont un léger obstacle termineroit le cours languissant. Déjà s'est affoibli le bruit des cataractes ; elles paroissent reculées, & gronder dans le lointain; plus d'un écho se taît; enfin les torrens disparoissent, tous les échos se reposent, & dans ces lieux bruyans règne un silence profond. Les oiseaux & les bêtes féroces, que remplissoit de terreur le tumulte des eaux, sont maintenant effrayés de ce calme. Les habitans des hameaux voisins sortent épouvantés de leurs cabanes ; à l'aspect de ces rochers nuds & arides, ils reculent d'effroi; le fléau dont ils sont menacés est présent à leur pensée, & il leur semble voir la famine sous l'image d'un horrible fantôme, composé d'ossemens, descendre du haut de ces rochers, d'où couloit auparavant l'abondance.

Pendant qu'ils pressentoient ce fléau, toute l'Egypte plongée dans une heureuse ivresse, goûtoit les dernières douceurs de la fertilité. Le Nil remplissoit encore son lit, & la diminution de ses eaux étoit lente & imperceptible. Mais lorsqu'au lieu de se répandre hors de ses bords, on le vit décroître, une même consternation saisit tout le royaume. Des deux côtés, & dans toute l'étendue du fleuve, le rivage étoit bordé d'une multitude, qui, attachant sur l'onde avare un œil morne & éteint, suivoit son décroissement non retardé par les larmes. Cependant les campagnes attendent vainement les eaux qui les fertilisent ; déja ont péri les tendres fleurs ; les plantes plus robustes, baissant leurs têtes languissantes, semblent implorer le Nil, tandis que les cèdres & les palmiers, tout couverts encore de leurs feuillages, paroissent vouloir braver seuls le fléau terrible : mais enfin, semblables à ces monumens élevés par l'homme pour lui survivre, & qui apres avoir triomphé des siècles, cèdent, ainsi que la main qui les

érigea, aux ravages du temps, ces ſuperbes forêts perdent tout leur éclat; les feuilles dont elles étoient éternellement décorées, ſe fanent, tombent, & laiſſent voir à découvert un tronc mort & des rameaux arides. La terre n'eſt pas entièrement dépouillée de ſon riche gazon: les rivages en montrent encore quelque trace: mais bientôt tout eſt detruit, & la ruine eſt générale. On eût dit que des armées de ſauterelles avoient tout rongé juſqu'à la dernière racine, ou que les flammes d'un incendie dévorant avoient parcouru tout le royaume. Le Printemps & l'Automne, qui, ſe tenant par le main, régnoient dans ces beaux lieux, ſemblent les avoir abandonnés pour jamais: l'Eté, entouré de feux deſtructeurs, y établit ſon empire. Il n'eſt plus d'ombrage contre l'ardeur du Soleil: la terre eſt aride; l'haleine du Zéphyr eſt brûlante, & le Nil embrâſé n'exhale aucune fraîcheur. Le Villageois, gémiſſant & courbé, raſſemble les fruits tombés des arbres, chers & derniers dons qu'autrefois il cueilloit des rameaux floriſſans. Ce travail étant achevé, il regarde avec terreur les campagnes dévaſtées: il s'efforce à les cultiver: n'oſant plus, comme auparavant, confier le grain à la ſurface de la terre, il la déchire & la remue dans l'eſpoir de trouver plus de fertilité dans ſon ſein; il l'arroſe de ſa ſueur & de ſes larmes, & va puiſer les eaux qui autrefois s'y rendoient d'elles-mêmes. Non accoutumée à ces ſoins, ſa triſte épouſe les partage, tandis qu'heureux d'ignorer l'avenir, leurs jeunes enfans ſe jouent autour d'eux, & de leurs bras réunis dirigent foiblement le hoyau; la mère, les regarde avec un ſourire mêlé de douleur, pendant que le père attendri redouble ſon travail: mais, vains efforts! la nature refuſe les ſecours de l'art; les eaux du Nil ont perdu leur fertilité, & la ſueur de l'homme ne peut féconder la terre épuiſée; ou, ſi des ſillons s'élève quelque foible herbage, auſſi-tôt les feux du Soleil le conſument aux yeux du Laboureur. Il pleure de voir ſon eſpérance trompée, & contraint de vivre dans le déſœuvrement, il penſe d'autant plus à ſon infortune.

Tandis que la plûpart des Grands ſe tenoient en-

fermés au fond de leurs palais pour dérober à leurs yeux, &, s'il étoit possible, à leur pensée, ce funeste fléau, Joseph sort de Memphis, & se rend dans les campagnes, le théâtre le plus terrible des calamités publiques. Quel spectacle frappe ses regards! Au lieu de ce séjour fortuné où la Nature étoit prodigue de ses trésors, il voit l'uniforme aspect d'une ruine générale, l'Egypte aussi inféconde que les sables & les rochers dont elle est bordée; le Nil presque tari, & qui semble porter ses ondes dans des contrées plus heureuses; les habitans des eaux expirans au fond de son lit, l'harmonie des bois éteinte, les oiseaux béquetant les stériles campagnes, ou cherchant un vain asyle entre les branches arides; les troupeaux la tête penchée vers la terre, errans sans conducteur, & le pâle Villageois marchant en silence & d'un pas languissant. A ce spectacle, Joseph s'arrête épouvanté, & ne peut retenir ses larmes. Il rassure les peuples; il leur promet de veiller à leurs besoins. Ils en croient ses paroles & ses pleurs, gage de la sensibilité de son ame; l'espérance renaît, & se répand de hameaux en hameaux jusqu'aux bords de l'Ethiopie.

De-là Joseph se rend aux terres qu'il a desséchées. Comme le Moissonneur qui, la faulx à la main, vient recueillir les bleds qu'hier encore il vit florissans, mais pendant la nuit la grêle tranchante les a coupés jusqu'à la racine, & les vents ont enlevé jusqu'à la dernière paille; saisi d'horreur, il ne reconnoît point ses champs, & laisse tomber sa faulx inutile: ainsi Joseph est ému à l'aspect de ces ravages. Le Nil ne serpente plus dans les sept canaux; ces campagnes ont repris leur première stérilité; seulement de distance en distance on découvre des hameaux qui témoignent qu'il est des malheureux dans cette contrée.

Plusieurs d'entr'eux, rassemblés sous les arides rameaux d'un cèdre, & à l'ombre du tronc crévassé par la sécheresse, portoient le désespoir sur le front, & montroient ces campagnes & ces canaux qui étoient leur ouvrage. Le murmure alloit éclater sur leurs lèvres, quand ils apperçoivent Joseph. L'arc qui, nuancé de mille couleurs, brille dans

le ſombre nuage où gronda la foudre, ne répand pas plus de calme dans la nature & dans l'ame du Laboureur. Leurs craintes ſont diſſipées, la déſolation qui règne dans les champs, diſparoît à leurs regards, & la fertilité ſemble renaître.

Mais Joſeph ne ſe borne pas à raſſurer les peuples; il court s'oppoſer au fléau. Il ne rentre point dans ſon palais où les cris des malheureux ne ſe feroient entendre que de loin, & ſouvent même feroient interceptés. C'eſt au centre des magaſins que déſormais il habite; le lieu où ſe montre le bienfaiteur des nations, voilà ſon palais. N'ignorant pas que les Grands ſe délivrent de leurs fardeaux pour en accabler les foibles, il veut veiller lui-même à la diſtribution des biens qu'il a raſſemblés. Heureux Villageois! vous ne périrez point de famine, en voyant aux mains du riche le pain qui eſt votre ouvrage!

Putiphar avoit abandonné ſon palais, pour ſéconder les ſoins de Joſeph. Mais à qui remettre les emplois ſubalternes? Où trouver des hommes incorruptibles, dont l'avidité, ne tarit pas les ſeuls canaux de l'abondance? Joſeph a ſu ſe les former: il ne va point les chercher épars dans les villes, il les trouve au ſein d'un ſeul hameau: ce ſont ſes compagnons d'eſclavage. Du gré de Putiphar il les raſſemble aux portes de Memphis. « Chers amis! leur dit-il, j'ai partagé vos fers; vous partagerez avec moi la plus ſolide ſatisfaction d'un rang élevé, la douceur de faire des heureux. Il n'eſt plus pour vous ni prés fleuris, ni vertes forêts, ni moiſſons jauniſſantes: en vous occupant d'autres ſoins, je vous arrache à un triſte ſpectacle. Dès que la Nature vous rappellera dans les campagnes, vous obéirez à ſa voix: cependant nous vivrons réunis, & je verrai renaître ces jours où l'amitié adouciſſoit mes infortunes.

Il dit, & pleins d'ardeur ils ſe conſacre à leurs nouveaux devoirs. L'heureuſe harmonie d'une ame ſupérieure & d'un corps bien diſpoſé, ſe trouvoit entre Joſeph & ſes amis; un même eſprit dictoit & exécutoit les ordres. La Juſtice, que déjà l'on diſoit

de

de la terre, y reparoiſſoit, & ſembloit élever ſon trône en ce lieu. Le pauvre étoit ſervi comme le riche; & ſi quelquefois on voyoit pencher la balance, c'étoit en faveur du timide infortuné. Ainſi l'abondance régnoit au ſein de la famine. Les Grands ſeuls, contraints de retrancher de leur ſuperflu, ſouffroient de ce fléau, & l'on voyoit le pauvre ſatisfait & le riche mécontent, ſpectacle rare dans les calamités publiques!

Tandis que les animaux périſſoient dans les bois & dans le lit deſſéché du Nil, les oiſeaux plus heureux ſe raſſembloient en nuées autour de l'édifice où l'on diſtribuoit le bled: le grain qui tomboit à terre étoit incontinent leur proie, ils payoient Joſeph par leurs chants, ſeul plaiſir que lui offrît la Nature dépouillée de ſes charmes.

Mais le Génie de l'Egypte s'élève des ſources du Nil ſur la cîme du plus haut rocher, d'où ſon œil embraſſe tout l'Empire qu'il protège. Semblable à une tendre mère, qui voulant allaiter le fils qu'elle forma dans ſon ſein, & trouvant la ſource du lait tarie, regarde douloureuſement le fruit de ſon amour; il conſidère ce pays né du limon du Nil, fertiliſé par ſes eaux, & maintenant ravagé par la famine. Mais un aſpect conſolant ſe mêle à celui des malheurs. Il voit aux portes de Memphis comme une ſource nouvelle, d'où l'abondance coule dans toute l'Egypte: il voit Joſeph en diriger le cours; il penſe que ce mortel vertueux eſt maintenant le Génie tutélaire de ce Royaume: ſatisfait, il vole en ces lieux, & veille à ſes richeſſes.

Cependant les peuples apportent à Joſeph tout leur or: lorſqu'ils en ſont dénués, ils lui livrent leurs troupeaux; enfin ils ſe dépouillent entre ſes mains de leurs terres. Se repoſant en ſa ſageſſe & en la clémence du Roi, ils ne craignent point de perdre à jamais la propriété de leurs poſſeſſions; ils les lui remettent en dépôt, & comme un gage de leur confiance. Il les nourrit cependant eux & leur bétail, & il eſt ſur la terre une vive image de la Providence de Dieu, qui, ſeul maître & ſeul poſſeſſeur du monde, le ſoutient, le gouverne, &

accorde aux hommes la jouiſſance des biens qu'il renferme (1).

CHANT VII.

TANDIS que l'Egypte, dans l'abſence du fleuve qui la fécondoit, étoit nourrie des mains de Joſeph, la famine, comme un torrent impétueux, qui, retenu par des digues, porte d'un autre côté ſes ravages, s'étendoit hors des limites de cet Empire. Déjà l'Ange chargé de répandre ce fléau, eſt arrivé aux bords de la mer Rouge: la ſtérilité règne juſques ſur ces rives; l'Océan n'en arrête point les progrès: l'Ange, franchiſſant la Mer, touche aux fertiles plaines de l'Arabie; il frappe preſqu'au même inſtant le ciel & la terre; les nuées diſparoiſſent, & deviennent ſtériles, & la terre perd ſa fécondité; ſoudain périſſent les riches productions de l'Arabie; la Mer étonnée ne reçoit plus l'ordinaire tribut des parfums qui couvroient ſes flots, & qui, ranimant le voyageur, lui faiſoient oublier ſa patrie.

L'Ange pourſuit ſon vol redoutable, &, traçant la route que lui marqua l'Eternel, arrive dans Chanaan, au hameau de Jacob. A l'aſpect de ce ſéjour, où l'on adoroit l'Auteur de la Nature, il s'arrête, & deſireroit d'en être le Génie tutélaire: il entre ſans être apperçu, dans la cabane du vieillard, & lui voit répandre des larmes; touché de compaſſion, il eſt contraint cependant d'obéir à des décrets qu'il ne peut pénétrer. Auſſi-tôt les ſemences confiées à la terre, meurent dans ſon ſein; les ſucs nourriciers, comme autant de ſources qui ſont taries, ne s'élèvent plus dans les plantes & la cîme des arbres.

La cabane de Jacob ſe dépouille de ſon feuillage: on ne vit point s'y faner des guirlandes de fleurs, car depuis long-temps elle n'en étoit étoit plus dé-

(1) Voyez le diſcours préliminaire, où l'on juſtifie Joſeph de l'imputation odieuſe d'avoir réduit le peuple à l'eſclavage.

corée. A côté se flétrit celle que Joseph avoit construite, & qu'habitoit maintenant Sélima. Tout le hameau présente le même spectacle.

Jacob, qui depuis l'éloignement de son cher fils, a rarement quitté sa demeure, en est arraché par cette catastrophe. Appuyé sur Sélima & Benjamin, il porte ses pas languissans dans le hameau; il lève sa tête courbée, & ses yeux errent tristement sur cette scène funeste. Après avoir gardé un long silence: « Cabane d'Abraham! dit-il enfin, ton ancien éclat s'efface.... Cabane du fils qui n'est plus! tu sembles te conformer à notre tristesse, & je vois tomber ta dernière feuille... Et toi! autel! depuis qu'Abraham t'érigea, voici la première fois où tu ne recevras point les prémices de la terre... Eussai-je cru que j'aurois à pleurer d'autres infortunes, & que je descendrois avec de nouvelles douleurs dans le tombeau? Ce n'étoit donc pas assez d'avoir perdu le plus cher de mes fils: il faut encore qu'en mourant je voie périr ma famille entière »!... Puis attachant sur Sélima & Benjamin un œil attendri: « Et vous, dit-il, ma fille! mon fils! qui consolez ma vieillesse gémissante, & qui deviez me fermer la paupière... » La douleur l'empêche de poursuivre.

Sélima presse le vieillard contre son sein mouillé de larmes. « Mon père! dit-elle, si nous descendons réunis dans le tombeau, le plus ardent de mes desirs sera rempli. Tous les jours je demande au Ciel de ne vous point survivre. Accoutumée à mêler mes pleurs aux vôtres j'irois à chaque instant vous chercher dans votre cabane; &, ne vous y trouvant point, mon cœur pourroit-il supporter tant de pertes, & mes larmes suffiroient-elles à pleurer un père & un époux? Quelle pensée plus douce que celle de rejoindre ensemble cette ame vertueuse, objet continuel de nos regrets, & de partager les premiers transports de notre joie, après avoir été long-temps témoin de notre tristesse »! Ces mots, prononcés d'une voix insinuante, attendrissent le jeune Benjamin, & portent quelque consolation dans le cœur de Jacob.

Ses autres fils cependant, raſſemblés hors du hameau, conſidère leurs triſtes demeures & les campagnes dépouillées : puis ils ſe regardent avec effroi & ſans proférer une parole. Plus morne & plus pâle que tous ſes frères, Siméon ne tourne les yeux ni ſur le hameau, ni ſur les campagnes; plongé dans une ſombre rêverie, ſon œil farouche eſt attaché ſur la terre. « Remords qui me pourſuivez & la nuit & le jour! s'écrie-t-il tout-à-coup, vous êtes donc un châtiment trop foible : en voici un plus terrible; car, je n'en puis douter, ô fils de Jacob! c'eſt moi ſeul qui attire ce fléau ſur nos têtes. C'eſt moi qui vous ſéduiſis; j'ai ſeul vendu mon frère; ſans moi l'amitié, la joie, & l'abondance régneroient dans le hameau. Si j'étois ſeul l'objet de ce châtiment, je ne m'en plaindrois point : mais ce Ciel vengeur, dont j'implore vainement la foudre pour qu'il ne frappe que moi, veut aggraver ma peine; il veut que j'aie conſommé la perte de mon père, la vôtre, celle de Sélima & de toute ma famille; je dois voir expirer tous les miens, & me reconnoître l'auteur de leur trépas; je ſuis né pour détruire la poſtérité d'Abraham juſques dans ſa racine; en vain Dieu lui avoit promis une race nombreuſe; j'ai ſouillé cette race; elle doit être extirpée... C'en eſt fait, vous ne me retiendrez plus; je cours tout révéler à Jacob; je veux qu'il me puniſſe, qu'il me donne la mort, & délivre à la fois ce hameau d'un parricide, & de tous les fléaux qu'il y raſſemble ». Il dit, &, le déſeſpoir ſur le front, il ſe précipitoit loin de ſes frères.

« Demeure, s'écrie Ruben, demeure, ou nous te ſuivrons, & irons déclarer à Jacob que tous ſes fils ſont coupables. Malheureux, qui veux demander la mort, tu cours la donner à ton père »!

Siméon frémit & s'arrête, & ils rentrent triſtement dans le hameau. De loin ils apperçoivent le vénérable vieillard, appuyé ſur Sélima & Benjamin; ils voient couler ſes larmes. « N'avançons point, dit Nephtali en ſanglotant; heureuſe Sélima! heureux Benjamin! vous pouvez pleurer avec lui ». Ils demeurent immobiles. Siméon tremble : tel qu'un

assassin qui rencontre la victime qu'il frappa d'un coup mal assuré, il sent palpiter son cœur, une sueur froide l'inonde : il fait quelques pas pour se jeter aux pieds de Jacob, & se décharger du terrible fardeau de son crime ; mais soudain, comme écarté par un tourbillon impétueux, il recule d'horreur.

Cependant se répandoit en tous les lieux le bruit de la sagesse de Joseph. Entre le Ciel & ce globe vole un Ange qui publie les vertus des humains. Tandis que la Renommée mensongère est l'interprète de l'orgueil & de l'ambition, il ne fait connoitre que les vertus simples & modestes ; la seule vérité sort de sa bouche, arrive pure dans les cieux, & malgré les rumeurs des mortels, se fait quelquefois entendre sur la terre. Le plus souvent il dirige son vol loin des grandes cités, & il plane sur les humbles hameaux & les cabanes ignorées. Aujourd'hui, c'est aux portes d'une ville immense qu'il puise des récits dignes d'occuper et la terre & le ciel. Des tours de Memphis il s'élève de sphère en sphère jusqu'au trône du Dieu de l'Univers, & par-tout il publie la sagesse avec laquelle Joseph garantit l'Égypte de la famine ; ces globes innombrables, en roulant dans leurs orbes divers, retentissent à la fois du nom de Joseph ; les Intelligences céléstes suspendent leurs concerts, & prêtent l'oreille à cet hymne sublime consacrée à la vertu. De-là l'Ange descend d'un vol précipité jusques sur le hameau de Jacob. Il fait connoître la sagesse du Gouverneur de l'Egypte, sa douceur, l'ordre & l'abondance qu'il maintient dans le royaume, & la sensibilité pour le malheureux & pour le villageois.

A ce récit, Jacob est vivement ému. « Tel étoit, dit-il, le caractère de mon fils infortuné. O ma Sélima ! je veux te consoler à mon tour. Il est heureux que ce fils ne soit plus, qu'il ne soit pas témoin des calamités qui nous menacent ; jamais son ame sensible n'auroit pu supporter de tels coups, & il eût toujours été arraché des bras de son père ».

Mais le récit de l'Ange porte le trouble & l'effroi dans le cœur des enfans de Jacob : il femble que la peinture de tant de vertu foit pour eux un reproche de leur dureté barbare. « Cet homme, dit Siméon en lui-même, foulage des malheureux qui lui font étrangers, & moi j'ai immolé mon propre frère »!

Cependant Jacob fait appeller fes fils. Ils évitoient de fe rendre auprès de lui ; & chaque fois qu'il les raffembloit, ils craignoient de le trouver inftruit de leur crime : aujourd'hui qu'ils fe confidèrent comme les auteurs de ce fléau, ils redoutent encore plus la préfence de leur père. Ils entrent en tremblant dans fa cabane ; le vieillard les regarde, & ils baiffent les yeux. « Vous voyez, leur dit-il, que les calamités fondent fur cette contrée. La douleur, plus encore que la vieilleffe, m'a conduit aux portes du tombeau, & je ne chercherai point à prolonger ma trifte carrière ; en perdant mon fils, j'ai perdu un bien plus précieux que la vie. Mais Sélima refpire encore ; Benjamin voit le jour, Benjamin l'image de ce fils que je regrette, & vous, mes enfans, vous m'êtes chers. L'Égypte, quoique défolée par la famine, abonde en bled, & elle doit ces tréfors à la fageffe de fon Gouverneur : allez vous jeter à fes pieds ; préfentez-lui cet or ; il favorife, dit-on, le villageois & le malheureux ; conjurez-le d'étendre fes foins jufques fur notre hameau. Si je n'étois retenu par mon âge, fi je ne préférois de pleurer mon fils aux lieux où je l'ai vu naître, j'irois moi-même en Egypte ; je ne fais quel intérêt m'attache à cet homme, dont la Renommée parle avec complaifance. Jouiffez de l'avantage de le voir ; confidérez de près fes vertus ; que fa douceur & fa fenfibilité faffent quelque impreffion fur vos ames. Je me plains depuis long-temps de votre dureté ; vous abandonnez un père à fa trifteffe ; quoique je vous aie vu répandre des larmes, il me femble que vous ne pleurez pas affez Jofeph, & que vous n'aimez point à vous entretenir de votre frère. Allez donc : ne vous contentez pas de rapporter de l'Egypte de quoi fub-

venir à la famine ; rapportez-en des vertus : à votre retour vous me parlerez de ce ſage mortel. Afin que je ne ſois pas privé de tous mes fils, Benjamin demeurera auprès de votre père ». Il dit, & Siméon ſe félicite en ſecret de pouvoir réparer des malheurs dont il s'attribue la cauſe.

Joſeph continuoit cependant à veiller ſur l'Egypte ; il répandoit même l'abondance dans les contrées voiſines. Hélas ! tandis qu'il nourrit des Nations étrangères, il ignore que ſa famille voit devant ſes yeux la famine & la mort !

Pharaon apprenant l'ordre avec lequel ſe diſtribuoit le bled, goûte la plus vive ſatisfaction ; il fait appeller Joſeph, & ayant écarté la foule de ſes Courtiſans, il exprime en ces mots ſa reconnoiſſance : « Vertueux appui de mon trône ! Miniſtre digne de partager mon ſceptre ! comment récompenſer tes ſoins ? T'éleverai-je des ſtatues & des pyramides ? mais tu mépriſes ces honneurs qui, prodigués à lorgueil, ſont indignes de toi ; tu préfères de voir ton image vivre dans tous les cœurs, & tes actions ſont plus grandes & plus durables que les monumens les plus auguſtes. Créateur d'une partie de ce royaume, tu es le conſervateur de toute l'Egypte ; & même les races futures reſpireront par toi : tu leur donnes le jour en nourriſſant leurs pères. Ajoute à tes bienfais : dans l'impuiſſance où je ſuis de m'acquitter envers toi, c'eſt t'offrir une récompenſe digne de tes ſentimens, que t'ouvrir un nouveau moyen d'être utile à mon empire. La famine n'eſt pas la ſeule calamité qui le déſole ; un fléau plus ancien & plus étendu y multiplie tous les jours ſes ravages, c'eſt la ſuperſtition. Tes vertus m'ont déſabuſé ; tu m'as fait connoître le Dieu de la nature : ne pourrois-tu éclairer mon peuple ? Je rougis de commander à des mortels peu différens des animaux devant leſquels ils ſe proſternent ; je voudrois être le roi des hommes. Fermons les temples profanes dont la terre eſt accablée ; que les fauſſes divinités diſparoiſſent à ta voix ; &, comme il n'eſt qu'un ſeul Dieu dans l'univers, qu'il n'y ait chez les humains qu'un ſeul culte ».

Joseph garde quelque temps le ſilence : il pouſſe un ſoupir. « Que je deſirerois, dit-il, que les créatures muettes ne rendiſſent pas ſeules témoignage à l'Etre ſuprême, & que la race humaine l'adorât d'une commune voix ! Qu'il me feroit agréable de partager avec elle le privilége dont jouit ma famille; privilége flatteur, mais en même-temps douloureux pour un cœur ſenſible ! Alors, les hommes ne reconnoiſſant qu'un ſeul père, & n'étant plus ſéparés par des cultes divers, feroient autant de frères; union douce lorſqu'on ſuit le penchant de la nature ! Mais cet heureux temps n'eſt point arrivé, & vos deſſeins rencontreroient de trop grands obſtacles. L'amitié, des diſgraces communes, & la familiarité d'un commerce continuel, m'ont fait porter la lumière dans le cœur de mes compagnons d'eſclavage ; mais il eſt bien plus difficile d'éclairer une nation entière, plongée dans le gouffre de la ſuperſtition : on peut détourner le cours d'un ruiſſeau ; mais un fleuve impétueux & groſſi par les torrens, refuſe d'abandonner le lit profond qu'il s'eſt creuſé. L'Egypte eſt d'autant plus livrée à l'idolâtrie qu'elle en eſt la mère ; elle s'affermit dans ſes erreurs en les communiquant à tous les peuples. Je me rappelle ce jour où un étranger ayant tué ſans deſſein un Crocodile, ni mon autorité, ni même la vôtre ne purent réprimer une populace furieuſe ; malgré vos gardes il fut mis à mort. Dans toute l'étendue de votre royaume, n'ont-ils pas juré que s'ils ſe reſſentoient du fléau qui le ravage, ils ſe nourriroient du ſang humain plutôt que de la chair des animaux qu'ils adorent ? A quels excès ne ſe porteroient-ils donc pas, ſi nous leur enlevions toutes leurs Divinités ? La révolte & la guerre ſe joindroient à la famine, & en aggraveroient les horreurs. Les autels que nous éléverions à l'Etre ſuprême ruiſſeleroient du ſang des hommes. Non, n'employons pas la contrainte pour établir un culte qui doit partir du cœur, & imitons la Nature qui annonce l'Eternel d'une voix douce & perſuaſive. Ne croyez pas que je refuſe de ſéconder des deſſeins que depuis long-

temps j'avois moi-même formés ; mais il faut une guérison lente à une superstition si invétérée ; émondons l'arbre au lieu de l'abattre. Dieu lui-même n'a voulu d'abord appeller à sa connoissance que la famille dont je descends. Invitons, à son exemple, les plus vertueux d'entre les hommes à s'unir à notre culte ; & pour ne pas révolter inutilement les Nations, que ce culte soit enveloppé de quelques ombres mystérieuses. Que l'Egypte, qui, jusqu'à présent fut le berceau de la superstition, contienne des semences précieuses de la religion véritable ; & tandis que les peuples viendront lui demander de faux Dieux, que les sages accourent de toutes les contrées, pour s'initier dans la connoissance d'un Être suprême, jusqu'à ce que le genre humain mieux disposé, embrasse cette connoissance, & la perpétue à jamais ». Il dit, & approuvé du Roi, il exécute aussi-tôt son dessein.

On venoit d'élever à Memphis un Temple qui, par sa majesté, effaçoit tous ceux de l'Egypte, & qui, dévoué à l'idolâtrie, n'en étoit pas encore souillé : Joseph arrache ce Temple à l'erreur, & le consacre à l'Eternel. Il choisit un petit nombre d'hommes vertueux pour leur confier ce culte. Puis il va trouver Itobal. « Cher ami ! lui dit-il, tu n'es pas né dans l'esclavage ; sors de cet état. Je ne t'offre pas des grandeurs : je ne remets point entre tes mains l'épée dont s'arma ton courage : ta patrie maintenant paisible ne t'appelle point aux combats, et la guerre ne trouble pas l'Egypte ; jouis du bonheur de n'avoir pas de sang à répandre. Tu es le premier à qui j'ai fait connoître l'Auteur de la Nature ; c'est par toi que je veux éclairer les nations. Sois le chef de ceux que j'ai préposés au seul culte convenable à l'homme ; combats l'erreur & le vice ; établis l'empire de la vertu. Digne ami ! exerce la sensibilité de ton cœur ; préside à l'amitié sainte qui va unir cette société nouvelle de mortels éclairés & vertueux. Tu n'inviteras pas les hommes à acquérir des connoissances stériles ; enseigne la justice et la bienfaisance. Que les guides du genre humain ne s'égarent pas avec

lui dans les ténèbres ; forme des Rois, des Sages, des Légiſlateurs. Va, Putiphar à ma voix t'a rendu libre ; & moi, en dégageant de ſes chaînes celui qui, au péril de ſes jours, voulut m'arracher au cachot, j'ai ſatisfait à l'amitié & à la reconnoiſſance ». Il s'attendrit en achevant ces mots. Itobal tranſporté tombe aux pieds de Joſeph, qui le relève & l'embraſſe.

Suivi des hommes vertueux auxquels il préſide, Itobal des bras de Joſeph ſe rend dans le temple conſacré à l'auteur de la nature. Le Roi le premier y porte ſes pas, & s'y faiſant initier achève de s'inſtruire. Cet exemple eſt imité de Putiphar. Maintenant le temple attend les Sages de toutes les nations. Orphée ! tes chants y deviendront plus ſublimes. Lycurgue ! Pythagore ! vous puiſerez la vertu dans cette ſource ſacrée. Et toi, étonnant Socrate ! c'eſt du ſein de ce ſéjour que, de philoſophe en philoſophe, parviendra juſqu'à toi la connoiſſance d'un Dieu qui mettra dans ton ame l'héroïque fermeté, par laquelle tu te montreras ſi ſupérieur aux ennemis qui t'immoleront !

Joſeph, non content d'avoir achevé cette entrepriſe, veut encore que les pyramides, conſacrées juſqu'alors à l'orgueil & à de faux myſtères, portent des emblêmes vénérables du culte nouveau. Par-là il donne un éclat plus ſolide à ces monumens antiques. Les ſages, qui les conſidèrent, ne ſe bornent pas à en admirer l'architecture ſurprenante ; ces tombeaux leur parlent de Dieu & de l'immortalité ; ils ſont leurs livres après celui de la nature. C'eſt ainſi que Joſeph, en nourriſſant les peuples, les éclaire.

Au milieu de ces ſoins, il cherchoit quelquefois la ſolitude, pour s'y occuper des objets de ſa tendreſſe, ſeule diſtraction qu'il ſe permît. Le temps voloit d'une aîle rapide, ſans qu'il pût ſatisfaire ſes plus ardens déſirs, lorſqu'un jour, où il s'étoit fortement retracé l'image des ſiens, on lui annonce des étrangers qui veulent tenir de lui leur ſubſiſtance. Ils ſont auſſi-tôt admis. Ils entrent, &, ſe proſternant à ſes pieds, baiſſent leurs fronts vers

la terre : l'aîné d'entr'eux porte la parole. « Daignez ſecourir, dit-il, une famille infortunée, qui après avoir connu l'abondance, touche aux horreurs de la famine. Nous ſommes étrangers, & quoique nous vous apportions cet or, nous n'avons aucun droit à vos ſoins ; mais la Renommée a fait entendre juſques dans notre hameau le bruit de vos vertus, & nous n'avons pas craint d'implorer le protecteur du villageois & du malheureux ».

Aux accens de cette voix Joſeph prête l'oreille. Il regarde ces étrangers : l'un d'entr'eux captive ſon attention. Il étoit d'une pâleur frappante ; il paroiſſoit coupable d'un grand crime, & ſon œil ſombre & agité manifeſtoit le trouble de ſon ame. Joſeph reconnoît Siméon : il eſt ſaiſi d'une involontaire terreur : en même-temps il voit Nephtali, Ruben & ſes autres frères. Il demeure immobile de ſurpriſe. Son premier ſentiment eſt de leur pardonner ; il leur ouvre les bras, & ſa bouche eſt prête à prononcer leurs noms ; mais voulant connoître leurs diſpoſitions ſecrètes, il réprime, non ſans peine, ces mouvemens. Il regarde ſes frères comme pour lire au fond de leurs cœurs ; ſes yeux, en rencontrant Nephtali, s'attendriſſent, & il cherche vainement Benjamin dans leur troupe.

Eux cependant intimidés pas ſes regards, & ſaiſis du trouble qu'éprouve le crime à l'aſpect de la vertu, ils n'oſent attacher l'œil ſur lui, & attendent qu'il rompe le ſilence. « Votre père vit-il encore ! » leur dit-il d'une voix émue. « Il vit », répond Ruben. Joſeph lève vers le Ciel des yeux que la reconnoiſſance mouilloit de larmes. « Eh quoi ! reprend-il, vous l'avez tous abandonné ? qui, ſoutient ſes vieux ans » ? En prononçant ces mots, ſon émotion eſt prête à le trahir. « Sélima qu'il a adopté, dit Ruben, & Benjamin, le plus jeune de ſes fils, l'aident à porter le fardeau de la vieilleſſe ».

Alors Joſeph, ne pouvant contenir les ſentimens tumultueux de ſon cœur, ſort, & ſes pleurs ſe précipitent le long de ſes joues. « Ils reſpirent ! s'écrie-t-il, les trois objets de ma tendreſſe... ils reſpirent.. & je tarde encore à les aller rejoindre ! Partons,

repouſſons loin d'eux la famine ; c'eſt ma famille ; elle doit m'être plus chère qu'un peuple étranger ».. Il fait quelques pas, & tout-à-coup il s'arrête. « Mais quoi ! dit-il, ce peuple eſt-il étranger pour moi? Dieu ne l'a-t-il pas confié à ma vigilance ? Puis-je l'abandonner ſans ſon ordre, & laiſſerai-je mon ouvrage imparfait ?.. Mon bonheur même eſt donc entremêlé d'amertumes !.... Soumettons-nous cependant à la volonté de celui qui m'a donné tant de ſignes de ſa protection : d'ici je m'oppoſerai mieux au fléau qui ravage le hameau paternel. Mais je puis au moins adoucir un tel ſacrifice.. Sélima ! tu es trop néceſſaire au vieillard dont tu fais la conſolation & la joie ; occupes ma place auprès de lui, juſqu'à ce que je partage ces doux ſoins : mais toi, Benjamin ! viens dans mes bras ; viens m'aider à ſupporter les derniers jours d'un exil ſi funeſte ».

Il sèche ſes larmes, & rejoint les fils de Jacob, qui, l'attendant avec impatience, craignoient que leur demande ne fût rejettée. « Je vous accorde du bled, leur dit-il ; hâtez-vous de partir ; volez au ſecours de votre père... & de Sélima... Que je déſirerois de voir Jacob !.. Ce vertueux vieillard ne m'eſt point inconnu... Je puis au moins voir tous ſes enfans. J'exige que l'un d'entre vous demeure ici, juſqu'à ce que vous m'ameniez Benjamin... N'avez-vous point d'autre frère » ?.. En même-temps il attachoit ſur eux ſes regards.

A cette queſtion ils ſont troublés, & gardent le ſilence ; Siméon pâlit ; Nephtali ſoupire ; il leur ſemble à tous que cet homme puiſſant lit au fond de leur cœur. « Nous étions douze frères, dit Ruben en héſitant... mais nous ne ſavons ce que l'un d'eux eſt devenu ».

Cependant ils ſe regardoient les uns les autres, comme pour ſe demander qui d'entr'eux reſteroit dans cette terre étrangère. Alors Siméon s'adreſſant à eux d'une voix baſſe : « Le Ciel continue à nous pourſuivre, leur dit-il ; vous ſavez qui de nous eſt le plus coupable. Partez, retournez au hameau de Jacob ; je demeure ici ; tout lieu eſt égal pour moi ; par-tout mon cœur ſera déchiré de remords ». Il

dit ;

dit : ses frères l'embrassent, & lui promettent de partir à l'instant pour abréger les jours de sa captivité.

Aux regrets de Siméon, & à ces adieux, Joseph eût fait éclater les sentimens qu'il renfermoit dans son ame ; déjà sa paupière est inondée de pleurs : mais le Génie de l'Egypte qui tout à la fois est l'Ange tutélaire de Joseph, voulant, par l'ordre de l'Eternel, punir Siméon, prolonger les remords de ces frères perfides, & faire exercer la justice à l'innocence persécutée, prend Joseph par la main, & le mène à l'écart. Ses frères partent ; Siméon, triste & abattu, reste seul.

Joseph, sorti comme d'un sommeil tumultueux, veut savoir où sont les étrangers qui ont eu recours à sa protection ; on lui apprend leur départ : alors il se livre à la douleur ; il se demande s'il est bien vrai qu'il ait vu ses frères, pourquoi il ne les a point embrassés. « Ame cruelle ! s'écrie-t-il, tu connois donc la vengeance » ! Il veut au moins revoir Siméon, & il se rend à l'endroit où il l'a quitté ; mais il ne l'y trouve point, & il ignore que le Génie de l'Egypte l'a conduit au Temple consacré à l'auteur de la nature ; Temple qui sert d'asyle tout à la fois a la vertu malheureuse, & au criminel poursuivi par les remords.

Les jours s'écoulent, & Jacob, assis devant sa cabane avec Benjamin & Sélima, voit arriver ses fils : ils descendent de leurs chameaux, & déposent aux pieds du vieillard les sacs remplis de bled. Il reçoit ses enfans avec tendresse ; mais après qu'il les a tous embrassés, il tourne autour de lui des regards inquiets. « Où donc est Siméon ? dit-il ; je n'apperçois ni lui, ni ses chameaux ».

« Ne vous alarmez point, répond Ruben ; c'est à bon droit que l'on vantoit le gouverneur de l'Egypte : tandis que sa grandeur nous intimidoit, son affabilité rassuroit nos ames ; il est sensible au sort des malheureux, & la vertu l'intéresse. Nous l'avons vu s'attendrir à votre nom, & donner des larmes à nos disgraces : vous ne lui êtes point inconnu ; il s'est informé de tout ce qui vous touche, & il pa-

roît vous respecter & vous chérir. Je veux voir, a-t-il dit, tous les enfans de Jacob. La seule sévérité qu'il ait exercée envers nous, c'est de retenir Siméon jusqu'à ce que nous lui amenions Benjamin »...

Ce mot est pour Jacob un coup de foudre. « Cruels! interrompt-il, vous voulez donc me priver de tous mes enfans? J'ai perdu Joseph; mon cœur en saigne encore! je ne revois point Siméon, & vous pensez m'arracher Benjamin! Non, ne vous flattez pas que je vous le livre». En même-temps il le serroit dans ses bras.

Les fils de Jacob étoient consternés & gardoient le silence. Ruben prenant enfin la parole: « Que redoutez-vous? dit-il; le gouverneur de l'Egypte comblera Benjamin de bienfaits. J'ai deux enfans: faites-les mourir si je ne vous le ramène ».

« M'as-tu ramené Joseph? dit le vieillard courroucé? n'est-il en Egypte ni forêts, ni bêtes féroces? & crois-tu que le sang de mes petits-fils puisse me consoler de la perte de mes enfans »? Ruben n'ose lui répondre.

Ils ouvrent en silence les sacs remplis de bled, & le premier objet qu'ils apperçoivent est l'or dont les a chargé Jacob; & qu'ils ont remis entre les mains de Joseph: ils sont frappés de surprise. Mais le vieillard plongé dans une profonde rêverie, & encore occupé des périls où il croiroit exposer Benjamin en consentant à son départ, regarde cet or sans étonnement.

Tant que le bled abondoit Jacob ne songeoit point à renvoyer ses fils en Egypte: il regrettoit Siméon; mais il ne pouvoit se résoudre à se séparer de Benjamin. Comme l'oiseau, pour conserver ses chers rejettons, leur distribue libéralement une nourriture dont il se prive lui-même: ce père tendre, ne refusant rien à sa famille, & avare pour lui seul, se retranchoit souvent du nécessaire, afin de retarder ce triste départ. Cependant la famine continuoit ses ravages; le bled diminuoit, & l'abattement & l'effroi régnoient dans tout le hameau. Les fils de Jacob, résolus de périr sans se plaindre, ne l'im-

portunoient point de leurs cris : mais leurs femmes & leurs enfans erroient devant sa cabane, & leur silence exprimoit assez leurs terreurs. Le vieillard compte enfin le nombre des jours auxquels il peut nourrir sa famille, & il est effrayé de voir que dans un terme peu reculé, Sélima qui lui est chère, ce fils qu'il craint de perdre, & tous ses enfans descendront à la fois dans le tombeau : s'il tarde encore il n'est plus temps d'aller en Egypte chercher du secours contre la famine : il frémit à cette idée. Puis il se demande si Siméon n'est pas son fils : il se rappelle qu'il l'a vu pleurer la perte de Joseph, qui autrefois étoit l'objet de sa haine. Aussi-tôt il sort de sa cabane ; il en sort tout seul, & va trouver ses fils étonnés à sa vue : ses mains tremblantes sont chargés d'or, de résine, de miel & de myrrhe : il s'efforce à retenir ses larmes. « Allez, leur dit-il, vers cet homme qui arrache les fils aux pères : malgré notre disette, présentez-lui ces productions, les meilleures de cette contrée : rapportez-lui le double de l'or qu'il a rejetté ; qu'il garde mon or, & me renvoie mes enfans ! Enfin... puisqu'il le faut... prenez votre frère, & partez. Faites connoître à cet homme puissant ma situation malheureuse : dites-lui que j'ai perdu un fils que tous les jours me coûte encore des pleurs ; que le temps ne peut fermer cette plaie ; qu'en retenant Siméon il l'a envenimée ; mais que s'il me ravit Benjamin, je n'y pourrai point survivre. Apprenez-lui que Benjamin, fruit de ma vieillesse, & seul gage qui me reste d'une épouse chérie, porte tous les traits de ce fils qui n'est plus, & l'a remplacé dans mon cœur. Précipiteroit-il dans le tombeau, un vieillard qui, sur le bruit de ses vertus, le bénissoit de loin, aimoit à s'entretenir de lui, & rendoit graces au ciel d'avoir donné un tel protecteur à l'Egypte & à sa famille ? Que s'il trompe mon attente, dites-lui que, malgré mon âge, j'irai, j'irai moi-même chercher Benjamin, qu'il verra couler les pleurs d'un père, & que, s'il est inflexible, il me verra mourir à ses pieds... Ruben ! tu me l'as promis, souviens-t'en ; c'est à toi que je redemanderai ton frère : écarte

de lui jusqu'à l'apparence du péril ; qu'il soit au milieu de vous comme un dépôt sacré dont vous devez répondre ; environnez-le tous, & servez-lui de défenseurs : quand vous traverserez les forêts, prêtez l'oreille, & portez les yeux de toutes parts, afin que vous puissiez le garantir des bêtes féroces, & qu'il n'ait point le sort de Joseph. Mes fils ! je ne renouvelle pas d'anciens reproches ; mais vous n'aurez point ici de prétexte à m'alléguer ; vous ne pourrez point me dire que vous étiez éloignés, que vous n'avez pas entendu ses cris ; que je ne l'avois pas commis à vos soins : je vous l'ai confié, & si vous ne le ramenez point dans mes bras, j'atteste le Ciel que je ne toucherai pas au bled qui sera le prix de son sang... Allez ; que mon Dieu, le Dieu de mes pères, vous fasse trouver grace devant ce Seigneur, & détourne de vous tous les dangers ! Cependant je demeurerai seul, & je croirai avoir perdu tous mes fils » ! En prononçant ces paroles, il ne peut retenir ses larmes.

« Oui, dit Ruben attendri, je vous promets encore de ramener mon frère dans vos bras ; si je manque à ma promesse, je veux que voûs me regardiez comme coupable de sa mort, & que vous m'accabliez de la malédiction d'un père ». Ils lui font tous les mêmes sermens.

Jacob retourne à sa demeure : le jeune Benjamin qui l'apperçoit de loin, court à sa rencontre, & le reçoit avec les plus tendres caresses. Le vieillard ému l'embrasse sans proférer une parole, &, le tenant par la main, rentre lentement dans la cabane. Là il lui déclare qu'il doit se disposer à partir. A ces mots, un torrent de larmes coule des yeux de Sélima. « Quoi ! dit-elle, vous voulez m'arracher Benjamin ! Benjamin ! mon frère ! la vivante image de l'époux que je pleure ! Je pensois quelquefois : si je meurs avant Jacob, Benjamin soutiendra ses vieux ans ; si Jacob me précède au tombeau, du moins Benjamin me reste encore. Voulez-vous nous priver de notre appui mutuel » ? En même-temps ses regards conjuroient Benjamin de s'unir à ses prières.

Mais lui, essuyant les pleurs qui reparoissent toujours dans ses yeux, & prenant la main du vieillard & celle de Sélima : « Que je me sépare de vous à regret ! dit-il ; mais si le jeune Isaac, ainsi que me l'a conté mon père, monta docilement sur le bûcher, quoiqu'Abraham n'eût pas d'autres fils, est-il quelque péril où je ne doive m'exposer avec joie, pour vous garantir de la famine ? J'embrasserai les genoux de cet homme puissant ; je le prierai de permettre que je revienne pleurer Joseph avec vous, & je me flatte de le trouver favorable ».

« Oui, mon fils, s'écrie Jacob, ma confiance se réveille : un Ange sauva Isaac ; j'espère qu'un Ange du Seigneur conduira les pas de Benjamin ». Il dit ; mais les pleurs de Sélima couloient encore.

Le jour du départ étant arrivé, Jacob prend Benjamin des bras de Sélima éplorée : il arrose son fils de ses larmes ; il lève les yeux vers le Ciel, & implore le Dieu de ses pères : chacun se taît, & on interrompt les sanglots ; puis il remet l'enfant à Ruben. Benjamin tout en pleurs, donnant une main à l'aîné de ses frères, & l'autre à Nephtali, sort de la cabane. On l'assied sur un jeune chameau : tous les fils de Jacob l'environnent aux yeux du vieillard ; ils partent. Jacob & Sélima le suivent de l'œil, & recommandent encore à Ruben ce cher dépôt. En ce moment un triste souvenir leur retrace l'instant funeste où ils virent s'éloigner Joseph ; ils expriment ce sentiment par leurs regards, & leurs larmes coulent avec plus d'abondance.

Cependant Joseph attendoit avec une vive impatience le retour de ses frères. Comme un Nautonnier qui, après les plus terribles tempêtes, jouit d'un calme heureux, respire avec délices l'haleine des vents qui le conduisent vers sa patrie, découvre enfin les tours de sa ville natale, & tressaille de joie à l'aspect d'une épouse chérie qui vient le recevoir aux bords du rivage, il lui tend les bras ; quand tout-à-coup un affreux murmure, parti des gouffres de l'Océan, frappe son oreille, la nuit succède en un moment au jour, les vents déchirant les airs renouvellent leurs combats, le

vaiſſeau eſt précipité loin du port, & les tours ont diſparu avec le rivage & la tendre épouſe : ainſi Joſeph voit reculer l'inſtant de ſon bonheur, & quelquefois penſe être arraché pour jamais à ſa famille. Dans l'égarement de ſon ame, il porte ſes pas dans les campagnes, & appelle ſes frères à haute voix. Inquiet ſur-tout du ſort de Siméon, il redoute le déſeſpoir où il paroiſſoit livré : on lui a dit qu'il n'a pas rejoint les fils de Jacob : il ſe demande ce qu'il leur répondra quand ils viendront dégager leur promeſſe. « Malheureux ! s'écrie-t-il, as-tu auſſi enlevé un fils à ſon père » ?

Un ſoir qu'il étoit plongé dans ſes ſombres penſées, Itobal vivement ému arrive auprès de lui. « Reſpectable ami ! lui dit-il, tu m'as caché tes ſecrets ; je ne les ignore plus...... tes vertus égalent la grandeur de tes infortunes »..... Joſeph étonné lui prêtoit une oreille attentive.

« Il y a peu de temps, reprend Itobal, qu'un inconnu, pâle, agité, comme pourſuivi d'un Dieu vengeur, & portant ſur le front l'empreinte du crime & du remords qui en eſt la compagne ordinaire, entre dans le temple où je préſide : interdit & tremblant, il ne peut dire qui l'a conduit dans cette demeure ſacrée : on le mène dans une des enceintes deſtinées à ceux qui ont des déſordres à expier : après quelques jours, je l'interroge ; il ſe nomme ; c'eſt Siméon ton frère ».....

« O douce nouvelle ! interrompt Joſeph ; ami ! tu ne ſais point de quel trouble tu me délivres ; viens, guide mes pas, que j'embraſſe le malheureux Siméon »......

« Arrête, répond Itobal, & reſpecte des lois qui ſont ton ouvrage. Tu n'ignores point que le coupable qui vient ſe découvrir à nous, comme celui qui veut s'initier dans nos myſtères, ſont condamnés long-temps à la ſolitude & au ſilence. Siméon m'a dévoilé tous ſes crimes ; j'en ai frémi : il eſt livré au déſeſpoir ; mais il faut que celui qui outragea la vertu & les liens les plus ſacrés de la nature, ſoit arraché, pour quelque temps, à la ſociété des hommes ; quand il ſera plus digne

de toi, je te l'amenerai ; ton ami te rendra ton frère. Mais j'exige qu'alors même tu ne te fasses pas d'abord connoître à lui : tu sais vaincre la haine ; je te demande une plus grande victoire : saches réprimer ta tendresse, & résous ton cœur fraternel à porter la terreur dans l'ame des tiens : ce sera leur dernier châtiment. Il faut que Siméon entende plus fortement encore la voix des remords, & que tu en sois témoin : il faut que les fils de Jacob fassent un jour, par leurs vertus, la consolation de sa vieillesse ». Joseph consent, malgré lui, aux desseins d'Itobal, & il lui recommande d'adoucir le sort infortuné de Siméon.

Les heures & les jours se précipitent dans l'abîme des siècles. Enfin l'on annonce à Joseph des étrangers, qui, tout couverts encore de sueur & de poussière, demandent d'être admis en sa présence. Il ordonne qu'à l'instant ils soient introduits. Ils entrent chargés de leurs dons. A l'aspect de ses frères Joseph est transporté de joie ; ses yeux attendris s'arrêtent sur Benjamin, qui d'abord le regarde d'un œil timide, & bientôt avec un doux saisissement.

Ruben, portant de l'or d'une main, & tenant de l'autre son plus jeune frère, s'avance à la tête des fils de Jacob ; ils se prosternent tous aux pieds de Joseph, qui leur dit : « Votre père, ce bon vieillard, & Sélima vivent-ils encore » ?

« Ils vivent, répond Ruben, & mon père vous envoie, avec ces dons, le double de l'or que nous vous avions apporté ; nous ne savons par quelle erreur il s'est trouvé au haut de nos sacs : daignez nous rendre Siméon ; vous êtes obéi ; nous vous amenons le plus jeune fils de Jacob ». En même temps ils lui présentoient leurs dons.

Joseph attachant toujours les yeux sur Benjamin : « Mon fils ! dit-il d'une voix attendrie, Dieu vous soit favorable » ! Et il sort pour cacher ses pleurs. Benjamin est ému, & il se demande pourquoi il éprouve plus de tendresse que de crainte.

Mais Joseph appelle un de ses serviteurs. « Va, lui dit-il, cours vers Itobal ; dis-lui qu'il me sacrifie quelques jours, & ne retienne plus l'étran-

ger auquel je m'intéresse ; que ses frères sont arrivés, qu'ils l'attendent.... que je désire autant qu'eux de le revoir ; enfin dis-lui que s'il ne vient à mon secours, il m'est impossible d'observer les lois qu'il m'a imposées ».

Après qu'il a donné cet ordre, il rentre, & bientôt Itobal amène Siméon, qui se précipite dans les bras des fils de Jacob. Joseph, témoin de leurs transports, voudroit les partager ; c'est pour la première fois qu'il envie quelqu'avantage à ses frères ; mais les regards d'Itobal l'arrêtent, & ne lui permettent pas encore de se faire connoître.

Cependant on prépare un festin superbe : on dresse deux tables, dont l'une est occupée par Joseph & son ami, & l'autre par ses frères, qui se placent suivant leur âge. Benjamin est servi avec plus d'attention & de choix. « Ah ! leur disoit-il, si nous pouvions dissiper les frayeurs de Jacob & de Sélima, & les instruire des bontés du gouverneur de l'Egypte » !

A ces noms si chers, prononcés par la bouche de Benjamin, Joseph est ému jusqu'au fond de l'ame. Itobal lui prend la main, & tandis qu'il modère ces sentimens, il les partage. Ils prêtoient l'oreille à tous leurs discours, & promenant sur eux leurs regards attendris, il les arrêtoient avec complaisance sur le jeune Benjamin, qui, seul dans cette troupe, portoit sur son front la sérénité, douce compagne de l'innocence.

La nuit remplace le jour, & dès les premiers rayons de l'aurore la famille de Jacob, pour ne point prolonger les craintes de leur père, se dispose à partir. Joseph, par les conseils d'Itobal, donne à ses serviteurs des ordres secrets. Benjamin, en se séparant de lui, ne peut s'empêcher de répandre des larmes, &, s'il n'étoit retenu par le respect, il voleroit dans ses bras.

Les enfans de Jacob s'éloignoient de Memphis & s'avançoient dans la campagne, en s'entretenant de la réception favorable du Gouverneur de l'Egypte, & de la joie que goûteroit leur père à l'aspect de Benjamin & de tous ses fils, lorsque

Siméon s'arrête. « Non, leur dit-il, l'œil obſcurci par le déſeſpoir, non, je l'ai réſolu, je ne vous ſuivrai point au hameau de Jacob. Pouſſé, comme par une intelligence céleſte, j'ai porté mes pas dans le Temple auguſte où règne la vertu, & où j'ai trouvé, le croiriez-vous? des adorateurs de l'Eternel. J'ai voulu me délivrer du fardeau de mes crimes, & je leur ai tout révélé : je les ai vu pâlir d'horreur : ils m'ont conduit dans une demeure ſéparée, & m'ont condamné à la ſolitude & au ſilence : là, n'étant détourné par aucun objet, les remords ont déchiré ce cœur coupable. Ces hommes vertueux ont enfin eu pitié de mon ſort; tous les jours ils venoient m'entretenir & me conſoler : mais loin qu'ils aient adouci mes remords en me rappelant à la vertu, ils les ont rendus plus terribles, & je ſens que j'y ſerai en proie auſſi long-temps que je n'aurai pas réparé mon crime. Apprenez donc mon deſſein : je vais errer dans toutes les contrées juſqu'à ce que je rencontre Joſeph. Peut-être eſt-il en Egypte; mais ſi je ne l'y trouve pas, j'irai par-tout où ſont des eſclaves : il n'eſt point de forêt, il n'eſt point de vallée obſcure où mes yeux ne le cherchent, & où ma voix ne l'appelle. Que ſi j'ai le bonheur de l'appercevoir, je volerai à lui, je lui dirai : Ne t'épouvante pas, je ne viens point t'ôter la vie, laiſſe-moi prendre ici ta place, délivre-toi de ma vue odieuſe, & cours ranimer les jours languiſſans de ton père. Allez, dites à Jacob que je ne ſuis plus; qu'il eſt délivré d'un fils indigne de lui..... Ne vous oppoſez point à mon deſſein. Quoi! voudriez-vous que toute ma vie s'écoulât dans l'opprobre du crime? Et ſi Joſeph reparoiſſoit aux yeux de Jacob, ſi vous le ſerriez dans vos bras, regretteriez vous encore Siméon? & quoique je ne puſſe point partager vos careſſes, au ſein de l'eſclavage, ne me ſeroit-il pas doux de penſer que j'ai diſſipé les nuages ſombres que j'avois amaſſés ſur le hameau paternel; que le Ciel ne regarde plus d'un œil irrité la demeure d'Abraham; que j'ai comme re-

tiré mon père de la tombe où ma main l'avoit précipité ; que Sélima ne se consume plus dans les larmes ?..... Mais, non ; je ne serai point assez heureux pour retrouver Joseph ; sans doute il a succombé à la douleur & à des travaux pénibles ; il n'est plus, les remords doivent me dévorer jusqu'au tombeau : du moins aurai-je fait tout ce qui est maintenant en mon pouvoir pour réparer mon crime : du moins les gémissemens de Jacob ne troubleront plus mon ame ; du moins je n'offrirai plus à sa vue l'exécrable meurtrier de son fils : je m'arrache à l'autel sacré, aux tombes vénérables que j'ai souillées par ma présence. Funeste plaine de Dothaïm ! vous étiez trop près de moi ; chaque fois que mes yeux se portoient sur les collines qui vous entourent, une sueur froide inondoit mon corps, & il me sembloit que la terre se déroboit sous mes pieds. Fils de Jacob ! recevez mes derniers embrassemens ; ne versez point de pleurs : j'ai trahi la nature & l'amitié fraternelle ; je ne suis pas digne d'avoir un père ni des freres. Peut-être le ciel terminera bientôt ma fatale existence ; peut-être qu'un rocher, en m'écrasant, me dérobera aux yeux des humains, & me servira de tombeau ; ou qu'un fleuve m'engloutissant dans ses ondes, m'entraînera loin des villes & des hameaux, & vomira mon cadavre sur des rives inhabitées ».

Etonnés & attendris du dessein de Siméon, ils étoient partagés entre la douleur de le perdre & l'espérance de revoir Joseph ; mais on voyoit dans les yeux de Benjamin que cette douce espérance l'emportoit en lui sur la douleur. « J'atteste le Ciel, dit-il à Siméon, que je ne te hais point depuis que je connois tes remords ; mais je le vois, tu ne saurois être heureux, si tu ne retrouves Joseph, & tu n'ignores point qu'avec lui le bonheur a disparu de nos cabanes. Je ne combats donc point ta vertu. Va, suis ces généreux sentimens ; si je ne craignois d'augmenter le désespoir de Jacob, j'accompagnerois tes pas. Puisse le Dieu qui t'inspire, être ton guide, & te con-

duire en préfence de Jofeph ! Mais ne crois point que l'infortuné te charge de fes fers ; il périroit plutôt dans l'efclavage. Cours le racheter de tout notre or, & ramène-le toi-même au hameau paternel. Que fi tes recherches font vaines, reviens au milieu de nous, afin que nous ne perdions pas deux frères ».

Siméon reçoit cet or ; & tandis que tous pouffoient des fanglots, il les embraffe en gardant un morne filence. A peine il s'étoit arraché d'entre leurs bras, & s'éloignoit d'eux à pas lents, qu'un des ferviteurs de Jofeph accourt hors d'haleine. « Arrête, crie-t-il à Siméon, & vous tous demeurez. Pourquoi, rendant le mal pour le bien, emportez-vous la coupe de mon maître ? »

A ces mots ils font tous faifis de furprife, & leurs larmes ceffent de couler. Ruben s'avançant avec indignation : « Faites mourir, dit-il, celui d'entre nous qui aura la coupe ». Auffi-tôt ils déchargent leurs facs : mais à peine a-t-on ouvert celui de Benjamin, que la coupe frappe tous leurs regards. Ils pâliffent, pouffent un cri d'effroi, & déchirent leurs vêtemens. Le ferviteur de Jofeph leur ordonne de le fuivre devant fon maître.

Arrivés en fa préfence, ils fe précipitent tous à fes pieds ; leurs fronts touchent la terre arrofée de leurs larmes. « Nous fommes innocens, s'écrient-ils..... mais, comment nous juftifier ?.... Dieu nous punit, fans doute, d'un autre crime.... nous fommes tous vos efclaves ».

Jofeph, auffi ému qu'un tendre père contraint de châtier fes enfans, alloit fe déclarer ; mais retenu par Itobal, préfent à cette fcène : « Non, leur dit-il avec une fermeté apparente, non, celui qui avoit la coupe fera mon efclave ; & vous, retournez en paix vers votre père ».

Ruben frémit à ces paroles : il lève vers Jofeph un œil chargé de douleur ; il étouffe fes fanglots. « Je vous implore, dit-il, au nom d'un père moins vénérable encore par fon âge que par fes malheurs..... En me confiant ce dernier gage

de ſon amour, il me dit : Fais connoître à cet homme puiſſant mes infortunes ; apprends-lui que j'ai perdu un fils qui tous les jours me coûte encore des larmes, un fils dont Benjamin porte tous les traits, & qu'il a remplacé dans mon cœur. S'il me le ravit, malgré le poids des années, j'irai moi-même en Egypte, & il me verra mourir à ſes pieds. Ah ! ſi vous aviez été témoin de ſes combats & de ſa douleur, lorſqu'il fallut s'arracher à ce cher fils ; ſi vous aviez vu couler les pleurs de l'inconſolable Sélima, qui aime en lui l'image de l'époux qu'elle regrette, vous n'euſſiez pu réſiſter à ce ſpectacle attendriſſant ! Et nous, voulez-vous nous enlever ce frère ?..... ne ſommes-nous point aſſez malheureux d'avoir perdu Joſeph ?..... des barbares l'ont ravi au hameau paternel..... le ciel ſait que nos regrets ſont ſincères ; nous le rendrions à Jacob au prix de notre ſang..... peut-être qu'il eſt eſclave..... faudra-t-il que Benjamin ait le même ſort ! Après cela, vous parlerai-je de moi ? J'ai répondu pour ce fils ſi cher : ſi je ne le ramène dans les bras du vieillard, je me ſuis ſoumis à ſa malédiction. J'ai une épouſe que j'aime ; j'ai des enfans que je voyois croître avec tranſport ; & Jacob qui touche au tombeau, demandera la main de l'aîné de ſes fils pour lui fermer la paupière : mais arrachez-moi à mon épouſe, à mes enfans, à mon père, à toute ma famille, & retenez-moi pour eſclave à la place de Benjamin : je ne puis entendre la malédiction de Jacob.... Si vous avez un père, ſi vous connoiſſez les liens de l'amitié fraternelle... Vous répandez des pleurs, & je vois reparoître ſur votre front la douce humanité qui fait votre caractère ».

Il dit ; & le jeune Benjamin prenant la parole : « Mon frère ! dit-il à Ruben, je ne ſouffrirai point que tu me ſois ſacrifié. Je ne ſuis point coupable ; mais puiſque le Ciel a fait tomber ſur moi ſeul cette infortune, je dois ſeul la ſubir. » Puis s'adreſſant à Joſeph : « Je ne vous demande pas, dit-il, mon entière liberté ; mais me refuſeriez-vous la grace que j'implore ? Pour ménager la vieilleſſe de mon père,

père, daignez consentir à mon départ : hélas ! sa tristesse le conduira bientôt au tombeau : je n'aggraverai pas sa douleur, & ne l'instruirai point de ma destinée : m'oubliant moi-même, je pleurerai avec lui ce frère dont la mémoire m'est si précieuse ; mais dès que Jacob ne sera plus, & que j'aurai arrosé sa tombe de mes larmes, j'atteste le Maître du ciel & de la terre, que je reviens ici vous servir d'esclave. Sans doute il me sera douloureux de me séparer de Sélima & de mes frères ; mais je ne vous quittois point sans regret, & votre rigueur même n'a pu étouffer le sentiment qui m'entraînoit vers vous ». Il prononce ces mots en répandant des larmes, & avec une douce ingénuité.

Joseph, pénétré de tant de vertus, se reproche d'affliger l'innocence ; cette pensée déchire son cœur. Il ne peut plus résister au mouvement qui le pousse dans les bras de Benjamin ; & il s'avançoit vers lui, lorsque Siméon se levant de la poussière où il étoit prosterné, se précipite vers Joseph ; son œil égaré ne verse point de pleurs ; tout son maintien annonce le plus profond désespoir, & il semble entraîné par une furie au tribunal de son juge. « Le voici, s'écrie-t-il, en se frappant le sein, le voici, ce cruel, ce cœur atroce qui a vendu son frère ; pourquoi chercher une autre victime ? Je les séduisis, je leur attirai toutes ces disgraces : ne punissez donc que moi seul ; délivrez Jacob d'un fils qui est son opprobre : j'ai trahi Joseph, que je sauve Benjamin : qu'ils partent, & que je sois esclave, si je n'en suis pas indigne depuis que Joseph, la vertu même, languit dans les fers ».

Il dit, & Joseph ne peut plus combattre l'amitié fraternelle : ses yeux rencontrent ceux d'Itobal qu'il voit vivement attendri : alors, comme un torrent qui ne retient plus aucune digue, se précipitent ses larmes ; du fond de ses entrailles émues il pousse un cri qui étonne tous ses frères : il s'élance dans les bras de Siméon, & s'écrie : « Je suis Joseph ». A ce mot, ils demeurent tous immobiles : ils lèvent sur lui leurs regards, &, l'ayant reconnu, ils veulent faire éclater leur joie,

lorſqu'une terreur ſubite glace ces tranſports. Le ſeul Benjamin pouſſe un cri d'allégreſſe. Siméon friſſonne dans les bras de Joſeph : il ſe débat, s'arrache à des careſſes dont il ſe ſent indigne, & tombe à ſes pieds. Joſeph le relève. « Je ſuis votre frère, leur dit-il ; Ruben ! Nephtali, & vous tous, levez-vous ; approchez, je vous pardonne. Dieu a permis ces infortunes, afin que je puiſſe veiller ſur l'Egypte & ſur le hameau paternel : je ſuis trop heureux, je goûte la douceur de conſerver vos jours ! ... Siméon ! pourquoi te refuſer aux témoignages de ma tendreſſe ? le ſeul ſoupçon de tes remords me faiſoit tout oublier ; ne crains pas d'embraſſer ton frère ».

Alors Siméon, dont l'œil n'avoit fait éclater que le ſombre feu du déſeſpoir, verſe un ruiſſeau de larmes : il n'oſe encore attacher ſur Joſeph ſes regards, mais il le ſerre contre ſon ſein palpitant. Tous les fils de Jacob s'avancent & environnent les deux frères. Benjamin prend une main de Joſeph, & l'arroſe de ſes pleurs. Joſeph quitte alors Siméon, & ſe livre à l'impatient Benjamin : long-temps entrelacés dans les bras l'un de l'autre, nul remords ne troubloit leurs tendres careſſes. Enfin, Joſeph embraſſe tous ſes frères ; il pleure ſur chacun deux : on entendoit à la fois les cris de la joie & les ſanglots de la douleur, mêlés au doux nom de frère que répétoient toutes leurs bouches.

Ces accens pénètrent hors de ces murs. Putiphar & tous les amis de Joſeph accourent à cette ſcène attendriſſante, & leurs larmes coulent avec celles de ſes frères : Benjamin ſur-tout captivoit leurs regards. Les fils de Jacob, dans la vivacité de leurs ſentimens, ne s'apperçoivent point qu'ils ſont entourés de ſpectateurs. De temps en temps la voix du remords ſort du ſein des plus douces effuſions de l'amitié, & trouble les embraſſemens ; Siméon ſe frappe la poitrine, & chacun ſe reproche la part qu'il eut à leur crime commun. Mais Joſeph les regarde d'un œil attendri : ils entendent ce langage, ſuſpendent les reproches, & dévorent leurs pleurs.

CHANT VIII.

La nuit, qui, en amenant les ténèbres, ouvre à nos regards le ſpectacle pompeux de l'univers, régnoit ſur la ſurface de la terre, & la lune paiſible, environnée de ſa majeſté touchante, gravisſoit lentement vers les cieux ; les fils de Jacob étoient plongés dans le repos ; Joſeph & Benjamin ſeuls veilloient encore. Se tenant par la main, & cherchant un endroit ſolitaire, ils portoient leurs pas dans la campagne ; goûtoient, après les transports les plus vifs, un calme agréable ; & leurs ames, ſans l'interprête du diſcours, s'expliquoient par le langage muet de l'amitié, langage ſemblable à celui des intelligences céleſtes : le ſilence de la nuit favoriſoit ces ſentimens.

Joſeph prenant enfin la parole : « Mon cher Benjamin, lui dit-il, je ſuis inſtruit de ce qui me touche le plus ; Jacob & Sélima n'ont pas ſuccombé à la douleur ; mes frères, livrés aux regrets les plus amers, n'ont point écarté l'eſclave que j'avois envoyé au hameau paternel ; ce malheureux a ſans doute péri dans la route : mais ce qui arriva dans ton enfance, peut-être tu l'ignores, ou tu n'en conſerves qu'un foible ſouvenir. Tu m'entends, je voudrois ſavoir comment mon père & celle qui m'étoit deſtiné pour épouſe, apprirent leur infortune ; je tremble que Jacob n'ait reconnu que ſes fils ſont criminels. Sur tous ces objets, il eût été cruel d'interroger mes frères ; je n'ai pas même voulu, en préſence de Siméon, prononcer trop ſouvent le nom de Sélima ; mais il échappoit malgré moi de mes lèvres. C'eſt à toi que je m'adreſſe ; ton cœur eſt innocent, tu n'euſſes jamais trahi l'amitié fraternelle, & tu peux parler du crime ſans rougir. La nuit s'avance, & le calme qui règne autour de nous, invite au ſommeil ; mais ſa vapeur eſt moins douce qu'un entretien qui roule ſur des perſonnes ſi chéries ».

« Je puis te ſatisfaire, répond Benjamin ; le ſouvenir de ces temps malheureux eſt gravé dans

ma mémoire, & ce que je n'ai point vu, je le sais de Nephtali; Nephtali m'a plus d'une fois conté cette histoire touchante ».

Alors ils s'asseyent sur un côteau : tout ce qui les entoure est conforme à ce sujet lugubre ; la nature, dépouillée de ses charmes, semble être en deuil; les hauts cèdres, privés de leurs feuillages, obscurcissent le ciel de leurs rameaux noirs & immobiles, & l'éclat de la lune est affoibli par de sombres nuages. Joseph prête l'oreille; & tandis que les astres roulent en silence, Benjamin lui dit avec une simplicité naïve :

« Si j'eusse dû faire ce récit avant de t'avoir retrouvé, la douleur m'eût étouffé la voix, & ne m'eût pas permis de suivre le fil de ces tristes événemens; aujourd'hui même je serai souvent interrompu par mes sanglots. Combien de fois ne me suis-je pas demandé s'il étoit bien vrai que je fusse le frère de tes persécuteurs? A Dieu ne plaise que je veuille aggraver leur crime! j'imiterois mal ta bonté généreuse; mais comment puis-je sans frémir, parler des effets de leur haine?

Je remonte jusqu'à ce moment funeste où les Madianites cruels, t'arrachant des bras de Nephtali, t'avoient emmené... Quelques heures s'étant écoulées, Ruben, qui s'étoit écarté, rejoint ses frères. Comme un lion, qui, après avoir déchiré sa proie, conserve long-temps sa rage, & pousse d'affreux rugissemens, Siméon étoit encore agité par la fureur; son œil étincelant, sa couleur tantôt pâle, tantôt animée, sa respiration forte, ses traits, ses mouvemens, sa démarche égarée, tout en lui manifestoit le courroux & la vengeance; les mêmes sentimens, quoiqu'en un dégré inférieur, éclatoient dans les autres fils de Jacob; le seul Nephtali versoit des larmes. Ruben étonné leur demande le sujet de ce trouble, & en même-temps il court à la citerne; ne t'y trouvant plus il se déchire les vêtemens. Alors Nephtali lui apprend ton sort. Ruben, quoiqu'il ne t'aimât point, n'en vouloit pas à ta liberté, ni à ta vie; mais s'occupant encore plus de ses propres intérêts que de la perte d'un tel frère :

« Malheureux ! s'écrie-t-il, que deviendrai-je ? c'est à l'aîné de ses fils que Jacob redemandera Joseph ». Aussi-tôt il emploie la prière & la menace, pour savoir quelle route on t'a fait prendre. Siméon, d'autant plus irrité qu'on le condamne, empêche tous ses frères de l'en instruire, & Nephtali, qu'il avoit conduit à l'écart, l'ignoroit. Mais Ruben s'éloigne d'eux pour suivre ta trace, & Nephtali s'échappe & le joint. Ils consument plusieurs jours dans une vaine recherche, & reviennent couverts de sueur & de poussière.

Alors Ruben s'adressant à Siméon : « Je le vois, dit-il, la douleur que tu lis dans mes yeux te remplit de joie ; tu t'applaudis de la réussite de ton crime ; mais j'ai trop long-temps écouté tes fureurs ; je retourne au hameau paternel ; vois si tu veux me suivre ; quelque châtiment qui m'y soit réservé, je ne puis me résoudre d'abandonner le vieillard ». Le foible Nephtali, se voyant appuyé, dit qu'il accompagnera Ruben. Les autres fils de Jacob déclarent qu'ils n'ont point voulu s'exiler à jamais de leur séjour natal. Siméon frémit de courroux ; mais craignant que si seul il ne paroît point aux yeux de Jacob, on ne soupçonne son crime, il céde aux désirs de ses frères, & ils prennent tous la route de notre hameau.

L'étranger que tu avois rencontré de nuit dans la forêt, étoit venu de ta part dire à Jacob que tes frères étant à Dothaïm, ton retour seroit retardé d'une journée : ce retard avoit arraché des soupirs du cœur de mon père & de Sélima. Au jour marqué pour ton arrivée, nous allons tous trois à ta rencontre ; mais, comme s'ils avoient de noirs pressentimens, Sélima & Jacob s'avançoient en gardant un morne silence. Le soir arrive, & tu ne parois point : tournant l'un sur l'autre leurs regards incertains, ils n'osoient s'expliquer leurs craintes ; je cherchois à les dissiper par mes caresses enfantines ; mais, pour la première fois, je les y trouvai insensibles. Enfin les ombres de la nuit les contraignirent à rentrer dans le hameau. Placé au milieu d'eux, je leur donne la main, & nous marchons dans les ténèbres :

j'entendois les ſanglots de Sélima & les ſoupirs de Jacob, & moi-même attendri, des larmes couloient de mes yeux. Nous arrivons dans la cabane; Jacob veut conſoler Sélima, mais la parole expire ſur ſes lèvres. Ils s'efforcent vainement à renfermer leur trouble au fond de leurs cœurs. De temps en temps mon père s'écrioit : « Quoi! mon fils ne vient point! n'écouteroit-il que la tendreſſe fraternelle, & ne craindroit-il pas d'affliger un père ?... peut-être qu'en traverſant de nuit cette forêt, des animaux féroces.... grand Dieu! j'en frémis, puiſſes-tu rendre vain ce noir préſage, qui s'élève en mon cœur!... mais quoi! mon fils ne vient point!... je ne vois paroître aucun de mes fils »! De ſon côté, Sélima laiſſoit plus d'une fois éclater l'agitation de ſon ame. Nous paſſons ainſi toute cette nuit ſans fermer la paupière.

A peine ſe montroient les premiers rayons du jour, que tous trois nous étions hors de la cabane, pleins d'impatience & l'œil tourné vers l'endroit où tu devois paroître : les femmes & les enfans de mes frères, animés de la même impatience, erroient triſtement dans le hameau, & venoient demander à Jacob leurs époux, leurs pères & Joſeph....

Cependant mes frères s'avançoient vers le hameau d'un pas lent, & dans un farouche ſilence. Ruben gémiſſoit; Nephtali pouſſoit des ſanglots; Siméon, irrité de leur triſteſſe, leur lançoit des regards menaçans. Mais lorſqu'ils ſont arrivés au pied de la colline ſur laquelle s'étend notre hameau, & que la cabane de Jacob, qui domine ſur les autres cabanes, a frappé leurs yeux, ils s'arrêtent à la fois, ils pâliſſent, & un frémiſſement parcourt tous leurs membres. Siméon même pâlit & tremble malgré lui; il ſemble que du haut de la colline l'Eternel leur parle par la voix du tonnerre. Après qu'ils ont gardé un long ſilence : « Vous le voyez, leur dit Ruben, nous ne pouvons ſoutenir l'aſpect de la cabane de Jacob : que ſera-ce quand nous l'appercevrons lui-même ? que lui dirons-nous ? que lui répondrons-nous, lorſqu'il nous demandera Joſeph ? » Ces queſtions augmentent leur trouble & leur effroi.

Mais Siméon, voulant diſſiper ſa propre terreur & celle de ſes frères : « Nous avons, leur dit-il, gardé la robe de Joſeph : ne pouvons-nous la préſenter toute enſanglantée à mon père, afin de lui perſuader qu'une bête féroce a dévorée ſon fils ? » Ils acquieſcent tous à ce deſſein, & leur agitation ſemble calmée ; le ſeul Nephtali continuoit à regarder, d'un œil mouillé de pleurs la cabane de Jacob.

Auſſi-tôt Siméon prend la robe, l'étend à terre, arrache un jeune chevreau à la mère qui l'allaitoit; en vain elle accourt alarmée; il frappe le chevreau, & le ſang ruiſſelle ſur ta robe. Ainſi cet innocent animal, au lieu d'être immolé ſur l'autel du Dieu de l'univers, pour célébrer la naiſſance d'un fils ou quelqu'autre événement fortuné, fut victime d'une main criminelle, & périt à l'occaſion de la perte d'un frère !

Ta robe étant enſanglantée, ils débattent entr'eux qui la préſentera à Jacob. Siméon veut que le ſort en décide; mais Ruben s'y oppoſe hautement. « Que celui, dit-il, qui commença cette trame, achève ſon ouvrage ». Nephtali friſſonne d'horreur à la ſeule idée d'un tel miniſtère. « Eh bien, dit Siméon, d'une voix déſeſpérée, c'eſt moi qui porterai cette robe à Jacob ». En même-temps il la montre à ſes frères dans ſes mains toutes dégoutantes de ſang, & il s'éloigne d'un pas rapide. Cette dépouille ſanglante, cette démarche précipitée, cet air égaré, & cette livide pâleur qu'à l'inſtant du crime le remord imprime ſur le front à l'inſu du coupable, l'euſſent fait prendre pour un meurtrier, & peut-être Jacob l'eût accuſé d'avoir répandu le ſang de Joſeph : mais tout-à-coup Siméon s'arrête; on voit qu'il éprouve de violens combats : pluſieurs fois il frappe du pieds la terre; enfin il revient ſur ſes pas, plus pâle & plus ſombre qu'auparavant; il paſſe devant ſes frères ſans tourner ſur eux ſes regards, & s'adreſſant au gardien de ſon troupeau : « Va, lui dit-il, porte cette robe à Jacob ». Le berger la reçoit, & s'avance vers le hameau.

Cependant Jacob ne pouvant plus ſupporter l'a-

gitation de ſon ame : « Je prendrai, dit-il, dans mes bras le ſeul fils qui me reſte, & j'irai chercher Joſeph & tous mes enfans. Sans doute il leur eſt arrivé quelqu'infortune accablante ; ou ſi la tendreſſe qu'ils me portoient s'eſt affoiblie, peut-être la préſence de leur père la réveillera dans leurs cœurs ». En diſant ces mots, il ſort de la cabane, à l'entrée de laquelle nous attendoient deux chameaux. Prête à l'accompagner, Sélima éplorée ſuivoit ſes pas, lorſque, dans l'éloignement, ils apperçoivent un jeune berger. D'abord un rayon de joie diſſipe leur terreur, & ils ſe flattent que c'eſt toi. Mais ſoudain Sélima jette un cri, & tombe preſque ſans vie aux pieds du vieillard, qui, ſaiſi d'étonnement & d'effroi, veut la ſecourir, lorſque voyant lui-même ta robe enſanglantée, il abandonne Sélima, ſe précipite vers le berger, & de ſes bras tremblans ſaiſit cette triſte dépouille : le berger attendri ne peut lui adreſſer la parole. « Grand Dieu ! s'écrie mon père, mon fils n'eſt plus.... mes préſages ſont accomplis.... une bête féroce ».... En même-temps une pâleur mortelle couvre ſon front ; il chancelle ; le berger le ſoutient. Les femmes & les enfans de mes frères accourent, & attachant l'œil ſur ta robe & ſur le vieillard, jettent des cris douloureux. Pour moi, égaré, je courois de Jacob à Sélima, & de Sélima à Jacob ».....

Ici Benjamin eſt interrompu par ſes ſanglots & par ceux de Joſeph : les deux frères s'embraſſent ; & après avoir long-temps mêlé leurs pleurs, Benjamin reprends ainſi la parole :

« Comme les fils de Jacob touchent à l'entrée du hameau, leurs cœurs palpitent. Ils s'avancent lentement, & paſſent devant leurs cabanes : par-tout règne la ſolitude & une tranquillité funeſte : il ſemble à leurs ames coupables que leur crime ſoit dévoilé, & que leurs épouſes & leurs enfans fuient loin d'eux avec horreur. Siméon, qui ſuivoit ſes frères malgré lui, marchoit derrière eux, & à quelque diſtance.

Bientôt ils voient leurs femmes & leurs enfans raſſemblés devant la cabane de Jacob. Ils y portent

leurs pas : Ruben & Nephtali, se faisant jour à travers cette troupe, approchent du vieillard ; mes autres frères plus coupable se confondent dans cette famille désolée ; ils tremblent devant leur père, & n'osent attacher sur lui leurs regards. Mais Siméon se tient éloigné de cette redoutable enceinte.

Jacob cependant, après avoir été long-temps comme anéanti par la douleur, ouvre les yeux ; il se voit entouré par toute sa famille ; il regarde Nephtali, Ruben & ses autres fils ; dans l'égarement où il est encore, il cherche Joseph au milieu d'eux ; il le demande : « Hé quoi ! dit-il, tous mes enfans sont rentrés au hameau, & toi, qui devois les devancer, toi qui toujours t'empresses à satisfaire ma tendresse, je ne te serre pas encore dans mes bras »!... Nous gardions le silence, quand tout-à-coup le vieillard portant l'œil sur ta robe sanglante, s'interrompt lui-même par ses gémissemens & ses cris, déchire ses vêtemens, & se couvre de cendre. A ces mots lamentables, Sélima qui jusqu'alors avoit été presqu'inanimée, r'ouvre les yeux à la lumière ; elle se précipite sur cette fatale dépouille ; nous nous en saisissons tous trois ; nous l'inondons de nos pleurs, nos mains sont teintes de sang ; nous en frissonnons ; nos sanglots seuls se font entendre, & la troupe qui nous environne, uniquement occupée de ce touchant spectacle, demeure muette de saisissement....

Mais la famille de Jacob, après avoir long-temps respecté son désespoir, veut enfin le consoler. Les femmes de tes frères s'avancent & lui adressent la parole. « Cessez, leur répond-il, de retenir ma douleur ; envieroit-on à Joseph jusqu'à mes larmes ? Joignez plutôt vos regrets aux miens ; il vous chérissoit tous ; & quoiqu'il fut jeune encore, si la mort m'eût enlevé, il vous auroit servi de père... Et moi, que n'ai-je pas perdu en lui ! mon fils n'est plus !.. Grand Dieu ! voulois-tu frapper mon cœur par l'endroit le plus sensible ?.. Il aimoit la vertu ; il l'embellissoit ; je lui avois transmis la sagesse d'Abraham & d'Isaac ; il étoit l'honneur de mes cheveux blancs, la consolation & l'appui de ma vieillesse ; il répandoit une nouvelle aurore sur mes der-

niers jours; feul il me confoloit de la froideur de mes autres enfans, & réuniffoit en fon cœur toute la tendreffe que j'avois droit d'attendre de fes frères... Epoufe chérie! dont peut-être les cendres fe troublent en ce moment funefte, il étoit ta vive image... & je ne le regretterois point? Si je ne le pleurois pas, ces rochers lui donneroient des larmes. Je le pleurerai jufqu'à ce que je defcende vers lui dans le tombeau ». Telles étoient fes plaintes. Mais regardant tout-à-coup mes frères, le courroux s'allume dans fes yeux. « Fils cruels! s'écrie-t-il, voilà donc la joie que devoit m'apporter votre retour! c'eft pour vous ramener au hameau, que Jofeph s'eft facrifié: fi vous n'euffiez point abandonné votre père, Jofeph vivroit encore; c'eft vous, c'eft vous qui l'avez arraché de mon fein, & qui êtes coupables de fon trépas ». Ils pâliffent à ces reproches.

Sélima, au milieu de fes cris, proféroit ces paroles entre-coupées. « Grand Dieu!... prête à ferrer les plus doux liens!.. le jour de mon hymen!.. Vêtement! que j'avois tiffu pour décôrer mon époux, je te revois couvert de fon fang, & tu lui fers comme de linceul funebre!.. Et toi, cabane nuptiale! au lieu de me conduire fous ton ombrage au fon des inftrumens, il fe débat contre une bête féroce; il tombe; il eft déchiré... elle fe repaît de fes membres palpitans... Si encore, effuyant un trépas plus doux, il fût mort dans mes bras, comme une fleur qui fane; que fon ame fe fût arrêtée un moment fur fes lèvres, & que j'euffe recueilli fon dernier foupir... Si encore j'avois pu enfévelir fes reftes, inattentive aux attraits de la nature, je pafferois tous les jours devant les ruiffeaux, les collines & les prairies pour me rendre fur fon tombeau; je l'embrafferois, mes foupirs & le torrent de mes larmes pénétreroient jufqu'à ces cendres chéries; elles n'y pourroient être infenfibles; la mort ne nous eût pas entièrement féparés, &, lorfque je ne le pleurerois plus, je ferois réunie avec lui dans une même fépulture».... Elle dit, fe frappe le fein, & s'arrache les fleurs qui ornoient fa tête.

Cependant Jacob, n'appercevant pas Siméon,

demande s'il a perdu plus d'un fils. Alors l'enceinte qui environnoit le vieillard, s'ouvre, & lui laisse voir ce malheureux plongé dans les plus sombres idées. Jacob l'appel : la voix que Dieu adressa à Caïn, après le meurtre d'Abel, ne porta pas plus de terreur dans cette ame coupable. Siméon tremble, ses genoux chancellent; il vouloit fuir, mais Jacob l'appelle encore. A cette voix respectable, l'infortuné s'avance d'un pas lent. Arrivé devant son père, ses yeux sont baissés; il change à chaque instant de couleur; & si tu n'avois caché à Jacob l'excès de la haine que te portoit Siméon, son trouble l'eût trahi lui-même. « Malheureux ! lui dit le vieillard, es-tu mieux instruit que tes frères du sort de Joseph ?.... tu ne l'aimois point... tu parois maintenant consterné de sa perte.... Mais, n'as-tu pu le sécourir ? n'as-tu pas entendu ses cris ? Il eût volé à ta défense... En quel lieu a-t-il péri ? quelle bête féroce l'a dévoré ? Ne me rapportes-tu pas au moins ses membres sanglans » : Siméon a depuis dit à ses frères, qu'à chacune de ces questions il lui sembloit que la terre se déroboit sous ses pieds, qu'il s'enfonçoit toujours plus dans l'abîme, & qu'éprouvant pour la première fois tout ce que le remords a d'épouvantable, il étoit prêt à s'écrier : C'est moi, c'est moi qui suis cette bête féroce !

Jacob rentre enfin dans sa cabane : là, une scène attendrissante succède à cette scene terrible. Il veut consoler Sélima. « Joseph n'est point infortuné, dit-il; n'oublions pas dans notre douleur qu'il a quitté un père pour s'approcher du père des hommes, que des anges sont ses frères, qu'il habite le séjour même de la vertu, qui étoit si chère à son cœur »..... Au milieu de ces consolations il s'arrête, & pousse des sanglots. Alors je m'avance vers lui, & moi-même en pleurs je veux essuyer ses larmes : mais à mon aspect qui sans doute lui retraçoit ton image, ses pleurs coulent avec plus d'abondance. Après m'avoir longtemps regardé, il me prend dans ses bras, & m'élevant vers le ciel : « Grand Dieu ! dit-il, écoute

les vœux d'un père défolé : je n'ai pas tout perdu ; Benjamin me refte encore ; il porte tous les traits de fon frère : qu'il lui reffemble auffi par fes vertus ! qu'il foit pour moi un autre Jofeph !..... Benjamin ! quoique tu fois enfant, que ce jour ne forte jamais de ta mémoire ; fonges qui tu dois remplacer. Et toi, qui devois être unie à ce fils que je pleure ; je veux, autant qu'il est en mon pouvoir, réparer ma perte ; je t'adopte, fois ma fille ; je te remets les troupeaux de Jofeph ; habite la cabane..... qu'il avoit formée pour y couler avec toi des jours fortunés ». Il dit : Sélima fe précipite aux pieds de Jacob ; tous deux nous l'embraffons & les doux noms de père, de fils & de fille fe mêlent à nos fanglots.

Quelle ne fut pas la douleur de Sélima, la première fois qu'elle entra dans ta cabane ! Je crois la voir encore détacher triftement les guirlandes qui décoroient cette riante demeure, & la tapiffer de noirs cyprès ; le foleil ne peut plus pénétrer dans ce féjour, & le Zéphir n'y agite plus le feuillage ; il y règne un calme funefte & une fombre nuit. Le plus lugubre cyprès eft placé par fes mains au milieu de la cabane. Puis, prenant la lyre que tu avois faite pour célébrer ton hymen, elle la confidère d'un œil morne, & la fufpend aux rameaux de cyprès. Enfin, elle dépofe aux pieds de cet arbre une urne qui contenoit ta robe enfanglantée. Ainfi elle convertit ta cabane nuptiale en un tombeau où elle s'enféveliffoit avec ton image : tous les jours elle fe rendoit devant l'urne, l'ouvroit, & l'arrofoit de fes pleurs.

Mais Jacob, non-content de ces vains devoirs, fort feul de fa cabane ; il n'inftruit aucun d'entre nous de fon deffein ; il traverfe le hameau, défend qu'on l'accompagne, & s'éloignant de l'habitation de fes pères, il porte fes pas jufques dans la forêt où tu avois paffé de nuit pour aller à Dothaïm. Errant dans cette forêt immenfe, il appelle l'ombre de fon fils ; il cherche la trace de ton fang ; & ne craignant point d'approcher de la retraite des animaux féroces, il voudroit découvrir

vrir tes restes malheureux, afin de leur donner la sépulture. « Tigres ! s'écrie-t-il, quand vous le teniez entre vos griffes cruelles, n'avez-vous point été attendris ? avez-vous dévoré toute votre proie, & ne m'avez-vous rien laissé de mon fils infortuné » ? Cependant la pensée de rencontrer tes membres sanglans faisoit plus d'une fois frémir ses entrailles paternelles : mais, après d'inutiles recherches, le vieillard épuisé de fatigue, rentre languissamment dans le hameau. Depuis ce temps, il ne sortoit de sa cabane que pour offrir à l'Eternel les prémices de la terre, la tristesse & le deuil régnoient dans toute notre habitation, & il sembloit que Jacob lui-même n'étoit plus : rarement il appeloit ses fils, qui, de leur côté, craignoient sa présence ».....

Ici Joseph interrompit Benjamin. « Respirons un moment, dit-il ; ton récit me pénètre jusqu'au fond de l'ame, & toi-même je te vois vivement attendri ». Ils gardent quelque temps le silence, & se livrent aux divers sentimens qui les agitent. Puis Joseph s'adressant à son frère : « Achève maintenant, lui dit-il, & parle-moi du malheureux Siméon ; déja ses premiers remords m'ont ému ». Il dit ; & Benjamin, reprenant la parole, termine en ces mots son récit :

« Siméon, plus qu'aucun de mes frères, évitoit Jacob. De jour en jour croissoit dans ce cœur coupable le terrible aiguillon du remord. Il brûloit pour Sélima ; mais consterné de la douleur profonde où il l'avoit plongée, loin de lui parler de son amour, il n'osoit se montrer devant elle. Quand sa course égarée le conduisoit auprès de la cabane de mon père & de la tienne, les gémissemens du vieillard & de la jeune bergère frappant tout-à-coup son oreille, déchiroient son ame troublée ; il fuyoit avec la rapidité d'un homme sur les pas duquel roulent un torrent débordé qui mugit, & lorsqu'à une grande distance il vouloit reprendre haleine, il croyoit encore entendre ces gémissemens, & recommençoit à fuir. S'il passoit devant l'autel érigé par Abraham, & où nous pré-

ſentons à l'Eternel nos offrandes & nos prières, il lui ſembloit qu'une voix terrible lui criât : *Ne profane point ce lieu ſacré ; vas, cours, & n'attends pas que le feu du Ciel te conſume.* S'il approchoit des tombeaux de nos aïeux, il croyoit voir ſortir du ſein de la terre leurs ombres vengereſſes. Quelquefois, épouvanté par une image plus funeſte, & étant auſſi pâle que s'il eût été frappé de l'Ange de la mort, il s'écrioit que ton ombre enſanglantée marchoit ſur ſes traces. Souvent dans l'agitation de ſon ame, il demandoit ſi la terre n'avoit pas tremblé, ſi les montagnes & les forêts ne s'étoient point ébranlées. Cherchant à ſe fuir lui-même, il portoit ſes pas loin du hameau, au fond des bois ſombres & ſolitaires ; là, il joignoit ſes hurlemens à ceux des bêtes féroces : mes frères qui le ſuivoient dans l'éloignement, l'entendoient s'écrier : « Caïn! Caïn! tu renais en moi.... Dieu vengeur! ſuis-je auſſi puni comme Caïn ? as-tu imprimé ſur mon front des caractères qui manifeſtent mon crime ? Il me ſemble que mon Père, que Sélima, que tous friſſonnent d'horreur à mon aſpect, que les troupeaux refuſent de paître l'herbe ſur laquelle j'ai marché, qu'ils ne s'abreuvent point dans les fontaines où j'ai étanché ma ſoif brûlante, & que par-tout où je cherche le repos, j'entends murmurer la nature ». Telles étoient les paroles de cet infortuné. Jacob penſoit que Siméon n'évitoit ſa préſence, qu'afin de ne pas aggraver la douleur d'un père, en offrant à ſa vue l'ennemi du fils qu'il pleuroit. Sélima connoiſſoit mieux la haine que t'avoit porté ce frère injuſte ; mais les cœurs vertueux nouriſſent rarement le ſoupçon de ſi noirs attentats : cependant chaque fois qu'elle l'appercevoit, un frémiſſement involontaire parcouroit ſes membres.

Écoute maintenant qu'elle fut l'induſtrie de l'amour. Tu avois terminé ta cabane par un berceau épais, au fond duquel étoit un ormeau qui devoit couvrir ton lit nuptial. Sélima avoit gravé ton nom ſur cet ormeau. Un jour que, l'œil chargé de pleurs, elle étoit attentive à conſidérer ces lettres chéries : « Si je pouvois, dit-elle, imprimer ici, auſſi

bien que ſon nom, quelques-uns de ſes traits » ! A peine a-t-elle formé cette penſée, que ſa main trace ta bouche ; mais concevant un plus grand deſſein, elle abat les branches de l'ormeau, & n'en laiſſe demeurer que le tronc. Nul ne la troubloit dans cet aſyle, & nous ignorions ſon projet, quand un ſoir elle conduiſit Jacob & moi ſous le berceau. Quel fut notre ſaiſiſſement ! à la place de cet ormeau nous appercevons ton image. Suivant les récits des idolâtres, les hommes ſe transformèrent quelquefois en arbres; mais ici ce tronc informe ſemble s'être animé ſous la main de Sélima : ce ſont tes traits, ta ſtature, c'eſt toi-même : tu étois dans l'attitude où nous t'avions vu au moment fatal où tu diſparus à nos regards ; tu nous tendois les bras, & des pleurs inondoient tes joues. Jacob, frappé de ſurpriſe & de joie, crut un inſtant que c'étoit ton ombre qui venoit nous conſoler. Je me précipite vers cette chère image : tous trois nous l'embraſſons & l'arroſons de nos larmes. Que de pleurs m'a coûté cette douce occupation ! nous dit Sélima ; plus je réuſſiſſois, plus ces traits reſſembloient à ceux qui ſont gravés dans mon cœur, plus j'étois attendrie. Quelquefois, au milieu de ce travail, une illuſion ſoudaine me perſuadoit que je voyois devant moi mon époux. « O Joſeph ! m'écriois-je, en quels lieux as-tu portés tes pas ? comment as-tu pu m'abandonner ? Alors le fer tomboit de ma main, & je ne ſortois de l'illuſion qu'en embraſſant ce bois inſenſible ». Ainſi nous parloit Sélima. C'eſt dans cet aſyle ſacré que l'œil attaché ſur ton image, nous nous entretenions de toi : par un ſentier ſecret, mon père ſe rendoit de ſa cabane à ce berceau conſacré aux larmes : il nous ſembloit quelquefois que ton ombre erroit autour de nous, & que ton image s'attendriſſoit aux accens de notre douleur.

Cependant je croiſſois, & plus j'avançois en âge, plus mes traits étoient ſemblables aux tiens. A meſure que le temps ajoutoit à cette reſſemblance, Jacob & Sélima me regardant d'un œil ému : « C'eſt ſa voix, diſoient-ils entr'eux, c'eſt ſon front, ſa

bouche, ſa chevelure ». Je me félicitois de cette conformité, & aux bords des fontaines j'aimois à conſidérer en moi ton image. Souvent mon père attendri m'appelloit du nom de Joſeph. Comme on ente de beaux fruits ſur un arbre étranger, il ſe plaiſoit à tranſplanter tes vertus dans mon ame.

J'avois peu de liaiſon avec mes frères : Siméon ſur-tout, frappé ſans doute de ma reſſemblance avec toi, fuyoit à mon aſpect. Le ſeul Nephtali me recherchoit; tu étois l'objet de tous nos entretiens. Un jour il me dit qu'il vouloit verſer un grand ſecret dans mon cœur; & me conduiſant à l'écart, il me conta l'hiſtoire de tes infortunes. Quelle fut ma joie en apprenant que tu vivois! mais que de douleur traverſoit cette joie! tu n'en étois pas moins mort pour nous. Juges de mes combats : il me fallut renfermer ce ſecret en mon ſein; en inſtruire Jacob & Sélima, c'étoit renouveller, & peut-être redoubler leur déſeſpoir; & quelque horreur que j'euſſe de Siméon, il étoit aſſez puni par ſes remords, ſans que je lui attiraſſe la malédiction paternelle.

O Joſeph! ô mon frère! que n'etois-je moins jeune, lorſque tu courus affronter le reſſentiment des fils de Jacob! j'euſſe accompagné tes pas, & quand j'aurois dû partager tes malheurs, je me ſerois oppoſé ſeul à leur troupe inhumaine. Combien de fois cherchant la ſolitude, me ſuis-je occupé de toi! mon cœur t'appelloit, je te tendois les bras, mes yeux erroient dans les plages lointaines. « Où reſpire-t-il? m'écriois-je; eſt-il conſumé des feux du midi? ou périt-il au milieu des glaces d'un hiver éternel »? Je me tournois de toutes parts, je te demandois au ciel & à la terre. Souvent j'étois prêt à m'arracher des bras de Jacob, pour te chercher dans les contrées les plus barbares, & ſi le ciel ne t'avoit rendu à mes veux, je n'euſſe pu long-temps combattre cet ardent déſir ».

Il dit; & Joſeph, comme accablé de tous les ſentimens qu'il éprouve, ſe précipite dans les bras de Benjamin. La douleur, la joie, l'amour, la tendreſſe filiale, l'amitié fraternelle, & une compaſſion généreuſe règnent à la fois dans ſon ame : il

s'y livre long-temps encore entre les bras de ce frère chéri : enfin ils se retirent, & les vapeurs du sommeil calment ces mouvemens tumultueux.

CHANT IX.

QUELQUES jours s'étant écoulés dans des témoignages d'une amitié mutuelle, Benjamin dit à ses frères : « Tandis que nous nous livrons à la joie d'avoir retrouvé Joseph, nous oublions que Jacob & Sélima le pleurent encore : ne nous hâterons-nous point de partager avec eux nos transports » ? Aussi-tôt ils font les apprêts de leur départ. Avec quelque ardeur que Joseph aspire à dissiper la douleur d'un père & d'une amante, c'est à regret qu'il voit arriver le moment où il se séparera de ses frères. A peine les a-t-il embrassés, que déjà il faut s'arracher à eux ! Combien desire-t-il de les suivre ! Portant ses pas dans les campagnes dévastées & sur le rivage du Nil, il languit avec toute la Nature. « O fleuve ! s'écrie-t-il, quand verrai-je reparoître tes ondes ? Terre ! quand feras-tu éclore la première fleur qui sera le doux signal de mon départ ? Qu'elle aura de charmes à mes yeux ! son parfum sera aussi odoriférant que l'haleine de Sélima ».

Au milieu de ces sentimens, un ordre du Roi l'appelle en sa présence. Il paroît devant lui le front couvert d'un nuage de tristesse. « Tu m'as promis, lui dit Pharaon, de ne point quitter l'Egypte tant que dureroit la famine : mais pourquoi, après avoir partagé & adouci nos infortunes, ne goûterois-tu pas avec nous des temps plus heureux ?... Ne t'alarmes point ; je ne demande plus de sacrifice à ton ame sensible. Tes frères sont arrivés : je sais quelle a été ta joie, & quelle est maintenant ta douleur. Jusqu'à ce jour je n'ai pu dignement couronner tes soins ; ton ame est supérieure aux grandeurs & aux richesses : mais dans le don que je t'offre pour récompense, je crois avoir trouvé le chemin de ton cœur. Homme sublime ! qui, sacrifiant tes plus chers desirs au bonheur de mes

peuples, souffres seul du fléau dont tu les garantis ; c'est trop long-temps t'immoler à la vertu. Tu soupires après ta famille ; & l'Egypte & ton Roi ne veulent pas te perdre. Disposes de mes chars, fais venir ici ton père & les tiens : je te donne, ou plutôt, puisqu'elle est ton ouvrage, je te rends la contrée fertile de Gessen, que tu m'avois réservée en étendant mon empire. Ainsi, dans les bras de ton père, tu seras encore l'appui de mon trône, & tous seront fortunés, moi, mes peuples, toi, & ceux qui t'appartiennent ».

Joseph, passant d'une sombre douleur à la joie la plus vive, tombe aux pieds du Roi, & embrassant ses genoux : « Il est vrai, dit-il, vous avez trouvé le chemin de mon cœur, & vous ne pouviez m'offrir une récompense plus flatteuse »... Ses larmes achèvent d'exprimer sa reconnoissance. Puis il se hâte de se rendre auprès de ses frères. Ils préparoient lentement leur départ, lorsqu'ils le voient accourir plein d'allégresse : ils en sont étonnés. « Je ne vous retiens plus, leur dit-il, partez à l'instant, volez vers mon père... l'excès de mes transports trouble ma respiration... dites-lui qu'il vienne, que son fils Joseph l'attend ; que le Roi lui donne la terre fertile de Gessen ; qu'il vienne, lui, Sélima, Benjamin, tous ses enfans & tous ses petits-fils. Que ne peut-il amener avec lui tout le hameau, nos cabanes, l'autel sacré & les tombeaux de nos aïeux » ! Il parloit encore que ses frères le serroient dans leurs bras, & poussoient des cris de joie.

Aussi-tôt il choisit un char pour Jacob & Sélima, & il assemble un grand nombre de chariots pour transporter sa famille. Il comble ses frères de présens ; sa tendresse libérale s'épanche sur-tout en faveur de Benjamin, & cinq chariots sont chargés des plus précieuses productions de l'Egypte, qu'il envoie à son père & à son amante. Il accompagne ses frères, les embrasse, & les exhorte à l'union. Tenant encore Benjamin dans ses bras : « Ménage, lui dit-il, la sensibilité de Jacob et de Sélima ; prépare-les à ces heureuses nouvelles, afin qu'ayant résisté à une longue douleur, ils ne succombent pas à une joie

trop ſubite ». En achevant ces mots, il s'arrache à ce frère tendrement aimé.

L'œil encore mouillé de larmes, il ſe rend aux portes de Memphis ; & là, continuant de s'oppoſer à la famine, ſes ſoins vigilans affoibliſſent de tendres regrets. Cependant Ithuriel ſe propoſe à la fois de récompenſer tant de travaux, & de ſuſpendre des ſentimens qui ont pris un ſi grand empire ſur ſon cœur.

Joſeph, parcourant l'Egypte, & arrivé aux bornes de cet empire où le Nil ſe précipite du haut des rochers, avoit déſiré de connoître les ſources de ce fleuve bienfaiſant, non par une oiſive & ſtérile curioſité, mais afin de s'élever vers le Créateur, en ſondant la Nature. «Apprenez-moi, diſoit-il, à ceux qui l'accompagnoient, en quels lieux on voit naître ce fleuve ; par quelles heureuſes contrées ſe répand avec ſes ondes ſa fertilité ; pourquoi, infiniment plus riche que ceux qui roulent l'or dans leur ſein, il eſt le père de l'abondance, &, comme l'oiſeau qui couve ſes petits, il fait éclore les productions de la terre qu'il a ſubmergée, tandis que d'autres fleuves, en ſe dérobant, ravagent les campagnes ». On lui répond que juſqu'à ce jour le Nil cache ſon origine autant qu'il ſe manifeſte par ſes bienfaits. Joſeph tenoit l'œil attaché ſur ces torrens ; & ſi ſa préſence n'eût été néceſſaire au bonheur de l'Eygpte, il auroit franchi ces rochers & remonté vers la ſource du fleuve.

Les obſtacles ont accru ſa curioſité : ſouvent, portant ſes pas le long du Nil, il ſe livroit aux mêmes penſées : telle une ame grande & ſenſible, à l'aſpect de la Nature, voudroit s'élancer juſques dans le ſein de la Divinité, ſource éternelle de l'océan des Etres, dont les flots paſſagers ſe preſſent & s'écoulent dans l'abîme du temps. Aujourd'hui qu'aſſis aux bords du fleuve, & qu'accablé de travaux, il s'étoit abandonné au ſommeil qui appéſantiſſoit ſa paupière, le Génie de l'Egypte lui fait entendre ces mots : « Je n'ignore point le deſir qui t'occupe ; ton ame voudroit ſonder toutes les profondeurs de la Nature, & l'objet que tu veux pénétter eſt une de

ſes plus grandes merveilles : deux fameux Conquérans (1), après avoir enſanglanté toute la terre, formeront le même déſir, & conſentiront à ſacrifier leurs Royaumes & les fleuves qui coulent ſous leurs loix, à l'avantage de voir les ſources du Nil, & d'apprendre les cauſes de ſa fécondité ; tant il eſt plus grand de connoître ce globe que de le conquérir : mais je ne ſatisferai point leurs ſouhaits. Pourquoi la Nature communiqueroit-elle ſes ſecrets à ceux qui ne reſpirent que pour la dévaſter ? Heureuſes ces ondes de couler loin d'eux librement, & de n'être pas ſouillées du ſang humain qui ruiſſelle en tous les lieux où ils ſe montrent ! Toi, dont l'ame a plus de grandeur réelle, qui, loin d'appeller les fléaux ſur la terre, ſais les combattre & en triompher, viens, ſuis-moi dans les airs ; la Nature veut t'ouvrir tous ſes ſecrets. »

Il dit ; & Joſeph croit s'élever ſur les traces du Génie ; il ſemble avoir dépouillé ſon corps terreſtre, & revêtu cette ſubſtance éthérée, vêtement immortel d'une ame immortelle ; il regarde les airs comme l'élément où il doit vivre, & la chûte précipitée de l'épervier, qui fond ſur l'animal bêlant n'égale pas la rapidité de ſon vol. Tout ce qu'il voit ſont des tableaux ſi vrais de la nature, que l'illuſion ne diffère point de la réalité. En un moment ils traverſent l'Egypte, l'Ethiopie brûlante, & s'arrêtent en Abyſſinie ſur des rochers, qui, s'élevant juſqu'au ciel, ſemblent vouloir dérober à tous les regards le tréſor qu'ils enferment. Auſſi-tôt un agréable murmure frappe l'oreille de Joſeph, & il voit deux ſources limpides qui jailliſſent de grottes ombragées de verdure & de fleurs : la Fable, avec ſon riant pinceau, n'a pas donné aux Nayades de retraite ſi délicieuſe. Ces deux ſources vont ſe réunir dans un large baſſin, qui, fidèle miroir des cieux, repréſente tantôt la rapide courſe des nuées, leur choc impétueux, & les éclairs qui les déchirent ; tantôt le tranquille azur de la voûte

(1) Alexandre & Céſar.

céleste, où, semblables à de blanches toisons, flottent çà & là de légers nuages, dont les bords sont dorés de rayons du soleil. Les troupeaux ne s'abreuvent jamais dans cette onde ; les vents n'en rident point la surface, & aucun insecte n'y trouva son tombeau. C'est maintenant un ruisseau paisible ; mais lorsqu'enflée des torrens du ciel elle surmonte les rochers qui semblent vouloir s'opposer à son cours, c'est un fleuve débordé, dont le frémissement se fait entendre au loin, & qui, dans sa fureur, ne connoît aucune digue. Joseph, assuré de voir les sources du Nil, se précipite sur les bords du bassin, & il est le premier mortel dont ces eaux retracent l'image.

« C'est peu, lui dit le Génie, d'avoir pénétré jusqu'en ce lieu ; tu n'as encore apperçu que la surface des objets de la Nature : viens, en te conduisant à la première origine de cette source, je vais te dévoiler d'autres merveilles ». A peine a-t-il parlé, que la terre s'ouvre sous leurs pas, & ils entrent dans cette route ténébreuse. Tels ceux qu'on admettoit aux mystères de l'initiation, quand elle fut corrompue par la Fable, erroient long-temps dans de sombres abîmes, croyoient toucher aux portes de l'Erèbe, entendre siffler les serpens des Furies, voir leurs torches sanglantes, & le triple Cerbère vomissant des flammes. D'abord, comme au séjour du trépas, règnent une épaisse nuit & un calme effrayant : mais à mesure que Joseph avance, la scène change. Des torrens de flamme roulent à ses pieds avec un bruit terrible ; soudain un Océan se précipite sur ces feux, & les vents semblent vouloir déchirer la terre jusques dans ses entrailles, combat plus épouvantable que la lutte fabuleuse de Vulcain & de Xanthe aux campagnes de Troye ; d'horribles éclairs serpentent sur les vagues émues, & la nuit & le jour s'effacent rapidement ; comparée à ce tumulte, la tempête la plus furieuse est l'image d'un calme parfait ; enfin de sourds mugissemens partent du sein de la terre fatiguée de ces combats ; elle tremble, s'ouvre, & vomit, dans des torrens de fumée, le soufre, les métaux & les rocs embrasés.

Joseph n'eſt point intimidé de ce grand ſpectacle. Cependant Ithuriel lui prend la main, & le conduit dans des lieux riants, où le ſoleil eſt remplacé par des feux plus doux, dont les rayons, dardés du centre de la terre, développent les germes de la vie. Là, ſur des pierres précieuſes, roulent, avec un murmure harmonieux, des ruiſſeaux d'or & d'argent, dont les flots ſe mêlent quelquefois ſans ſe confondre; leur éclat ne s'eſt point encore obſcurci en ſe filtrant à travers un ſable impur; des rochers de jaſpe & de diamant réfléchiſſent les feux qui concourent à leur formation. Là, la Nature, déployant tout ſon pouvoir, crée les germes précieux des êtres; ces germes coulent avec les fontaines & les métaux juſqu'à la ſurface de la terre. Là, ſont nées les ſources de tous ces fleuves qui parcourent ce globe. Ithuriel conduit Joſeph devant celle du Nil, & lui apprenant les cauſes de ſa fécondité, il lui fait découvrir la multitude innombrable de corps organiques qui roulent dans ſon ſein. Joſeph s'y déſaltère, & il ne ſe reſſent plus de la fatigue d'une route ſi pénible.

Ils ſortent enfin de ce lieu, & revoient la lumière du jour. « Maintenant, dit le Génie, vois concourir les nuées à la fertilité du Nil ». En prononçant ces paroles, il s'élève juſqu'au ciel; &, ainſi que l'aiglon déjà accoutumé à ſe fier au vuide des airs, égale le vol de ſon père, Joſeph franchit le même eſpace. Là, il voit les nuages l'un ſur l'autre entaſſés, ſous l'image de rochers informes ou de montagnes mouvantes, comme on dépeint l'Oſſa roulé ſur le Pélion dans le deſſein d'eſcalader les cieux. Là, Ithuriel lui montre comme le Soleil pompe l'humide élément, & les tréſors des campagnes, qui, expoſés à tous les rayons de cet aſtre, puiſent à leur tour dans ſes feux la chaleur & la vie, & retombent ſur la terre en fertiles roſées.

Après que Joſeph a conſidéré tous ces objets: « Divin guide! dit-il, qui m'as conduit aux bornes qui ſéparent la terre des cieux, faut-il reſpecter ces barrières, ou ſeroit-il permis à un mortel

de s'élever dans les plaines éthérées »? En disant ces mots, il regardoit Ithuriel d'un air timide; mais il lit dans ses yeux une réponse favorable. & déjà le Génie s'est élancé au-delà des nuages. Joseph ne tarde point à le suivre, & Ithuriel, lui donnant la main, le soutient dans ce vol impétueux. Ils s'arrêtent sur l'astre qui semble plongé dans les feux du Soleil. Là, le Génie explique au jeune mortel ébloui de l'éclat de l'univers, comme les corps célestes, soutenus par leur propre poids, balancent leurs divers mouvemens, gravitent avec majesté l'un vers l'autre, & dans leur cours invariable obéissent à la double loi qui les attire & les repousse. De-là, guidé par Ithuriel, il vole vers cette région où les étoiles semblent se toucher, tant elles sont semées d'une main abondante. Enfin ils s'éloignent de ces lieux, & paroissoient vouloir s'élever jusqu'aux dernières limites des mondes, lorsqu'une harmonie divine, qui part d'un grand éloignement, frappe l'oreille de Joseph : en même-temps il découvre une lumière dont l'éclat, comparé aux feux réunis de tous les Soleils allumés dans les cieux, les éclipseroit aussi facilement que l'astre du jour éteint ceux de la nuit. « Arrêtons ici notre course, dit Ithuriel; il n'est pas permis à un mortel d'approcher de cet autre Univers; celui que tu as vu n'en est que l'ombre : tu n'es pas plus éloigné du palais de l'Eternel, que nous ne le sommes de la terre, & cette harmonie, dont tu entends les sons mourans, est celle des Immortels ». Il se tait. Joseph prête l'oreille : son cœur, qui bat avec force, est trop ému pour soutenir plus long-temps & ce spectacle & les sentimens excités par ces sublimes accords : transporté, ébloui, & ne voyant plus ni les Astres, ni les Soleils, à travers lesquels le Génie dirige son vol, il s'abandonne à son guide, & descend jusques sur les nuées qui couvrent notre hémisphère. Là, commençant à se reconnoître : « Généreux interprête de la Nature! dit-il, tu m'as appris tous ses secrets; cette terre n'est plus qu'un point à mes yeux : cependant & les merveilles renfermées dans son sein, & la majesté de l'Univers

n'ont point affoibli en moi des ſentimens attachés à mon être. Achève ton ouvrage ; ſatisfais mon cœur comme tu as éclairé mon eſprit ; aidé par toi, mes foibles yeux ne pourroient-ils découvrir le hameau de Jacob » ? Comme il achève ces mots, il ſent ſon œil animé d'une force ſupérieure, & il voit diſtinctement le lieu de ſa naiſſance, & ſon père aſſis devant ſa cabane avec Sélima ; tous deux plongés dans une profonde triſteſſe, ils verſoient des larmes. Joſeph attendri leur tend les bras, & des pleurs ruiſſellent de ſes yeux : mais ne pouvant plus ſupporter un ſi vive émotion, il ſe réveille ; tout a diſparu, & l'aſpect des ſphères céleſtes, & Ithuriel, & le hameau de Jacob ; il ſe trouve couché aux bords du Nil ; & la terre eſt arroſée de ſes larmes. Mais une force divine ſe répand dans ſon cœur, ſon eſprit eſt plus éclairé, & il ſe lève pour reprendre des travaux conſacrés au bonheur de l'Egypte.

Cependant Jacob attendoit ſes fils avec impatience. Comme ils avoient retardé leur retour de plus d'une journée, ſon cœur paternel étoit rempli d'alarmes ; il comptoit les heures & les momens ; aſſis avec Sélima ſous le berceau conſacré aux pleurs, & ſaiſis des mêmes craintes, ils s'entretenoient de Benjamin. « Hélas ! diſoit-il ſouvent, l'œil attaché ſur l'image de Joſeph, de mes deux fils il ne me reſte peut-être que cette image ; peut-être aurai-je à pleurer ſous ce berceau tous mes enfans » ! Telles étoient ſes paroles. C'eſt ainſi que de jeunes oiſeaux appellent, de leurs foibles cris, leur père qui, pour les nourrir, vole dans les contrées lointaines, lorſqu'enfin entendant ſa voix, & l'appercevant à travers les rameaux au haut du ciel, un doux gazouillement ſuccède à ces cris, & ils agitent leurs aîles naiſſantes.

Un jour que dans le même lieu Jacob & Sélima exprimoient leurs alarmes, tout le hameau tremble au bruit de chars roulans, & de chameaux qui précipitent leur courſe. Jacob s'interrompt, prête l'oreille, & au milieu du tumulte il diſtingue les voix de ſes fils. Il ſe lève, & veut aller à leur ren-

contre, lorsqu'il les voit entrer dans le berceau ; aujourd'hui ils osent tous pénétrer dans cet asyle. Benjamin le premier s'élance dans les bras du vieillard, qui le serrant contre son sein : « Puisque je te revois, dit-il, je ne demande plus rien au ciel, & je descendrai avec moins de douleur dans la tombe». Il embrasse ensuite ses autres enfans, & fait un accueil d'autant plus tendre à Siméon, qu'il fut long-temps éloigné du hameau paternel. Sélima reçoit Benjamin avec transport. Cependant étinceloit dans les yeux du plus jeune fils de Jacob l'allégresse la plus vive ; on voyoit qu'il s'efforçoit à la modérer, mais que s'échappant de son sein elle se peignoit sur son front, dans ses regards & dans tous ses traits. « Mon Père ! Sélima ! dit-il... mon retour & celui de mes frères sont les moindres sujets de joie que nous vous apportions aujourd'hui ». Eh ! quelle autre satisfaction pourrois-je goûter ? répond Jacob : mon fils ! des objets étrangers auroient-ils dissipé tes regrets ? quant à moi, ma douleur est toujours la même, & votre retour seul a pu la suspendre. « Mais, dit Benjamin, ne vous reste-t-il aucune espérance de revoir Joseph » ? « Quelle espérance me resteroit, répond le vieillard ; les bêtes féroces rendent-elles leur proie » ? « Seroit-il impossible qu'il eût échappé ?... réplique Benjamin » ; & son œil s'anime, & les sentimens qu'il veut renfermer en son ame, se manifestent au dehors, comme les rayons du soleil percent un léger nuage. « S'il n'avoit pas péri, interrompt Jacob, le ciel ne l'eût-il pas ramené dans mes bras ?.... Mais quelle est la joie qui t'agite ? jamais tu n'as parlé de Joseph sans répandre des larmes : aujourd'hui.... tous mes enfans portent l'allégresse sur le front.... Je sais que Joseph revit en toi : mais enfin il n'est plus.... Serois-tu plus fortuné que nous, & aurois-tu vu son ombre ?... » Pendant tout cet entretien, Sélima, poussant des soupirs, tenoit l'œil attaché sur l'image de son amant. Alors Benjamin n'étant plus maître de ses transports : « Père heureux ! s'écrie-t-il, je voulois en vain te préparer,... ne succombes pas à l'excès de ton bonheur ; Joseph respire ». En même-

temps tous les fils de Jacob s'écrient : « Joseph respire ».

Comme la voix de l'Ange qui, arrêtant le bras d'Abraham prêt à frapper son fils, porta la plus vive joie dans les entrailles de ce père troublé, & ranima toute la Nature qui gémissoit d'un tel sacrifice : ainsi ces mots répétés par tant de bouches, retentissent dans le cœur du vieillard & dans tout le berceau. Sélima, saisie de la plus forte surprise, interrompt ses soupirs, détourne soudain l'œil de l'image de Joseph ; & vivement émue, mais flottant encore entre le doute & l'espérance, elle demeure immobile, muette, sans respiration, tendant les bras, & attachant ses regards sur Benjamin, comme pour dévorer des yeux toutes les paroles qui sortiront de sa bouche. Mais bientôt Jacob refusant de croire ses fils : « Ne trompez-vous point ma vieillesse ? dit-il, ne vous-êtes vous pas concertés dans le dessein d'adoucir mes derniers jours ? S'il est ainsi, laissez plutôt couler mes larmes ; j'aime ma douleur, & je la préfère à la persuasion d'un bonheur qui n'est pas.... Si Joseph vivoit, qu'est-ce qui le retiendroit loin de son père » ? « Il vous attend, répond Benjamin ; cet homme puissant & vertueux que toute l'Égypte révère, dont la Renommée nous vantoit la sagesse, qui s'intéressoit à vous & à Sélima, qui nourrissoit avec complaisance notre hameau, qui vous renvoya votre or, qui ne put se résoudre à laisser partir tous vos fils, qui voulut me voir ».. « Eh bien ! dit Jacob, achève : Grand Dieu ! j'adore tes impénétrables décrets ?... » « Cet homme, reprend Benjamin, c'est votre fils, c'est Joseph ».

A ces mots, Sélima pousse un cri : mais son cœur ne pouvant soutenir la vivacité de ses transports, elle pâlit, elle tombe, ses yeux se ferment : telle une fleur qui a su résister aux vents & à la tempête, se fane soudain aux rayons du soleil. Le nom de Joseph rappelle la jeune Bergère à la vie. Mais Jacob garde un long silence : plongé dans une profonde rêverie, & voulant que l'on dissipe encore les derniers nuages qui s'élèvent dans son esprit : « Seroit-il

bien vrai ? dit-il, grand Dieu ! m'aurois-tu rendu mon fils ?.. Mes enfans ! je ſuis prêt à vous croire... je le deſire... mais des nouvelles ſi ſurprenantes... un bonheur ſi inattendu... pardonnes, Benjamin, s'il me reſte encore quelques doutes. Je crains d'être perſuadé par des preuves trop légères : ſi tout, enſuite, n'étoit qu'une illuſion, dans quel abîme je me verrois replongé ! Je reconnois mon fils dans pluſieurs traits du Gouverneur de l'Egypte, mais il en eſt d'autres où je ne vois point Joſeph. Quoi, lui, nous préférer les grandeurs ! porter ſes pas dans un pays étranger, loin de ſon père & de Sélima ! tandis qu'il jouit d'un ſort fortuné, nous laiſſer répandre des larmes ! ſouffrir que vous partiez ſans ſe faire connoître à vous ! ne m'adreſſer aucun gage » !...

« Venez, dit alors Benjamin, voyez le char, les charriots, & les préſens qu'il vous envoie. Il vous preſſe de venir en Egypte ; le Roi vous donne la terre fertile de Geſſen. Tous vos doutes ſeront diſſipés. Dieu, qui a conduit Joſeph auprès du trône de Pharaon, a voulu y retenir ſes pas ; mon frère, long-temps malheureux, & arrivé enfin à ce haut rang, chargea, de ſes ordres un eſclave qui périt dans ſa route... Vous apprendrez le reſte de ſa propre bouche »...

Benjamin eſt interrompu par le vieillard, qui, accompagné de Sélima & de tous ſes fils, s'avance, hâte ſes pas débiles, & ſort de la cabane. Mais à peine a-t-il apperçu le char, les charriots, & les préſens de Joſeph, qu'une joie inexprimable ſe peint dans ſes traits ; tout ſon corps treſſaille ; il lève les yeux & les mains vers le ciel ſans proférer une parole ; quelques larmes coulent le long de ſes joues & de ſa barbe blanchie. « Je n'ai plus rien à deſirer, dit-il enfin, puiſque mon fils eſt vivant : j'irai, & je le verrai avant de mourir ». Il dit, & tremblant de joie, il embraſſe Sélima, qui, tranſportée elle-même le ſerre contre ſon ſein palpitant ; l'allégreſſe retentit dans le hameau : les femmes & les enfans ſortent de leurs cabanes, & entourent celle de Jacob ; le nom de Joſeph eſt dans toutes les bouches ; les échos répètent ces heureux accens ; on

s'avance, on ſe preſſe, chacun veut être témoin de la joie du vieillard & de la bergère.

Mais Jacob prenant la parole : « O mes enfans ! dit-il, que je ſuis loin de troubler nos tranſports ! ce jour doit être un jour de fête ; j'ai retrouvé mon fils, & vous un tendre frère : mais dans l'excès de notre ſatisfaction, oublierons-nous qui nous l'a rendu ? la ſenſibilité mal dirigée dégénère en ingratitude. Tandis que nos cœurs ſont encore pleins de la plus vive allégreſſe, allons la répandre ſur l'autel du Dieu d'Abraham ; & non contens de lui offrir les prémices des biens de la terre, préſentons-lui ceux de nos plus doux ſentimens ». A ces mots ils lui ouvrent un paſſage, & le vieillard, ſuivi de tous les ſiens, s'éloigne d'un pas majeſtueux de la cabane : au lieu de la joie où il vient de ſe livrer, éclate ſur ſon front une ſérénité tranquille.

Au milieu du hameau, des cèdres & des palmiers, dont la tête touchoit les nues, environnoient, dans un vaſte contour & ſur une colline, un autel formé de terre & couvert de gazon ; Abraham de ſes propres mains l'érigea, & planta ces arbres ; ce fut-là ſon temple & celui d'Iſaac. A travers ces rameaux s'élevèrent vers le ciel leurs vœux & la fumée de leurs ſacrifices ; les chœurs des oiſeaux, qui ſembloient chérir cet aſyle, y faiſoient entendre une éternelle harmonie. Lorſqu'on approchoit de cette enceinte, l'idée de l'Etre auguſte qu'on y adoroit, cet hommage ſi ſimple & ſi pur, le ſouvenir du vénérable fondateur de ce culte, cet ombrage antique & ſacré, où quelquefois des anges joignoient leurs voix à celles des mortels, la nature entière préſente à l'acte le plus ſolemnel de l'homme, & la penſée que dans toute l'étendue de la terre, & dans cette multitude innombrable de temples, ce lieu ſeul étoit conſacré au Maître de l'Univers, tout y réveilloit des ſentimens ſublimes, & frappoit l'ame d'une religieuſe terreur.

Jacob monte cette colline, qui, tous les jours arroſée par ſes ordres, & protégée des Intelligences céleſtes, avoit été garantie du fléau qui déſoloit ce pays, Comme ces montagnes dont la cîme

élevée au-dessus des nuages, & à l'abri de la foudre & des torrens, conserve sous un ciel toujours serein, une verdure éternelle, tandis que leurs pieds sont hérissés de glace : de même ici les cèdres & les palmiers prodiguoient leur antique ombrage, l'autel étoit revêtu de gazon & de fleurs, les Zéphyrs sembloient s'être retirés en ce lieu, & tout le peuple des oiseaux, fuyant des climats dévastés, habitoient ce doux asyle. Le vieillard entre dans l'enceinte ; Sélima & Benjamin sont à ses côtés, & toute sa famille environne l'autel. Il se fait un grand silence ; chacun concentre sa joie au fond de son cœur ; tous, jusqu'aux enfans, imitent le recueillement de Jacob, qui, levant les yeux vers le ciel & tenant en main un chevreau : « Dieu d'Abraham & d'Isaac ! dit-il, tu es aussi le Dieu de Jacob ? tu ramènes l'allégresse dans nos cabanes ; tu ranimes ce cœur paternel flétri par la douleur & par les années ; tu me rends mon fils, mon fils que j'ai pleuré si long-temps ! tu l'as arraché aux bêtes féroces ; ta main l'a tiré du tombeau. Maintenant je ne te demande plus qu'une faveur : puissai-je, avant de mourir, voir ce cher fils, & le serrer dans mes bras ! Reçois cependant ces témoignages de ma reconnoissance, de notre reconnoissance commune, & la dernière victime que je t'offrirai dans ce lieu... Fleurs ! envoyez vers le ciel votre plus doux encens : Oiseaux ! joignez vos chants à ma voix : Cèdres ! Palmiers ! exprimez ma joie par d'heureux frémissemens : que toute la Nature me séconde ; & vous, mes enfans ! vous ne serez pas insensibles, & vous vous unirez à mes transports. » En même-temps il frappe le chevreau ; le sang coule sur l'autel, & des larmes de joie tombent des yeux du vieillard & se mêlent au sang de la victime. Alors Sélima, ne pouvant plus renfermer ses sentimens en son cœur, se prosterne devant l'autel, l'embrasse, & lève vers le ciel ses regards ; sa bouche est muette, mais la reconnoissance ne s'exprima jamais avec tant d'énergie ; ses pleurs inondent son sein, & à la fumée du sacrifice, qui monte jusqu'aux nues, se joint le pur encens de ses soupirs. Cependant,

les fleurs exhalent leurs parfums, les oiseaux entonnent des hymnes attendrissans, les cèdres & les palmiers agitent leurs rameaux, la Nature entière paroît sensible aux transports d'un père, & sa famille fait entendre un agréable murmure. Mais le cœur de Siméon étoit troublé. « O Ciel ! dit-il en secret, suis-je digne d'approcher de cet autel, & de mêler mes prières à celles du vertueux vieillard ? Je te bénis cependant d'avoir réparé mon crime, & fait descendre la joie dans le sein de ceux que j'avois remplis d'amertume. Mais puis-je espérer que tu me pardonnes, & que je sois jamais délivré de mes remords » ? Tels étoient ses vœux, & en implorant le Ciel il n'osoit y élever ses regards.

Le sacrifice étant achevé, Jacob avec tous les siens rentre dans sa cabane. Alors ses fils, aidés de leurs enfans, vont se charger des présens de Joseph, & les apportent à leur père & à Sélima, qui, embrassant ces dons : « O jour heureux ! s'écrient-ils, jour bien différent de celui où l'on nous présenta sa dépouille sanglante » ! Puis Jacob fait un grand festin à sa famille : depuis l'absence de son fils, c'est la première fois qu'il la rassemble. Pendant tout le festin, on ne s'entretenoit que de Joseph ; le vieillard accumule les questions sur un sujet si intéressant. Mais il veut savoir par quelles circonstances son fils fut conduit en Egypte. Ils gardent tous le silence, & Siméon peut à peine cacher son trouble. Ruben prenant enfin la parole : « Joseph, dit-il... sans doute pour ne pas renouveller notre douleur... nous a peu parlé de ces temps malheureux... Des brigands cruels... après l'avoir frappé de plusieurs coups... l'ont vendu à des Madianites... qui l'ont conduit en esclavage. » Siméon pâlit à ces mots, & Jacob & Sélima soupirent. Le soir, la jeune bergère, rentrée dans sa demeure, s'arrête devant l'urne qui contenoit la robe de son amant ; elle l'ouvre, & aujourd'hui elle l'arrose de larmes de joie. Ensuite elle se hâte d'ôter le cyprès dont la cabane étoit tapissée, & le sommeil lui amenant les images les plus riantes, suspend les transports tumultueux où son cœur s'est abandonné.

L'aurore éclairoit à peine les côteaux, & déjà le vieillard est éveillé par son allégresse : il se lève, & voulant se livrer seul à des sentimens si nouveaux pour lui, il porte ses pas dans un bocage qui n'étoit pas éloigné de sa cabane. Occupé de Joseph & de l'espérance de le revoir, il arrive dans un lieu du bocage qui étoit sacré; l'on n'y voyoit qu'une grande pierre : mais alors les productions les plus insensibles de la nature étoient des monumens religieux. A l'aspect de cette pierre, Jacob se retrace un souvenir qu'avoit écarté de sa mémoire sa joie & le désir d'embrasser Joseph; il se rappelle qu'en cet endroit un Ange du Seigneur lui apparut, & lui adressa ces paroles : « Cette terre, que Dieu a donné à Abraham, Dieu te la donne à toi & à ta race ». L'Ange disparut, & Jacob fit sur cette pierre des libations d'huile & de vin. Il se souvient de cet événement; & il lui semble que la voix immortelle, retentissant encore à son oreille, lui ordonne d'habiter à jamais cette contrée. En même temps il croit entendre Abraham qui lui dit : « Quoi! tu veux abandonner ce hameau où l'Eternel a fixé mes pas, cet autel que je lui consacrai, cette cabane érigée par mes mains, ma cendre, & celle de ton père & de ton épouse! Tes os ne reposeront point auprès des leurs! Que deviendront ces nombreux monumens qui attestent les faveurs du Ciel & notre reconnoissance? Tout sera donc effacé, & tes enfans iront se confondre avec un peuple idolâtre! Le nom de Dieu sera éteint sur la terre, & mon ombre errante cherchera vainement ma race & des adorateurs de l'Eternel »!

Jacob frémit à ce tableau : avec quelque ardeur qu'il désire d'embrasser Joseph & de terminer auprès de lui sa carrière, la religion a plus d'empire encore sur son ame que l'amour paternel. Cependant il soupire, il gémit, & penché sur la pierre il l'arrosoit de ses larmes en s'écriant : « Joseph! Joseph! t'aurai-je retrouvé sans goûter la consolation de te serrer contre mon cœur, & ta main ne me fermera-t-elle point la paupière »?

Tandis qu'il éprouve ces combats, s'avance à travers les arbres une forme éclatante; le monument religieux en eſt éclairé : ſon front étoit ceint d'une couronne qui ſembloit compoſée des rayons du ſoleil, & ſon vêtement paroiſſoit teint de la pourpre de l'aurore naiſſante; l'or & le ſaphyr brilloient ſur ſes aîles; une joie tranquille, image du printemps éternel qui règne dans les cieux, relevoit la beauté de ſes traits & la majeſté de ſa perſonne. Le vieillard levant les yeux, reconnoît l'Ange qui, dans le même lieu, lui apparut de la part du Seigneur : il ſe courbe devant lui, & cependant il craint d'entendre renouveller l'ordre qui l'agite.

« Bannis le trouble de ton ame, lui dit l'Ange, (& les échos d'alentour répétoient comme à l'envi les ſons harmonieux de cette voix :) je ne viens point condamner tes déſirs : reçois le prix que, ſur la terre, Dieu accorde à tes vertus; livre ton cœur à l'amour paternel : vas embraſſer ton fils. Tout l'univers eſt le temple du Très-haut; tu peux en tous lieux lui élever des autels, & l'aſpect de ton fils ſera pour toi & ta famille le plus doux monument de ſes bienfaits. Vas, porte au ſiége de l'Idolâtrie le culte pure & ſublime d'un Etre ſuprême; que cette lumière, après avoir éclairé l'orient, ſe répande au midi. Ta race ne ſe confondra point avec cette race étrangère; & ſi tu regrettes encore ce ſéjour, viens, ſuis-moi ſur cette colline, & je te dévoilerai l'avenir ».

Le vieillard obéit, & arrivé au haut de la colline, il tourne les yeux vers une grande plaine. Il voit ſes enfans multipliés en Égypte comme le ſable de la mer, & la famille de Joſeph honorée des rois & des peuples, lorſqu'il s'élève un tyran qui la réduit à l'eſclavage. « Ils auront donc tous le ſort de Joſeph! s'écrie Jacob; mais quel eſt ce jeune homme d'une beauté frappante qui les conſole, qui les exhorte & les anime? Il paroît de la même nation, & cependant il n'eſt point eſclave »!

« Ce ſera un autre Joſeph, répond l'Ange : ex-

posé dès sa naissance sur les eaux, & élevé à la cour des rois, océan plus orageux, il brisera leur orgueil, & sera le sauveur de son peuple. Porte maintenant ici tes regards.

Alors Jacob voit une mer immense dont les flots agités montoient jusqu'au ciel; mais tout-à-coup il se fait un grand calme, l'Océan s'ouvre, & les vagues mobiles, semblant se consolider, forment des deux côtés comme un mur inébranlable. Un peuple nombreux marche dans cette route. Jacob, qui reconnoît ses descendans, est saisi de terreur. Bientôt son oreille est frappée du bruit des clairons & des armes, il regarde, & il voit un roi superbe, assis sur son char, à la tête d'une formidable armée, poursuivre la race d'Israël; toute la mer retentit du tumulte des chars, des coursiers, & des cris menaçans : la terreur de Jacob redouble. Mais il voit ses enfans se ranger sur le rivage, & les Egyptiens, encore au sein de la mer, se préparant au combat, quand soudain la voix de l'Eternel se fait entendre sur les eaux, & que les vents déchaînés les parcourent d'une aîle rapide; aussitôt les deux murs s'ébranlent, & comme un palais qui croule sur ses fondemens, les flots retombent avec un grand fracas, se rejoignent, & le gouffre disparoît. Alors, du sein de l'abîme, & à travers le tumulte des vagues émues, s'élèvent des gémissemens & des cris, & la mer est couverte en un moment du débris des chars, d'armes, de coursiers, & d'hommes qui luttent contre les ondes. Cependant les fils d'Abraham entonnoient sur le rivage un cantique sacré. Jacob, levant les yeux & les mains vers le Ciel, unit sa voix à ce cantique.

La scène change, & il voit une montagne qui touche les nues; de sa cîme embrasée roulent les éclairs & les tonnerres; on entend sonner la trompette sacrée des Cieux, & tout annonce que la Divinité est présente. Les descendans de Jacob environnoient la montagne. Il demande quel est ce grand spectacle. « C'est l'Eternel qui parle, répond l'Ange; il publie les lois qu'il grava dans les cœurs

des mortels, cœurs auſſi mobiles que l'onde : puiſſent-ils déſormais ne point oublier ſa voix »!

Enfin Jacob voit ſa race rentrée dans l'habitation de ſes pères ; l'autel élevé par la main d'Abraham s'eſt changé en un temple ſuperbe ; les peuples ſe rendent en foule à cette montagne ſacrée, & il reconnoît la place où furent les tombeaux de ſes aieux. Lorſqu'il détourne l'œil de cet aſpect, il n'apperçoit plus l'Ange ; mais rempli de la joie la plus vive, il deſcend de la colline, & va donner à ſes fils l'ordre du départ.

Auſſi-tôt le tumulte règne dans toutes les cabanes : on charge les chariots ; on prépare le char. Ainſi dans une ruche on entend bourdonner le jeune eſſaim d'abeilles, qui, déployant leurs ailes, quittent le lieu de leur naiſſance pour fonder une nouvelle colonie.

Tout le jour ſe paſſe dans ces travaux, & déjà la nuit répandoit ſes premières ombres ſur la terre, lorſque Jacob, raſſemblant ſa famille, lui ordonne de le ſuivre.

Au bout du hameau étoit un bois agréable que reſpectoient les vents, où l'écho ne faiſoit pas entendre ſa voix ; & où tout invitoit au repos ; un gazon toujours frais y couvroit la terre, & des fleurs innombrables y exhaloient un parfum éternel. Abraham venoit ſouvent ſe repoſer dans ce bois, & regardant la mort comme un ſommeil tranquille, que termine l'aſpect d'un beau matin, il choiſit ce lieu riant pour ſa ſépulture. On y voyoit ſa tombe antique, & celle d'Iſaac : l'orgueil n'y avoit point érigé de colonnes, ni gravé d'inſcriptions ; mais lorſqu'on entroit ſous cet ombrage, on étoit ſaiſi de reſpect ; on croyoit voir la vertu elle-même aſſiſe ſur ces tombeaux, & l'on vénéroit juſqu'aux arbres dans leſquels circuloit quelque partie de ces cendres ſacrées.

Suivi de toute ſa famille, & tenant en ſes mains des fleurs que l'on avoit cueilli ſur l'autel, Jacob arrive dans ce lieu, qui, tous les jours arroſés par ſes ordres, n'avoit point ſouffert du funeſte fléau. La lune répandoit ſa douce lumière à tra-

vers le feuillage paisible : le vieillard s'arrête devant la tombe d'Abraham. « Ombre vénérable ! dit-il, & tous gardent un profond silence ; reçois mon dernier hommage ; les fleurs renaîtront, & ma main ne les semera plus sur ce tombeau. Si je l'abandonne, c'est pour embrasser mon fils, le seul bien qui me reste à goûter sur la terre, mon fils en qui respirent tes vertus : mais quand le sommeil de la mort aura fermé mes yeux, je te rejoindrai, & ma cendre reposera auprès de la tienne ». Il dit, & après que ses mains tremblantes ont jetté des fleurs sur le monument, il l'embrasse. Toute sa famille, jusqu'aux plus jeunes enfans, font les mêmes adieux aux restes d'Abraham. Mais lorsque Siméon approche à son tour de ce tombeau, où, depuis son crime, il n'a point porté ses pas ; semblable au captif que l'on entraînoit au mausolée de son vainqueur pour y être immolé, il pâlit, il tremble, il n'ose serrer entre ses bras cette cendre auguste ; il y est contraint cependant par la présence de son père & de sa famille : il se penche sur la tombe ; mais tout-à-coup il lui semble qu'elle s'ébranle & le repousse ; ses cheveux se hérissent, & il se relève saisi d'horreur.

Jacob, avec tous les siens, se rend ensuite devant le tombeau d'Isaac, sur lequel il répand aussi des fleurs, non sans être attendri. Enfin il arrive devant celui de Rachel. Il garde un moment le silence ? un sentiment plus vif pénètre son ame. « Chère épouse ! dit-il, je vais revoir ton fils, ta vive image. O si tes cendres, devenant moins insensibles, pouvoient participer à ma joie » ! En disant ces mots, il se courbe sur le monument, & tandis que ses mains répandent les fleurs, il l'arrose de ses larmes ; puis il le serre long-temps contre son sein : toute sa famille en est émue, & des pleurs coulent des yeux de Benjamin & de Sélima. Après qu'il a satisfait à ces doux sentimens de la nature, il attache encore une fois ses regards sur ces tombeaux & sur cette retraite paisible, après laquelle il aspiroit sans le désir

de revoir ſon cher fils, & il rentre dans ſa cabane.

La nuit n'avoit pas achevé ſa courſe; & Sélima, ne pouvant attendre l'heure du départ, quitte ſa couche : le ſilence régnoit encore dans le hameau : pour ne pas troubler le ſommeil du vieillard, elle s'approche doucement de ſon habitation, lorſqu'elle l'en voit ſortir. Elle vole dans ſes bras, & bientôt arrivent les fils de Jacob, leurs femmes, leurs enfans, avec le char & les nombreux charriots.

Alors Sélima rentre un moment dans ſa demeure. « Adieu, dit-elle, berceau conſacré à la douleur; adieu, cabane, qui n'as été qu'un ſéjour de deuil & de larmes : je n'ai point jouit de ton éclat, & ce n'eſt pas pour moi que tu ranimera ton feuillage; témoins de mes regrets, tu ne le feras point de nos mutuels tranſports. Reçois les derniers pleurs que m'arrache encore le ſouvenir de ma triſteſſe ». Elle dit, & quelques pleurs mouillent ſa paupière. Mais auſſi-tôt que ſortant de la cabane, elle apperçoit Jacob & Benjamin aſſis ſur le char, ſes larmes tariſſent : l'allégreſſe anime tous ſes traits, elle s'élance d'un vol agile à côté du vieillard. Alors la famille de Jacob monte ſur les charriots. Le char s'éloigne; les charriots le ſuivent; & d'innombrables troupeaux forment le cortège. Jacob regarde, pour la dernière fois, ſa cabane; & quoiqu'il aille voir ſon fils, il ne peut quitter ſans attendriſſement l'habitation de ſes pères. Chacun tourne des regards émus vers ſa demeure; les hommes gémiſſent, les femmes verſent quelques larmes, tandis que les enfans, charmés de ſe rendre dans une contrée étrangère, pouſſent des cris de joie. Ces ſons confus, joints aux voix des taureaux mugiſſans & des brebis bêlantes, retentiſſent dans les cabanes délaiſſées, & juſques dans le ſein des tombeaux que l'on abandonne.

Cependant Joſeph attendoit avec la plus vive impatience l'arrivée de ſa famille. Semblable à celui qui, pendant une nuit longue & ténébreuſe, a roulé au milieu des ſables mouvans d'Afrique, & dont

dont l'oreille n'a été frappée que du fracas du tonnerre mêlé aux rugissemens des lions ; s'il apperçoit enfin les rayons de l'aurore, qu'il entende des voix humaines, & qu'il marche sur une terre solide, il craint encore qu'elle ne se dérobe sous ses pieds, qu'il ne soit replongé dans la nuit, & que les bêtes féroces ne viennent saisir leur proie : de même Joseph, qui, trop souvent s'est vu précipité du faîte du bonheur dans l'abîme de l'infortune, n'est pas exémpt de craintes. Combien de fois ne fut-il point arraché aux siens, à l'instant même qu'il croyoit les tenir entre ses bras ! Ose-t-il se fier aujourd'hui aux apparences les plus flatteuses, & peut-il se promettre que rien ne troublera sa félicité, & qu'enfin il se verra environné de tous ceux qu'il aime ?

Un matin cependant il s'éveille avec une allégresse que depuis long-temps son cœur n'a point ressentie, & l'Ange qui, volant entre le ciel & la terre, publie plus promptement que la Renommée les rares vertus & leurs récompenses, fait entendre ces mots à Joseph : « Ton père arrive ». Soudain se précipiter de sa couche, se couvrir de ses vêtemens, faire atteler son char, s'y élancer, prendre un rapide essor dans la campagne, est pour lui l'ouvrage d'un moment. Tandis que le char roule, il porte au loin ses avides regards. Enfin les voix de nombreux troupeaux parviennent à son oreille, & au bout de l'horison il apperçoit un nuage épais de poussière : comme si quelque divinité, au sein d'une nuée, descendoit des cieux au secours des mortels, ainsi s'avançoient Jacob & sa famille, ainsi volent les coursiers de Joseph : ses yeux voudroient pénétrer à travers la poussière qui lui dérobe les objets les plus chers ; son cœur palpite, & le plus léger obstacle irrite son impatience. Mais lorsqu'ayant franchi l'espace qui le séparoit des siens, il entre dans le nuage, & distingue, quoiqu'encore foiblement, son père & son amante ; il saute de son char & court à Sélima qui voloit à sa rencontre. Il s'arrête quelques momens dans ses bras, mais la tendresse filiale l'em-

porte ſur l'amour ; ils s'arrachent l'un à l'autre, & ſécondant Jacob, qui ſe plaignoit de la lenteur de la vieilleſſe, ils l'aident à deſcendre du char. Alors tous trois étroitement entrelacés, comme ſi la même ame les animoit, ils mêlent longtemps leurs ſoupirs, leurs larmes & leurs paroles entrecoupées. Jacob, tenant toujours ce cher fils entre ſes bras, lève vers le Ciel des yeux où éclate la plus vive reconnoiſſance. « Grand Dieu ! s'écrie-t-il.... il eſt donc vrai.... ce n'eſt plus ſa vaine image que j'embraſſe..... je mourrai ſatiſfait ». A ces mots, Joſeph ſerre plus fortement le vieillard contre ſon ſein : ayant réſiſté à tant d'infortunes, il eſt près de ſuccomber à l'excès de ſa joie. Il prononce avec raviſſement les doux noms de père & d'épouſe ; & les ſentimens de l'amour & de la tendreſſe filiale, ſans être affoiblis, ſont confondus dans ſon ame. Sélima muette, tremblante, & comme égarée par la vivacité de ſes tranſports, chanceloit dans les bras de Joſeph, on voyoit palpiter ſon cœur ; ſes lèvres pouſſoient de brûlans ſoupirs ; tantôt ſes larmes couloient en torrens ; tantôt elles s'arrêtoient ſoudain, & toute ſa ſenſibilité étoit concentrée en elle-même. Ils ſe tenoient entrelacés, comme ſi chacun craignoit qu'un objet ſi chéri ne lui échappât encore. Cependant ils étoient environnés de leur nombreuſe famille, qui conſidéroit d'un œil ému ce touchant ſpectacle. Enfin ils s'arrachent à ces doux liens, & ſe regardent avec les expreſſions de la plus vive tendreſſe : bientôt ils renouvellent les embraſſemens : Joſeph, des bras de ſon père, paſſe dans ceux de ſon amante, puis il revient au vieillard. Lorſqu'il a ſatisfait à ces premiers tranſports, il porte ſes pas au milieu de ſa famille : par-tout il voit, ou ſes frères, ou leurs épouſes, ou leurs rejettons : il ſe prête à leur impatience ; ſa ſenſibilité ſeule peut ſuffire à cette longue effuſion d'amitié ; on entendoit un murmure agréable, entremêlé de cris de joie. Jacob & Sélima à leur tour ſont témoins de cette ſatisfaction commune, qui ſe retrace ſur leurs fronts, comme les rayons du ſoleil reſplendiſſent dans l'onde.

Mais Joseph rejoignant son père & son amante, les places sur son char ; il s'y assied avec eux, tous remontent sur leurs charriots, & l'on prend la route de Memphis. Comme ils y sont arrivés, les peuples des extrémités de l'Egypte viennent se prosterner devant le vénérable vieillard, père du libérateur de l'Empire : le roi lui-même veut lui rendre quelque hommage, & Jacob est conduit par son fils au pied du trône. Couronné de ses cheveux blancs & de ses vertus, sa vue frappe le monarque, & il reçoit de lui un tribut de respect. Jacob bénit le roi, qui lui demande son âge : « Il y a cent trente ans, répond-il, que je suis voyageur : le temps de ma vie a été court & fâcheux, & n'a point égalé celui de mes pères ».

Cependant l'Egypte touche à la fin de ses calamités, & la Nature va se parer de tous ses ornemens, comme pour embellir la fête du plus heureux hyménée. Le ciel s'ouvre & envoie ses bénédictions à la terre ; un Ange, ministre de ses bienfaits, en descend : il commande aux nuées & à la tempête : les vents de Lybie sont enchaînés, & du Midi s'avancent majestueusement une longue chaîne de nuages qui apportent l'abondance. A ce fortuné signal, le génie de l'Egypte revole aux sources du Nil. Alors des torrens, semblables à plusieurs fleuves réunis, tombent des cieux : déjà coulent au sein des rochers les sources bienfaisantes : grossies à chaque instant, elles reprennent leur route accoutumée ; bientôt les nations voisines des cataractes sentent trembler la terre, & entendent un fracas terrible, comme si quelque astre fondoit sur ce globe ébranlé. D'abord elles sont saisies d'épouvante ; mais lorsqu'elles voient le Nil se précipiter à gros bouillons dans son lit aride, la terreur se convertit en joie ; à mesure qu'il s'avance, les peuples le reçoivent avec des cris d'allégresse. Maintenant il s'enfle, surmonte ses bords, & comme impatient d'arroser les terres qu'il a si long-temps abandonnées, il répand de tous côtés ses eaux impétueuses : l'Egypte entière est une vaste mer sur laquelle on apperçoit, comme au-

tant de petites iſles, des cités & des hameaux. Dès que le fleuve eſt rentré dans ſon lit, croiſſent à l'envi les fleurs & les plantes : l'Egypte renaît, & l'on diroit qu'elle s'élève des eaux, parée de toutes ſes beautés ; ainſi que l'on peint la reine des amours ſortant ornée de tous ſes appas, du ſein des flots qui lui donnèrent naiſſance. Les peuples conſidèrent ce ſpectacle avec tranſport : déjà les oiſeaux revolent dans les bocages ranimés ; déja l'on conduit les troupeaux dans les campagnes ; tous célèbrent ce renouvellement de la nature, & l'homme unit ſes chants à leurs voix.

Alors Joſeph, à qui les habitans de l'Egypte ont confié leurs terres & tous leurs biens, les remet à leurs premiers poſſeſſeurs. Lui qui fut eſclave & qui connoît les droits de l'humanité, il ne veut point aſſujettir une nation entière : il ſait que la ſureté du trône & le bonheur des peuples conſiſtent dans un heureux accord du pouvoir & de la liberté. Il leur rend leurs troupeaux & toutes leurs richeſſes, dont il fut ſi long-temps comme la divinité tutélaire.

Puis, du conſentement de Putiphar, il veut affranchir ſes compagnons d'eſclavage : mais depuis qu'il a ſu adoucir leur ſort, ils le préfèrent à une condition plus relevée ; ils chériſſent leur maître ; ils aiment leurs troupeaux, & déjà leurs yeux ſont tournés vers les campagnes floriſſantes.

Maintenant qu'il a ſatisfait aux ſoins publics, il va ſe livrer aux plus doux ſentimens. Déjà la cabane iſolée où il pleura ſes infortunes, eſt couverte d'un beau feuillage ; ſes amis conſacrent à l'embelliſſement de ce ſéjour les premières fleurs que voit renaître cette contrée : c'eſt-là qu'il veut ſerrer les nœuds de ſon hymen. Comme il y conduit ſa famille, Sélima lui dit : « Que ne pouvons-nous former ces heureux liens dans la cabane nuptiale que tes mains élevèrent au hameau paternel ! Joſeph ne lui fait aucune réponſe, & lorſqu'ils ſont entrés dans la forêt, Sélima eſt agréablement frappée de voir la parfaite image de cette cabane. Jacob ſe proſterne devant l'autel qui lui retrace celui d'Abraham.

Cepandant il conduit à l'écart Joſeph & Sélima. « Mon fils, dit-il, j'ai quitté pour toi l'habitation de mes pères; je ne la regrette point, je t'ai vu. Mes derniers jours ranimés par toi, te feront conſacrés; ainſi qu'un fleuve qui, près de ſe rendre à la mer, ſe détourne un moment de ſon cours pour arroſer une riante prairie. Mais quand ta main m'aura fermé les yeux, pourquoi ſerois-je enſéveli dans une terre étrangère? Promets-moi donc en cette journée ſolemnelle, de tranſporter mes cendres auprès de celles d'Abraham, d'Iſaac & de Rachel, afin que nous ſortions un jour réunis du ſein de la pouſſière...... Cependant ton cœur ne devine-t-il point mes déſirs »?.... « Oui, répond Joſeph, l'œil inondé de pleurs.... Après que je vous aurai rendu ces derniers devoirs.... je vous promets que la mort ne nous ſéparera pas long-temps: je veux que loin des pyramides & des mauſolées faſtueux de l'Egypte, ma cendre repoſe auprès des tombeaux ſacrés de mes pères..... auprès de votre tombeau..... Ainſi je ne ſerai point arraché pour jamais au hameau paternel, & quand la terre s'ouvrira pour nous rendre à la lumière, nos premiers regards ſe rencontreront, & je volerai dans vos bras. ». Sélima & le vieillard ſont vivement attendris. Puis il interroge ſon fils ſur les événemens qui l'ont conduit en Egypte. « Parles, lui dit-il, & ſatisfais enfin mes déſirs. Ne crains pas de faire couler mes larmes; ce ſeront les dernières que je répandrai, & déſormais mon cœur ne goûtera que des ſentimens de joie ».

Joſeph héſitoit: ſa langue ſe prêtoit avec peine à la feinte, lorſque Siméon ſort tout-à-coup d'un boſquet, où avec ſes frères, il avoit entendu cet entretien, & ſe précipite aux pieds du vieillard. Il eſt quelque temps muet, il tremble, & ſes pleurs le ſuffoquent. Jacob & Sélima regardent Joſeph qui, effrayé de l'action de ſon frère, veut le retenir. Mais Siméon rompant le ſilence: « Tes efforts ſont vains, dit-il, tu m'as pardonné; mais je ne puis plus ſupporter mes remords, ſi mon

père, si Sélima ne me pardonnent. Vieillard infortuné ! dont je hâtai les pas vers le tombeau, tu veux savoir quel barbare a exercé sa rage contre ton fils ; tu le vois devant toi ».... Jacob pâlit. Alors Joseph tombe à ses pieds, & par sa voix & par ses larmes il lui demande le pardon de son frère. « Grand Dieu, s'écrie d'abord le vieillard, j'ai pu produire un tel fils » ! Mais voyant les pleurs de Joseph & les remords du malheureux Siméon qui, prosterné le visage contre terre, poussoit des cris & des hurlemens, il lui tend la main. « Lève-toi, lui dit-il ; à l'exemple de ton frère, je te pardonne ». Sélima lui dit les mêmes paroles. Siméon se lève ; il n'ose encore embrasser son père ; mais Joseph le conduit dans les bras de Jacob.

Alors rien ne trouble plus l'allégresse. Ils se rendent devant la cabane nuptiale, où les attendoit un festin champêtre. Putiphar, Itobal & les bergers du hameau y sont admis ; on se place autour d'une table immense : au milieu étoit assis Joseph & Sélima parés de guirlandes, & le vieillard dont les cheveux blancs étoient couronnés de fleurs : tous se livrent à la joie ; Siméon même oublie ses remords. Pendant le festin, Sélima présente une lyre à Joseph ; c'étoit celle qu'il avoit faite pour célébrer son hyménée, & que la bergère avoit suspendue aux rameaux d'un cyprès. Alors règne un profond silence. Joseph chante ces paroles, qu'interrompent souvent ses transports :

« Couvert long-temps des ténèbres de la mort, & comme enfermé dans une tombe, je ne chantois plus, je ne poussois que des gémissemens, ainsi que les ombres plaintives ; les fleurs en s'épanouissant, répandoient leurs plus doux parfums, & ma voix ne les célébroit point ; l'aurore se paroit de ses couleurs les plus touchantes, & j'étois insensible ; il sembloit que les fleurs environnoient ma froide cendre, & que l'aurore éclairoit mon tombeau.... Mais, ô Eternel ! tu dissipes les ténèbres de la mort, tu me rappelles à la vie, tu ouvres mes lèvres, & tu mets la lyre dans mes mains....

Reçois les premiers ſons que je conſacre à l'allégreſſe : en vain les déſerts & les montagnes me ſéparoient des objets les plus chéris ; tu as fait diſparoître les déſerts & tu as applani les montagnes : les forêts courbent devant toi leurs têtes ſuperbes ; l'Océan qui frémit, s'arrête à ta voix ; tu parles, & les aſtres ſe détournent de leur cours ; la nature entière s'anéantit & renaît à tes ordres..... Torrens de joie ! vous inondez mon cœur : je ſuis entouré de tout ce que j'aime ; mes yeux, de quelque côté qu'ils ſe portent, rencontre ou un père, ou une épouſe, ou de tendres frères, ou des amis qui me ſont chers. Forêt ſolitaire ! où quelquefois je crus voir errer leurs images, aujourd'hui ce n'eſt point une illuſion ; je vois ici Jacob, Sélima, Benjamin & toute ma famille.... Cabane conſacrée à la douleur ! tu es changée en cabane nuptiale. Feuillage arroſé de mes larmes ! treſſailles de joie. Troupeaux qui participiez à ma triſteſſe ! bondiſſez maintenant.... Et toi, lyre, qui fus ſuſpendue à un cyprès funèbre, fais entendre en ce jour des chants d'hyménée ; le cyprès s'eſt convertie en myrte : tes cordes célébreront, non l'éclat des grandeurs, non la pompe du trône, mais les vertus de Jacob, les charmes de Sélima, les douceurs de la tendreſſe fraternelle, l'amitié, les fleurs, les ruiſſeaux, les bocages, & tout ce qui déſormais va concourir à ma félicité ».

A ces accens, des larmes de joie coulent de tous les yeux. Jacob & Sélima, qui depuis ſi longtemps n'ont point entendu les chants de Joſeph, ſont pénétrés juſqu'au fond de l'ame. Après le feſtin, les deux epoux ſont conduits dans la cabane ſur un lit de fleurs odoriférantes, où, dans les bras l'un de l'autre, ils oublient leurs malheurs. Cependant la Lune leur envoie ſes rayons à travers le feuillage ; les oiſeaux, ne ſongeant point au ſommeil ſe raſſemblent ſur les rameaux qui formoient cette demeure, & célèbrent leurs tranſports ; & le Nil coule avec complaiſance devant ces lieux fortunés.

Quelques jours s'étant paſſés dans cette forêt, Joſeph conduit ſa famille dans la riante contrée

de Geſſen. S'il ne conſultoit que ſon cœur, il vivroit dans ces lieux paiſibles, auprès de Jacob; ſa main reprendroit la houlette, & de ſon palais il deſcendroit dans une humble cabane : mais inſenſible à l'orgueil & à l'ambition, il ne l'eſt point aux prières de ſon Roi, ni aux larmes de toute l'Egypte, & il conſerve le rang où il eſt élevé. Il rentre dans Memphis avec Sélima, tous deux recommandent Jacob à Benjamin; & ſouvent il vient ſe délaſſer des ſoins publics dans le ſein de ſon père.

FIN.





